KIM GORDON ★ GOSSIP ★ JIM JONES ★ GARY CLARK JR ★ NICO

Rolling Stone

FRANCE

AVRIL 2024
NUMÉRO 161

ÉTATS-UNIS
LES RÉPUBLICAINS CONTRE TAYLOR SWIFT

THE BLACK KEYS
"Notre génération se sent en décalage avec notre époque"

ENQUÊTE
FUTUR DE LA MUSIQUE
Les 25 artistes qui vont compter en 2024

DEEP PURPLE
Le making of de *Machine Head* raconté par Ian Gillan

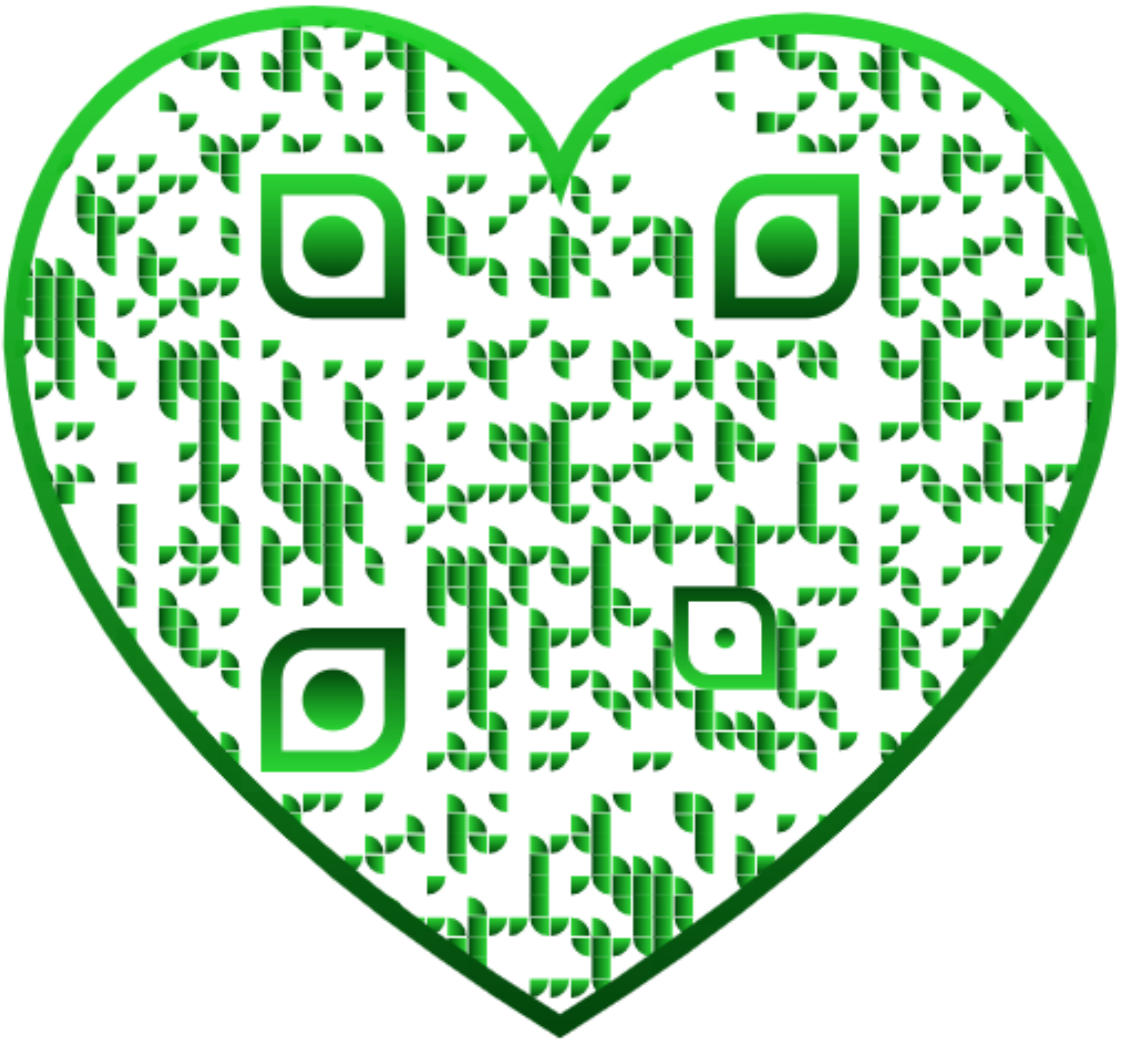
+

Stephan Eicher
Fleetwood Mac
Average White Band
Brother Dege
Raphaëlle Macaron
The Inspector Cluzo

ROLLING STONE INTERVIEW

MARK KNOPFLER

Guitares, composition, écriture... les confessions d'un songwriter hors norme



NOS alive'24 Oeiras

11 · 12 · 13 JUIL
PASSEIO MARÍTIMO DE ALGÉS
LISBONNE - PORTUGAL

11 JUILLET

ARCADE FIRE
THE SMASHING PUMPKINS
BENJAMIN CLEMENTINE
BLACK PUMAS • JESSIE WARE
KENYA GRACE • NOTHING BUT THIEVES • PARCELS
UNKNOWN MORTAL ORCHESTRA

12 JUILLET

DUA LIPA
TYLA
AURORA • FLOATING POINTS
GLORIA GROOVE • LARKIN POE
MICHAEL KIWANUKA
NATHANIEL RATELIFF & THE NIGHT SWEATS
THE HEAVY • T-REX

13 JUILLET

PEARL JAM
SUM 41
ALEC BENJAMIN • KHRUANGBIN
SOFI TUKKER • THE BREEDERS • THE CAT EMPIRE

VOYAGEZ JUSQU'À LISBONNE, PROFITEZ DU PORTUGAL

NOS | OEIRAS VALLEY | MUNICÍPIO DE OEIRAS | Heineken | novobanco Juntos fazemos o futuro. | FIDELIDADE | TEZENIS | JCDecaux | RollingStone | Turismo de Lisboa | visit Portugal | Everything is New

Sommaire

RS
NUMÉRO 161
AVRIL 2024

30

Deep Purple

Une nouvelle réédition anniversaire de *Machine Head* vient en réveiller le souvenir, quand bien même *"c'est loin tout ça"*, ainsi qu'en atteste avec un détachement relatif, Ian Gillan, son gosier d'hier et d'aujourd'hui.

PAR XAVIER BONNET

16

Gary Clark Jr.

Le multi-instrumentiste signe un nouvel album puissant et sincère, riche de collaborations aussi prestigieuses que pertinentes et de compos de haute volée, révélant un songwriting épatant.

Par MATHIEU DAVID

35

Futur de la musique

Depuis l'arrivée du CD, il y a 40 ans, le monde de la musique vit une véritable révolution numérique, avec la dématérialisation des supports et les outils d'intelligence artificielle, doublée par un changement radical des modes de consommation.

Par LA RÉDACTION

PHOTO DE **MIKE MILLER**

Sommaire

56 The Black Keys

Avec *Ohio Players*, leur nouvel album, le duo d'Akron a lâché les vannes ! Celles de leur créativité, de leur alchimie si particulière, et plus encore. Qu'ils présenteront au Zénith de Paris les 12 et 13 mai prochains.

Par XAVIER BONNET

Le Mix

RENCONTRE

11 **Gossip**

Le trio renaît de ses cendres avec panache, sous la houlette de Rick Rubin. Rencontre avec sa chanteuse, Beth Ditto.

Par SOPHIE ROSEMONT

Q&R

14 **Jim Jones**

Nouvel album, nouvelle tournée, s'il regarde vers le futur, les souvenirs ne manquent pas.

Par MATHIEU DAVID

RS PRO

24 **Cognac Blues Passions**

Le festival se renouvelle et propose même un espace de rencontres avec les artistes.

Par BELKACEM BAHLOULI

Magazine

FRANCE

41 **25 groupes pour l'avenir**

On crée beaucoup, on invente et on réinvente dans l'Hexagone. La rédaction s'est mise en quatre pour trouver 25 nouveaux talents, que nous vous proposons de découvrir.

Par LA RÉDACTION

PORTFOLIO

62 **Normski, hip-hop british**

Norman Anderson, de son vrai nom, est l'ambassadeur du hip-hop au Royaume-Uni depuis les années 1980, et grand archiviste de ses jours de gloire.

Par LORAINE ADAM

Rubriques

Éditorial	7
Playlist	10
Chronique Yves Bigot	13
Chronique Bruno Patino	15

Guide

Musique

THE BLACK KEYS

75 **En verrou libre**

Les Keys ouvrent la boîte de Pandore et c'est un feu d'artifice !

Par XAVIER BONNET

TRÉSOR ENTERRÉ

82 **Average White Band**

Les Écossais font leurs adieux à la scène après plus d'un demi-siècle de carrière.

Par BERTRAND DEVEAUD

RADIO CLASSIQUE

84 **Black Magic Woman**

Single parfait s'il en est, créé par Fleetwood Mac, il sera repris dans le monde entier, notamment par Santana.

Par PHILIPPE BARBOT

BD

90 **Mon infractus**

Par le prisme de sa passion pour la musique, Hervé Bourhis raconte son "infractus".

Par LORAINE ADAM

Livres

92 **Ted Conover**

Voyage au Colorado, sur les terres sauvages des laissés-pour-compte de l'Amérique.

Par PHILIPPE BLANCHET

Dernier mot

98 **Kim Gordon**

La musicienne parle de politique, de Barbie et de Kurt Cobain.

Par DAVID BROWNE

En couverture

Mark Knopfler
par **Joby Sessions**

© LARRY NIEHUES

Son-Vidéo.com

La référence hi-fi & home-cinéma

CONCOURS

Du 20 mars au 10 avril

PARTEZ À LA CHASSE AUX FANTÔMES !

Gagnez une barre de son Sony HT-A7000, des goodies et des places de cinéma sur Son-Vidéo.com.

S.O.S FANTÔMES

LA MENACE DE GLACE

EXCLUSIVEMENT AU CINÉMA

© 2024 SONY PICTURES ENTERTAINMENT INC. ALL RIGHTS RESERVED.

Rolling Stone France

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Michel Birnbaum

RÉDACTEUR EN CHEF **Belkacem Bahlouli**
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION **Stéphane Chaumet**
RÉDACTRICE GRAPHIQUE **Ophélie Lebehot**

RÉDACTRICE EN CHEF PÔLE NUMÉRIQUE **Alma Rota**

RÉDACTION **53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris**
TÉL. **01 44 39 78 20**
redaction@rollingstone.fr

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO : **Driss Abdi, Loraine Adam, Philippe Barbot, Laurent Bazin, Yves Bigot, Philippe Blanchet, Charles Bloch, Xavier Bonnet, Mathieu David, Éric Delon, Renaud Dély, Bertrand Deveaud, Pierre-Marie Dufour, Alain Frétet, François Guillaume, Lauric Henneton, Dom Kiris, Philippe Langlest, Bruno Patino, Samuel Regnard, Sophie Rosemont, Denis Roulleau, Silvère Vincent, Francis Zégut.**

FABRICATION **Anne-Lise Gonnet**
GONNET.ANNELISE@POSITIVEMEDIA.FR

PUBLICITÉ
PUBLICITÉ & PARTENARIATS SECTEUR MUSIQUE **sales@rollingstone.fr**
PUBLICITÉ AUTRES SECTEURS **M.I.N.T/Fabrice Régy**
FABRICE@MINT-REGIE.COM
01 43 65 19 56

ADMINISTRATION ET GESTION **53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris**
TÉL. **01 44 39 78 20**
PRÉSIDENT **Michel Birnbaum**

SERVICE DES VENTES **À Juste Titres/Pascale Delifer**
P.DELIFER@AJUSTETITRES.FR
TÉL. **04 88 15 12 41**
Numéro réservé aux dépositaires et diffuseurs de presse.
Réassort et quantités modifiables sur www.direct-editeurs.fr

Service abonnements

Offre valable jusqu'au 30 avril 2024, réservée aux nouveaux abonnés.
SERVICE CLIENT : relationclient@rollingstone.fr
Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant en adressant un courrier à Rolling Stone, 53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris, France, ou en écrivant à dpo@positivemedia.fr
Abonnement : bulletin page 29 - 1 an papier seul : 69 € - 1 an mensuel papier + numérique : 118,90 €
1 an papier + numérique (mensuel + hebdo) : 158,90 €

RS International Masthead

Penske Media Corporation (PMC)
CHAIRMAN AND CEO **Jay Penske**
PRESIDENT **George Grobar**
MANAGING DIRECTOR - INTERNATIONAL MARKET **Debashish Ghosh**
VP-INTERNATIONAL MARKETS **Gurjeet Chima**
ASSOCIATE DIRECTOR BRAND & PARTNERSHIP OPERATION, INTERNATIONAL MARKETS **Francesca Lawrence**
MANAGER, BRAND & PARTNERSHIP OPERATION, INTERNATIONAL MARKETS **Emma Wagner**

Rolling Stone
CHIEF EXECUTIVE OFFICER **Gus Wenner**
DIGITAL DIRECTOR **Lisa Tozzi**
CREATIVE DIRECTOR **Joseph Hutchinson**
DIRECTOR OF PHOTOGRAPHY & DEPUTY CREATIVE DIRECTOR **Emma Reeves**
PUBLISHER, EVP, HEAD OF GLOBAL BRAND PARTNERSHIPS **Brian Szejka**
ASSOCIATE PUBLISHER **Jessica Grill**

FOUNDER & EDITORIAL DIRECTOR **Jann S. Wenner**

ROLLING STONE FRANCE IS PUBLISHED BY RS FRANCE SAS UNDER LICENSE FROM ROLLING STONE LICENSING, LLC, AN AFFILIATE OF PENSKE MEDIA CORPORATION. ROLLING STONE ® AND © 2024 ROLLING STONE, LLC. ALL RIGHTS RESERVED.

ROLLING STONE N° 160 – MENSUEL, numéro d'AVRIL 2024. Rolling Stone est une publication éditée par RS FRANCE, SAS au capital de 1000 euros. RCS Paris 878 718 436. Siège social et rédaction : 53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris. Tél. : 01 44 39 78 20. Dépôt légal : deuxième trimestre 2024. Diffusion : MLP. Numéro de commission paritaire : 0128 D 82240. ISSN : 1764-1071. 26914
Les documents reçus ne sont pas rendus, et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication.

© 2024/RS FRANCE

www.rollingstone.fr

LE PAPIER UTILISÉ POUR *ROLLING STONE* EST RECYCLABLE. L'ENSEMBLE DE NOS EXEMPLAIRES EST COMPOSÉ DE PAPIERS CERTIFIÉS PEFC, ISSUS DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT.
ORIGINE DU PAPIER : FINLANDE
CE PAPIER : 100 % PEFC
IMPACT SUR L'EAU (P TOT) : 0,002 KG/TONNE

Édito

"Je ne veux pas retirer quoi que ce soit à Beyoncé ou Taylor Swift, mais sur scène, elles semblent irréelles. Elles sont toutes deux des objets brillant de perfection."
KIM GORDON

Par BELKACEM BAHLOULI

Qui est "in", qui est "out"

ON CONNAÎT LE COUPLET, le refrain et même le pont par cœur ! Le rock tel que nous l'aimons – dont la fin a été chantée, hurlée et déplorée, voire actée par les mêmes cassandres depuis des lustres –, ne serait définitivement plus en cour. Et la métaphore est révélatrice, car cet entre-soi noyé d'intrigues serait censé décider ce qui est "in" et ce qui est "out". La route a certes été longue comme un fleuve tempétueux, mais, dans l'Hexagone, et malgré les autoproclamés faiseurs de rois, le rock continue son… cours. Il se déplace et se transforme, métamorphe ouvert sur le monde, celui qui bouge, qui ose, celui qui invente, celui qui associe au lieu d'exclure. Aucun style n'est persona non grata, du moment que la musique sonne et qu'elle procure une émotion. Le reste n'est que bavardages de fin de soirée.

On a changé d'époque, et ce depuis longtemps. Et les nouveaux talents, peu importe leurs affinités musicales, sont nombreux, très nombreux. Et même innombrables. Les nouvelles générations ont un discours et une vue de la société qui n'a plus grand-chose à voir avec les visions des précédentes, si ce n'est un idéal partagé d'émotions musicales. Et c'est tant mieux. Cela vient enrichir une offre que beaucoup estiment comme insurpassable – car ce sont les groupes de classic rock qui les ont amenés à se passionner pour ce style et, de surcroît, cette culture rock que nous revendiquons fièrement. Les héritiers sont donc là et ont pioché aussi bien dans les "grands noms" de la chanson française comme du British Blues Boom, du psyché, du rock pur et dur et du heavy metal, de la pop et même des pionniers de l'électronique. Cela donne un melting-pot sonore, un kaléidoscope coloré et imparable, et souvent riche d'influences parfaitement intégrées. Les chapelles ont explosé, le syncrétisme règne désormais sans partage. Et dans notre sélection des 25 nouveaux talents francophones, tous les styles sont répertoriés. Et il y a du lourd comme on dit. Et même, du très lourd.

PARTAGEZ VOS IDÉES

NOUS VOUS ÉCOUTONS !

Écrivez-nous à redaction@rollingstone.fr

FUTUR DE LA MUSIQUE

La carte du monde selon "Rolling Stone"

Le futur de la musique, qui constitue le dossier central de ce numéro, est une aventure internationale : toutes les éditions de *Rolling Stone* de par le monde ont décidé de sortir conjointement un dossier concernant leur pays ou zone d'influence. En ce qui concerne notre publication, nous sommes allés chercher dans l'ensemble de la Francophonie des groupes et des artistes qui, pour nous, symbolisent au mieux ce qu'est le pop-rock en France, mais aussi le rap, la world, l'electro et le metal, ainsi que leurs sous-genres. Un panorama que nos confrères internationaux ont appliqué également, et le résultat de ce tour du monde de la musique et des nouvelles tendances sera publié sur notre site, rollingstone.fr, dès la fin du mois de mars.

Dege Legg

1968-2024

PAR ALMA ROTA

À l'aube de la sortie de son nouvel opus, *Aurora*, et d'une tournée européenne en avril, le musicien et écrivain "Brother" Dege Legg, s'est éteint brutalement le 8 mars dernier dans sa ville natale de Lafayette, en Louisiane, à l'âge de 56 ans.

Legg affectionnait *"le bon son rock venu des années 1960 et 1970"* : Led Zeppelin, Black Sabbath et Jimi Hendrix ; les vieux bluesmen : Blind Willie Johnson, Son House, Robert Johnson et Bukka White ; et la poésie de Tom Waits et de Bob Dylan. L'enfant du Sud profond envisageait la musique comme une "*expérience émotionnelle, un courant électrique étrange qui fait dresser les poils des bras et se sentir plus proche des autres*" et définissait son style comme du "*Southern Psychedelic Rock*", fusionnant le slide Delta Blues avec de la folk, du heavy metal et du rock'n'roll dans un cocktail organique et explosif, une chevauchée poussiéreuse infernale le long du Mississippi et des bayous poisseux de Louisiane, royaume des alligators. Esprit vagabond, Legg a tracé un chemin tortueux au sein de l'industrie musicale armé de son dobro, enchaînant les petits boulots pour financer ses projets artistiques, tour à tour chauffeur de taxi, magasinier, mécanicien, plongeur, cuisinier à la chaîne mais aussi journaliste et travailleur social dans un centre pour sans-abri.

En 1994, il fonde le groupe de rock Santeria, joue de la guitare dans le groupe de C.C. Adcock, Lafayette Marquis, pendant un an, puis forme le sextet expérimental Black Bayou Construkt, en 2004, avant de publier un premier album acclamé par la critique en 2010, *Folk Songs of the American Longhair,* qui comprend "Too Old to Die Young", la chanson choisie par Quentin Tarantino pour figurer sur la bande originale du film *Django Unchained,* en 2012, nommée aux Grammy Awards. Ce coup de cœur inattendu du réalisateur a permis à Legg d'envisager de gagner pleinement sa vie grâce à la musique. Fort de ce premier succès, il sort ainsi trois albums : *How to Kill a Horse* (2013), *Scorched Earth Policy* (2015) et *Farmer's Almanac* (2018). Storyteller né, passionné de journalisme gonzo et de littérature, Legg n'a eu de cesse d'explorer son rapport aux autres, de conter les charmes et les coins sombres de sa Louisiane natale, où règnent pauvreté extrême, éducation précaire et racisme latent. Toutes ses expériences de vie ont nourri sa créativité et parsèment sa musique, ses textes interrogatifs truffés de mysticisme mais aussi ses livres. En 2023, il publie en France son quatrième livre, *Cabdriver* (éditions du Sonneur), mémoires de ses rencontres étranges et extraordinaires durant les cinq années où il a conduit un taxi à Lafayette.

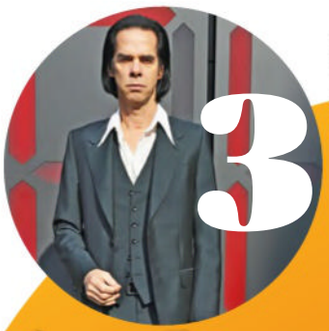
Au-delà de sa musique, la personnalité de Brother Dege touchait tous ceux qui ont pu le côtoyer de près ou de loin, un homme sincère, humble, empathique et dévoué, profondément habité par un mysticisme qui trouvait son paroxysme sur scène, où il prêchait sa foi en l'humain en tapant des talons, la guitare pointée vers le ciel, accompagné de ses apôtres du Brethren Band. S'engager pour les autres et se connecter à eux était la base de sa spiritualité. Depuis quelques années, il aspirait à faire plus d'action sociale. *"J'ai passé tellement de temps à mon propre service dans la musique. Dans ce milieu, on est tous des intellos narcissiques. Tu en arrives à te dégoûter de toi-même. J'aime faire des choses créatives, c'est mon but personnel, mais aider les autres te fait te sentir bien"*, avait-il déclaré à *Rolling Stone,* en 2019.

Frappé comme bon nombre de musiciens par la pandémie, il témoignait de la difficulté de vivre dans un monde de plus en plus hostile et une société où *"tout le monde se bat pour se faire une place et rabaisser les autres"*. Avec *Aurora*, il nous laisse un album *"qui parle d'amour, de psychose et des dysfonctionnements qui se répètent dans nos relations"*, une œuvre qu'il comparaît lui-même à un ouroboros, serpent mythologique qui se mord la queue, perçu en Égypte ancienne comme un symbole de rajeunissement et de résurrection… Un éternel retour.

PHOTOGRAPHIE DE **GREG MILES**

PLAYLIST

DOM KIRIS PRÉSENTE SES COUPS DE CŒUR DU MOIS



Chroniques de disques et playlists de la rédaction sur rollingstone.fr

1. Keith Richards
"I'm Waiting for the Man"
(Light in the Attic)
Tout dans cette chanson est vrai sauf le prix, avait déclaré Lou Reed. Inutile de vous dire que ce rendez-vous du Stones underground avec la légende de New York est d'une véracité absolue. Sa voix de consommateur aguerrie et sa science du riff garage ne pouvaient pas être un meilleur hommage au poète rock subversif.

2. Pearl Jam
"Dark Matter"
(Monkeywrench/ Republic)
Le dernier dinosaure de la scène grunge de Seattle s'est fait botter les fesses par son fan numéro un, selon le guitariste McCready. En effet, l'incontournable Andrew Watt est aux commandes du 12e album de Pearl Jam. Résultat : "Dark Matter" remet en jeu la puissance phénoménale du gang d'Eddie Vedder.

3. Nick Cave & The Bad Seeds
"Wild God" (Pias)
Commencé sobrement par *"Il était une fois"* comme un conte terrifiant, Nick Cave de sa voix de baryton se lance dans le récit d'un dieu vieillissant. "Wild God" monte crescendo sur un final gospel époustouflant, avec le constat amer que les larmes de la liberté sont diluées dans l'anarchie et la tyrannie.

4. MGMT feat. Christine and The Queens
"Dancing in Babylone"
(Mom + Pop Music)
Paraît-il que "Dancing in Babylone" était une blague entre Andrew et Ben, jusqu'à ce que Christine vienne mettre son grain de sel de Dancing Queen. Ainsi, la power ballad a pris un tournant ludique, où les harmonies vocales à la Fleetwood mac s'envolent sur des arrangements clin d'œil aux années 1980.

5. Alain Bashung
"On n'a pas l'air"
(Universal)
On n'a pas l'air con ! Depuis quarante ans, on est passé à côté de cette pépite. Refusée à sa sortie de studio, il n'existait que la fin en allemand lavabo, rebaptisée "Junge Manner" pour *Play Blessures*. On découvre la version française inédite Bashung-Bergman, un festival de calembours post-punk-"Gaby".

6. Pokey LaFarge
"Sister André" (New West)
Léger comme une plume et doux comme un oreiller moelleux, "Sister André" explore encore un nouveau registre de l'ami Pokey LaFarge. L'amateur de musique roots nous offre une pop soul simple et groovy. Une merveilleuse ode à la joie écrite le jour du décès de Sœur André, à l'âge vénérable de 118 ans.

7. Kings of Leon
"Mustang" (Capitol)
À la fois un groupe et une famille, Kings of Leon revient aussi soudé qu'au début, il y a vingt ans avec un nouvel album qualifié de réjouissant par les frères et cousin. Originaires de Nashville, ils rappellent que leur garage rock rugueux est né dans la mégalopole du Tennessee, en chantant y a-t-il un "Mustang" dans la ville ?

8. Alejandro Escovedo
"Castanuelas"
(Yep Roc)
Fils d'immigrants mexicains, et originaire du Texas, Alejandro Escovedo est une sommité de la scène d'Austin. Premier album depuis des lustres, *Echo Dancing*, enregistré en Italie, revisite son répertoire comme "Castañuelas", ce rockab' latino qui sonne comme The Clash, en version dub cumbia au ralenti.

9. Cinelli Brothers
"Lucky Star"
(Cinelli Brothers/ Distribution Inouïe)
Alessandro et Marco Cinelli sont deux musiciens d'origine italienne tombés dans une marmite de soul food. Et même s'ils sont installés en Grande Bretagne, leurs racines latines leur donnent un sérieux avantage pour aborder, sur "Lucky Star", toutes les saveurs du rhythm'n'blues sudiste de Memphis et ses environs.

10. Dan
"Tourmenté Idéal"
(Poupées russes/Inouïe)
Écorché comme un chat de gouttière qui aurait trouvé son havre de paix, Dan ronronne une chanson pop française idéalement tourmentée. Sur quelques interventions au vibrato bien senties, on repère son métier de guitariste, exercé au côté de Gérard Blanchard, avec qui il coécrit, sans un souffle d'accordéon.

© 2016 MAURICIO SANTANA - 2018 GETTY IMAGES - 2011 TIM RUSSELL - DR

Le Mix

QUOI DE NEUF DANS LE ROCK ?

Gossip Renaissance

Grâce au bien nommé Real Power, *le trio américain renaît de ses cendres avec panache, sous la houlette bienveillante de Rick Rubin. Rencontre avec sa chanteuse et figure de proue, Beth Ditto.* **Par SOPHIE ROSEMONT**

PHOTO DE **CODY CRITCHELOE**

Trio de choc : Beth Ditto au centre, Nathan Howdeshell à l'arrière-plan et Hannah Blilie.

GOSSIP

Real Power plutôt que *Raw Power*, certes, mais les Stooges ne sont pas loin… Dès l'ouverture, "Act of God", résonne un mélange parfaitement Gossip, un rock'n'roll primitif et de soul ourlé. Un mélange digne de la fièvre qui nous avait séduits avec *Standing in the Way of Control*, en 2006. *"I like peace and quiet/ But the silence is killing me"*, chante Beth Ditto, manière de résumer le fait que, douze ans après la sortie d'un *A Joyful Noise* ayant sonné le glas de leur groupe, il était temps pour Beth Ditto, Nathan Howdeshell (guitare) et Hannah Blilie (batterie) de se retrouver en studio.

Sur le canapé d'une luxueuse suite parisienne, Ditto replie et déplie ses jambes, les pieds déchaussés. Pour cette dernière interview de la journée, elle n'a pas envie d'être chronométrée. Nous parlons des mémoires *"ultra-directs et inspirants"* de Kim Gordon, du pouvoir des femmes du rock, du droit à l'avortement, du rock des années 1950, d'astrologie et d'heures incompressibles de sommeil. Et de Gossip. Après un large tour de l'Europe pour parler *Real Power*, elle reste exaltée par ce disque qu'on n'attendait plus, pas même elle. D'autant que chacun de ses morceaux est imparable, produit par le grand manitou Rick Rubin, au CV long comme sa barbe – de la fameuse alliance Run DMC-Aerosmith aux Red Hot Chili Peppers, en passant par Eminem et Johnny Cash. *"Je n'oublierai jamais que c'est Rick qui nous a propulsés très haut avec* Music for Men (le troisième album de Gossip, sorti en 2009, ndlr). *Si sur* Fake Sugar, *j'ai adoré travailler avec Jennifer Decilveo, il s'est avéré que Rick et moi pouvions nous libérer du temps pour l'enregistrement d'un disque. J'ai sauté sur l'occasion !*, raconte Ditto. *Mais il fallait une troisième personne pour écrire avec moi… Et Nathan me manquait. Alors je l'ai appelé !"* Ces trois-là se réunissent chez Rubin, à Hawaii. Lorsqu'il arrive sur place, Howdeshell est exsangue : *"Après avoir essayé de tout reconstruire dans l'Arkansas, où nous avons grandi, Nathan traversait une période de grande solitude, moi-même je n'étais pas très en forme suite à un divorce douloureux, Hannah était également en pleine tourmente sentimentale et familiale. Bref, il y avait du chagrin. Ce qui nous a donné envie de nous revoir afin de nous consoler les uns les autres…"*

Fin des années 1990, Searcy, Arkansas. Si Beth Ditto n'a que 17 ans, son cœur est déjà lourd d'épreuves. Elle vit entassée avec ses frères et sœurs dans un mobil-home, a subi des abus sexuels, assume difficilement son surpoids et son homosexualité. Mais elle a toujours chanté, et son refus d'une destinée *white trash* se confirme lorsqu'elle rencontre la batteuse Kathy Mendonça (qui, plus tard remplacée par Hannah Blilie, se reconvertira en sage-femme) et Nathan Howdeshell : *"Quand vous nouez si jeune une relation comme celle-là, elle s'imprime à tout jamais en vous. Ce n'est pas de l'amour, ni de l'amitié, c'est plus fort, plus singulier encore."* C'est dans le fief des Riot Grrrls, à Olympia, Washington, que Gossip prend son envol, avant de s'imposer en chef de file de la scène de Portland. Signé sur le label culte Kill Rock Stars, qui compte Bikini Kill ou Elliott Smith dans ses rangs, le trio publie trois albums, *That's Not What I Heard*, *Movement* et surtout *Standing in the Way of Control*, dont le morceau-titre dénonce l'interdiction du mariage gay aux États-Unis.

Du punk mais une accessibilité pop, de l'engagement queer et le charisme de sa chanteuse : la formule magique de Gossip, vite récupérée par Sony, se répand à travers le monde dès le milieu des années 2000. Hélas, le succès ronge bientôt le socle du groupe. Howdeshell claque la porte sitôt *A Joyful Noise* enregistré : *"J'ai été très en colère contre lui,* confesse Ditto. *Il a été très en colère contre moi. Il fallait qu'on s'éloigne l'un de l'autre pour ne plus se déchirer. Or, comment oublier que l'on venait du même endroit, tant géographique que social et artistique ?"* Impossible. Et c'est ce qui s'exprime, tous riffs dehors et beats incisifs, sur le très funky *Real Power*.

Celle qui nous confiait, en 2017, que *"le sort des femmes comme des gays devrait être l'un des premiers problèmes à régler en Amérique"* n'a pas changé d'avis. Ainsi, en plus d'être le disque de la réconciliation, *Real Power* est éminemment politique. *"Longtemps, le monde a pensé évoluer dans la stabilité… à tort !* s'exclame Ditto. *Après l'élection de Trump, la pandémie du Covid et le durcissement des lois misogynes, j'ai dépassé mon désespoir et suis prête à tout."* Ce qui s'entend, aussi fort qu'à ses débuts, dans la musique de Gossip.

À SAVOIR

ICÔNE DITTO

Fondatrice de la Girls Rock Camp Foundation, destinée à former les apprenties rockeuses, Ditto est devenue une icône du body positivisme grâce à ses looks sexy et à un maquillage ultra-glamour, qui lui ont valu une collaboration avec Jean Paul Gaultier.

RICK RUBIN, ANGE GARDIEN

La première signature de Rick Rubin lorsqu'il se retrouve à la tête de Columbia, en 2007? Gossip, dont les concerts festifs et foutraques l'ont toujours impressionné.

© CODY CRITCHELOE

Sign O' The Times

Par YVES BIGOT

Sisters Are Doing It For Themselves

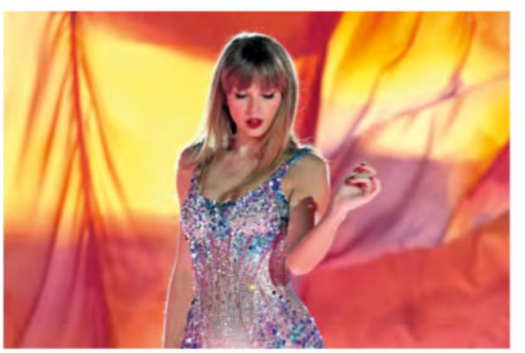
RAREMENT PAROLE aura été attendue comme maintenant c'est le cas depuis des mois : Taylor Swift se positionnera-t-elle en faveur de Joe Biden ou laissera-t-elle son attitude parler pour elle ? *"Information classifiée"* a blagué le Président dans le talk-show de Seth Meyers, sur NBC, le 26 février.

La dernière fois qu'un artiste a été un enjeu partisan lors d'une campagne électorale américaine, c'était en 1984, lorsque Ronald Reagan, candidat à sa réélection, avait tenté d'instrumentaliser le tonitruant "Born in the USA" de Bruce Springsteen, détournant son refrain identitaire, cherchant à en faire un hymne patriotique là où tous les couplets stigmatisaient au contraire l'abandon total dans lequel se trouvaient les vétérans du Viêt Nam, envoyés défendre malgré eux une cause qu'ils n'ont jamais comprise. Deux jours après le discours du président, le "Boss" répliquait sur scène, à Pittsburgh : *"Je me demande quel doit être son album préféré. Je ne crois pas que ce soit* Nebraska." Et d'attaquer "Johnny 99" :

"*Well they closed down the auto plant in Mahwah late last month/Ralph went looking for a job but he couldn't find none/He came home too drunk from mixin' Tanqueray and wine/He got a gun, shot a night clerk, now they call'm Johnny 99" (L'usine de voitures de Mahwah a été fermée à la fin du mois/Ralph est parti chercher du boulot mais n'en a pas trouvé/Il est rentré trop saoul d'avoir mélangé du* [gin] *Tanqueray et du vin/Il a pris un flingue et tué un veilleur de nuit, maintenant on l'appelle Johnny 99* [ans au trou].)"

Nombre de Républicains sont fans de Springsteen comme des communistes aimaient Johnny Hallyday. On peut apprécier des artistes sans pour autant adhérer à leurs idées. Si les chansons de Bruce criaient "Démocrate", il n'avait jusque-là jamais pris position lors d'une élection. Reagan l'a poussé à le faire et, par la suite, il soutiendra John Kerry, dont l'hymne de campagne était son "No Surrender", et plus encore Barack Obama : *"J'ai passé la majorité de mon travail à mesurer l'écart entre le rêve américain et la réalité, et je trouve que le sénateur Obama a pris la mesure de cette distance"*, écrivait-il sur son site à la veille de la primaire décisive de Pennsylvanie.

Taylor Swift suivra-t-elle le même chemin quarante ans plus tard ? Plus encore que ses chansons, son attitude est si féministe, elle déclenche tant de nuages envoûtants de sororité, qu'on voit mal les "Swifties" imaginer voter pour un candidat aussi férocement anti-avortement, qui conseille de *"grab them by the pussy"* - *"les attraper par la chatte"*. En 2020, elle avait invité à voter pour Joe Biden. Depuis qu'elle a incité ses fans à s'inscrire sur les listes électorales, le camp Trump est en panique. Certes, Reagan avait été réélu face à Walter Mondale, malgré la défiance du Boss. Et "Rock the Vote" n'a rien pu faire face à George Bush Jr. Mais si, pour la première fois, un artiste - pire, une jeune femme de 34 ans - parvenait à faire basculer une élection que Trump ne veut pas perdre, à tous les titres ?

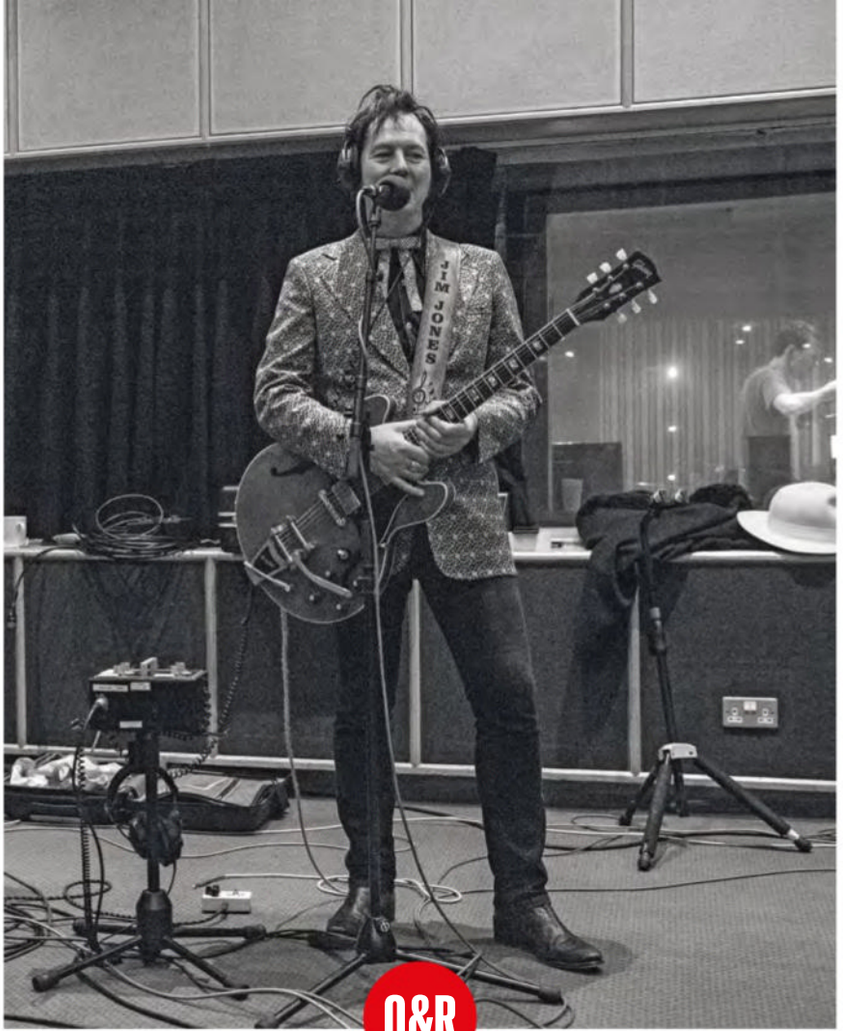


POLITIQUE
Plus encore que ses chansons, l'attitude de Taylor Swift est si féministe, elle déclenche tant de nuages envoûtants de sororité, qu'on voit mal les "Swifties" imaginer voter pour un candidat comme Donald Trump !

Dans une vidéo de 2018, on la voit s'opposer à son père à propos de la sénatrice républicaine du Tennessee, Marsha Blackburn. Elle est émue, mais ses mots sont clairs : *"Je m'en fous si on écrit que je monte au créneau contre Donald Trump. J'aurai dû le faire il y a deux ans. J'ai besoin d'être du bon côté de l'histoire."*

Qui aurons-nous en 2027 ? Justine Triet ? Marion Cotillard ? Carla Bruni ? Mylène Farmer ? Florence Foresti ? Blanche Gardin ? Aya Nakamura est française depuis 2021. Virginie Efira et Angèle sont belges. Mais le plus sûr, ce serait encore de naturaliser "Tay-Tay", non ?

© GRAHAM DENHOLM VIA GETTY IMAGES



Q&R

Jim Jones

Un nouvel album, une nouvelle tournée, et s'il regarde vers le futur, les souvenirs ne manquent pas. Le Britannique est donc de retour.

Par MATHIEU DAVID - Photo JEFF PITCHER

ARTISTE AUSSI multiple que prolifique, le britannique Jim Jones a récemment initié un nouveau projet, Jim Jones All Stars. Après avoir sorti l'album varié et authentique, *Ain't No Peril*, le musicien et sa joyeuse bande s'apprêtent à revenir en France, en première partie de The Black Crowes.

Heureux de revenir en France, en accompagnant cette fois The Black Crowes à l'Olympia ?
Oui, j'ai bien hâte. Je me souviens, à l'époque de Thee Hypnotics, mon premier groupe qui a marché entre la fin des années 1980 et le début des années 1990, nous avions fait la première partie de The Black Crowes. Ils tournaient pour *Shake Your Money Maker*, leur premier album. Lors de leur arrivée en Europe et au Royaume-Uni, le disque était déjà triple platine, donc c'était une belle opportunité pour nous. Ils nous avaient choisis après avoir écouté notre album *Come Down Heavy,* tout en prenant de l'acide ! *(Rires)*

Vous avez donc gardé contact avec eux par la suite ?
Oui, une véritable amitié s'est développée entre nous. Plus tard, Chris Robinson a produit l'album *The Very Crystal Speed Machine,* de Thee Hypnotics. Nous sommes allés à Los Angeles, dans le studio de Rick Rubin, nous avons adoré cette expérience. Après cela, nous nous sommes éloignés. Lors de la tournée anniversaire de *Shake Your Money Maker*, Chris Robinson m'a contacté pour venir les voir à Londres. Ensuite, lorsque je leur ai souhaité mes vœux de bonne année, ils m'ont proposé de les accompagner lors de leur prochaine tournée et j'ai dit oui. Faire une première partie peut se révéler difficile, mais il y a assez de points communs entre nos deux groupes pour accrocher les gens, tout en gardant assez de différences pour les stimuler.

Vous êtes également venus en France en tête d'affiche avec le projet Jim Jones All Stars.
Oui, nous avons donné quelques concerts ici et là, entre 2022 et 2023, notamment à La Maroquinerie *(Paris)* et au Black Lab *(Lille)*. Nous étions heureux de pouvoir partir sur la route et donner des concerts. The Jim Jones Revue et Jim Jones All Stars ont pour point commun d'avoir commencé avec l'idée de donner un seul concert. La machine s'est ensuite emballée et les demandes sont arrivées. Cela montre que nous faisons cela pour le plaisir avant tout. Paradoxalement, plus tu es détaché avec l'idée de construire une carrière, plus elle se met en place d'elle-même. C'est comme si les astres s'alignaient.

Parlons des influences musicales au sein d'*Ain't No Peril*.
Nous y incluons des éléments de soul, de rock'n'roll, et aussi de funk, plutôt ses premières incarnations. Je n'aime pas beaucoup le funk tel qu'il est perçu de manière générale. Je préfère l'époque où il ajoutait simplement un élément de saleté à la soul, une manière de s'amuser lorsqu'on joue. À l'origine, "funk" est un mot d'argot pour parler d'une odeur désagréable. On peut en trouver des éléments dans la musique de Little Richard, bien qu'il ne soit pas défini en tant que tel.

Ce disque présente d'ailleurs des morceaux et des approches musicales variées.

Comment sont-ils liés entre eux ?
On pourrait appeler cela la "vision" artistique. Je ne saurais pas forcément la définir, mais je sais ce dont je ne veux pas. J'aime à dire que, lorsque je travaille, je n'ai aucune idée de ce que je fais, mais je suis très exigeant ! *(Rires)* Dans ma tête, si les morceaux prennent chacun une forme différente, ils conservent ce point commun intangible. C'est une certaine attitude, une manière d'aborder la musique, une intensité, qui garde ce côté fun. Nous fonctionnons un peu comme des cochons truffiers. Nous savons que ce que nous cherchons est enterré quelque part et nous le cherchons presque à l'aveuglette.

De fait, avez-vous consciemment cherché à éviter certains écueils ?
Quand on fait de la musique qui a marqué une époque, on peut aisément tomber dans le pastiche. Beaucoup de groupes de rock tentent de reproduire l'attitude et les tenues d'un autre âge. C'est bien en tant que divertissement, mais cette recherche d'authenticité semble vaine, car ils finissent par jouer un rôle. Il faut donc faire attention, notamment lorsqu'on travaille sur une mélodie ou un son, de savoir garder l'esprit sans tomber dans ce piège. Durant toute ma carrière, je n'ai jamais aimé être rattaché à une scène spécifique. Il n'y a pas de souci à avoir des éléments reconnaissables dans sa musique, mais cela implique le risque de se retrouver enfermé. En cela, nous souhaitons conserver une certaine ambiguïté dans notre direction, tout en revendiquant notre identité.

Par **BRUNO PATINO**

A Ghost In The Machine

Parfois, à l'occasion d'un Disquaire Day, reviennent des comportements auxquels on aurait dû être fidèle. On retrouve la joie des bacs, on fouille, on s'étonne, on cherche quelque chose que l'on ne trouve pas, et on finit par repartir avec un disque inconnu dont la pochette nous a frappés, et que l'on a hâte de découvrir, quitte à être déçu. On repense aux casques d'écoute autrefois disponibles, qui permettaient le dialogue avec le disquaire et la rencontre éventuelle avec la personne utilisant le casque d'à côté. Et, de fil en aiguille, on repense aux hit-parades des radios, quand on essayait de saturer le standard pour favoriser le groupe du coin. Il fallait convaincre le programmateur, garde-barrière de ce qui pouvait arriver à nos oreilles. La nostalgie peut-être douce. Elle peut aussi nous permettre de voir différemment notre présent, et constater que tout n'a pas entièrement disparu.

"The Last DJ", comme disait Tom Petty, a été remplacé par l'opacité des algorithmes et le chaos des fils numériques. Il n'est plus nécessaire de se rendre à l'endroit où explorer les offres, le grand tout vient à nous sans que nous l'ayons demandé. Il ne s'agit plus de trouver, mais de trier, alors que nous déambulons et musardons désormais en ligne. Notre attention est tantôt retenue par la rareté faussement entretenue sur les plateformes musicales : on lâche les titres d'un album à venir au compte-goutte, un à un, comme on le ferait d'une série de fiction événementielle. C'est le retour des singles. Tout a changé, mais rien n'a changé. Ainsi de l'album de Mark Knopfler, en couverture de votre magazine, annoncé pour avril et dont le premier titre ("Ahead of the Game") a été publié le 24 janvier, suivi d'un autre un mois plus tard… À chaque fois l'album repasse en nouveauté chez certains streamers, et c'est bon pour les playlists. Il faut tenir, et tenir encore, face au flux gigantesque de titres. Et puis il y a les vidéos, qui se fraient un chemin on ne sait comment, par un mélange de recommandations et de hasard. Et parfois, ça fait notre journée, comme de voir Keith Richards reprendre "I'm Waiting for the Man" de Lou Reed/Le Velvet. Un titre qui va bien sûr comme un gant au bonhomme, et qu'il interprète à la perfection, même vocalement. Merci YouTube.

Tout cela est bien beau, mais quoi qu'en prétendent nos amies les plateformes, les bulles de filtres, qui nous enferment dans le profil de nos goûts passés, restent actives. Et pour cause. Dans le domaine de l'information, des opinions et des croyances, elles ont été techniquement amoindries : être confronté à l'avis le plus opposé possible au sien est bon pour la controverse, donc pour l'économie de l'attention, et donc pour le business. Mais en musique, c'est la répétition qui fait l'affaire. Et l'on peut se demander, si petit à petit, la bulle qui devient notre contexte ne finira pas par être totalement redessinée pour nous. C'est-à-dire, si les IA ne la créeront pas de toutes pièces pour nous, et pour nous seul. Non plus seulement une playlist personnalisée (ça, tout le monde le fait), mais une playlist composée d'éléments spécialement fabriqués pour nous. Nous en sommes évidemment très loin encore, quoi que…

En me baladant sur les réseaux (ou plus exactement sur la version faite pour moi des réseaux), je suis tombé sur ce titre "As If Nothing Ever Happened", des IA Beatles. Un titre créé par une intelligence artificielle se fondant sur la photo d'un Lennon vieilli, de quatre-vingts ans, elle-même produite par une IA. En l'écoutant, on ne sait pas très bien si c'est une démarche sérieuse, un défi lancé à la machine, une démonstration élaborée par un développeur fana des "Fab Four", ou une immense plaisanterie. Caricature, hommage, plagiat, nouveauté ? Comment prendre une phrase pareille *"Sitting in the garden imagining a different kind of universe"*, chantée par IA John ? Ça lui ressemble follement, et en même temps ce n'est définitivement pas lui. Je l'ai déjà écrit ici, nous entrons dans l'ère du clonage. Mais en même temps, cette "création" est diablement efficace. Je la chantonne, je l'écoute, je suis dans le désolant confort d'une nouveauté totalement familière, d'une découverte qui n'est qu'une suite de réminiscences. Un vieux et confortable fauteuil, et pourtant tout neuf et jamais étrenné. Il me faut bien l'avouer, j'adore. Plus besoin d'ELO, je vais avoir des nouveaux IA Beatles pendant longtemps encore. La machine à fabriquer des "inédits" à l'infini est lancée.

Au début du web, toutes les œuvres sont devenues des fichiers, l'œuvre s'est dissociée de son support.

Quand, au début du web, toutes les œuvres sont devenues des fichiers, l'œuvre s'est dissociée de son support. Puis, les réseaux, la viralisation et les plateformes ont séparé l'œuvre d'un contexte unique de distribution. Maintenant c'est le rapport entre l'artiste et l'œuvre qui change. La matrice originale est certes une œuvre, personne ne le nie, mais l'utilisation par un créateur d'une machine sur cette matrice, que produit-elle ? Et si ce n'est pas une œuvre, qu'est-ce que c'est ? L'utilisateur de la machine ne se contente pas d'appuyer sur un bouton, il dialogue et se livre à une sorte de ballet avec elle. Il met aussi beaucoup de lui-même, de façon active par ses choix et son talent, passive par ses données. Il y a un fantôme dans la machine. Et ce fantôme, c'est chacun de nous.

MUSIQUE

Gary Clark Jr.
Collectif imagé

Le multi-instrumentiste signe un nouvel album puissant et sincère, riche de collaborations aussi prestigieuses que pertinentes et de compos de haute volée, révélant un songwriting épatant.

Par MATHIEU DAVID
Photo de MIKE MILLER

Cinq ans se sont écoulés depuis la sortie de *This Land*, disque au succès retentissant, qui lui a valu trois Grammy Awards et une gigantesque tournée, stoppée net par une pandémie mondiale. “*À cette époque, j’étais au sommet, aussi bien en termes de reconnaissance que sur le plan familial. J’allais avoir ma troisième fille, j’avais gagné des Grammys… Qu’est-ce qui*

pouvait m'arrêter ?", ironise Gary Clark Jr., assis devant sa maison, sous un soleil radieux. "*Puis arrive mars et tout s'arrête. Je faisais des gros disques de rock pour faire la fête, et d'un coup mon humeur est revenue au blues !*" (Rires) C'est là qu'est venu le concept de *JPEG Raw*, son nouvel album studio. Si ce titre est l'acronyme de "*Jealousy, Pride, Envy, Greed, Rules, Alter Ego, Worlds*", il renvoie également aux fichiers informatiques d'images : "*Pendant le confinement, on n'obtenait des nouvelles du monde qu'à travers des images sur nos téléphones. Cela a infiltré mon cerveau… Heureusement, j'avais la chance d'être près de la nature et de voir la réalité*, se souvient-il. *Et, heureusement, la musique a permis à mon imagination de survivre.*"

Un disque plein d'images, qui pourrait révéler une envie inconsciente de cinéma. "*Un des musiciens travaille dans le cinéma. Je n'ai pas d'envie directe d'en faire moi-même, mais j'ai utilisé tous les outils à ma disposition. C'était comme diriger un orchestre symphonique. Nous avons mis toutes nos connaissances et expériences en commun. L'idée n'était pas de faire un disque de Gary Clark Jr., mais de faire le meilleur disque possible, avec les émotions les plus profondes.*"

Il reste toutefois le lien entre toutes ces influences et morceaux : "*À chaque fois que je joue ou que je chante, où que je sois, j'emporte un peu du Texas avec moi.*"

Le Lone Star State est dans son jeu, mais aussi dans sa mentalité, qui l'amène à mélanger les genres musicaux avec une aisance presque nonchalante. Volubile, il est chez lui aussi bien sur la scène du Hellfest que sur celle du Nice Jazz Festival. "*Je dois ça à ma ville natale, Austin*, explique-t-il. *Entre les années 1990 et les 2000, on pouvait traîner avec des metalleux, des jazzeux des fans de blues, de country ou de rockabilly. On passait d'un groupe à l'autre et après on prenait une pizza tous ensemble ! Quand j'étais jeune, je ne les voyais pas comme des gens d'une certaine scène, mais simplement comme des musiciens.*" Cette mentalité a perduré lorsqu'il s'est retrouvé à apprendre à jouer : "*Dans l'atelier de guitare auquel je participais, au collège, j'étais avec des gens qui voulaient jouer du Silverchair ou du Nirvana, mais aussi avec d'autres qui voulaient apprendre les morceaux de No Doubt ou encore de Sublime. La recette change, mais l'idée reste la même.*"

Le public parisien pourra notamment y goûter le 2 juillet, à la salle Pleyel.

Cette variété de recettes se retrouve dans les nombreuses collaborations présentes dans ce disque. Le géant de la soul, Stevie Wonder, est même venu prêter sa voix à la chanson "What About the Children". "*J'avais déjà participé à son morceau "Where Is Our Love Song", sorti pendant le confinement*, se souvient Gary Clark Jr. *Plus tard, lorsque George Floyd a été tué et que tous les éléments ont suivi, j'ai fait une vidéo sur internet pour exprimer le fond de ma pensée. Stevie m'a contacté et m'a proposé de faire une chanson à ce sujet. Il m'a envoyé une démo accompagnée d'un riff funky et bluesy. Nous avons bâti un morceau autour de cela en studio.*" Il ne tarit pas d'éloges : "*Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi talentueux et humble à la fois. C'est incroyable de travailler avec lui.*"

JPEG Raw se conclut sur "Habits", un titre épique "*construit autour de nombreuses idées différentes, ce qui explique sa longueur*". Véritable grand huit musical, il évoque "*la perte de l'amour et la solitude*". Une conclusion originale, à l'image du reste de l'album, qui montre un artiste désireux de repousser les limites de son œuvre, tout en conservant son identité musicale. "'*Habits' se finit par une partie à la guitare acoustique. Ainsi, la boucle est bouclée, et l'aventure se termine là où tout a commencé.*" ®

HORS-SÉRIES COLLECTORS

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION *ou* FAITES UN CADEAU CULTE ET ROCK

Hors-série n° 49 - Mick Jagger

Hors-série n° 48 - Depeche Mode

Hors-série n° 47 - Bruce Springsteen

Hors-série n° 46 - The Rolling Stones

Hors-série n° 45 - Spécial 45-tours cultes

Hors-série n° 44 - Keith Richards

Hors-série n° 43 - The Beatles

Hors-série - 100 % Metal/Spécial Hellfest

TOUS LES NUMÉROS PARUS DEPUIS 2008 SONT DISPONIBLES AU FORMAT NUMÉRIQUE SUR WWW.ROLLINGSTONE.FR

BON DE COMMANDE
HORS-SÉRIES COLLECTORS

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLING STONE, À RENVOYER À :
ROLLING STONE, 53 RUE CLAUDE BERNARD, 75005 PARIS.

1. JE COCHE LE(S) NUMÉRO(S) CHOISI(S)

- ☐ Hors-série n° 49 - Mick Jagger : 15 €
- ☐ Hors-série n° 48 - Depeche Mode : 19,90 €
- ☐ Hors-série n° 47 - Bruce Springsteen : 15 €
- ☐ Hors-série n° 46 - The Rolling Stones : 15 €
- ☐ Hors-série n° 45 - Spécial 45-tours cultes : 15 €
- ☐ Hors-série n° 44 - Keith Richards : 8,95 €
- ☐ Hors-série n° 43 - The Beatles : 11,95 €
- ☐ Hors-série - 100 % Metal/Spécial Hellfest : 15 €

2. J'AJOUTE LES FRAIS DE PORT

FRANCE métropolitaine : 4 € par numéro / Europe + Suisse (Zone 1) : 4,50 € par numéro
Autres pays + DOM TOM (Zone 2) : 5 € par numéro

COÛT TOTAL : ..... € (prix des numéros) + ... € (frais de port) = ... €

3. J'INDIQUE LES COORDONNÉES POUR LA LIVRAISON

BÉNÉFICIAIRE (ADRESSE DE LIVRAISON) ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ Mme **NOM** _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ **VILLE** _____

PAYS _____ **TÉLÉPHONE** _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE

☐ **ADRESSE DE FACTURATION (SI DIFFÉRENTE)** ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ Mme **NOM** _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ **VILLE** _____

PAYS _____ **TÉLÉPHONE** _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE

ACHETEZ EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

SUR SCÈNE
L'artiste en concert, à Amsterdam, en 1971.

RÉÉDITIONS

L'autre Nico

Les deux albums qui ont permis à l'artiste de s'imposer comme une musicienne aussi exigeante que déroutante sont enfin réédités.

Par SOPHIE ROSEMONT

"*Elle n'est pas morte à 27 ans, contrairement à la plupart des rockstars de sa génération. C'est l'anti-cliché!*", s'exclamait, il y a quelques années, dans les pages de *Rolling Stone*, Susanna Nicchiarelli, la réalisatrice de *Nico 1988*, qui traite des dernières années de la chanteuse allemande. "*Une fois qu'elle a commencé à composer, elle n'a plus voulu ressembler à celle qu'elle était à 25 ans,* poursuivait Nicchiarelli. *Elle a fait le tour de l'Europe avec son groupe pour défendre une musique courageuse, qui influence bien des artistes depuis.*"

Cette musique courageuse n'est pas celle du ravissant *Chelsea Girl*, paru en 1967, dont Nico détestait les arrangements ourlés. Elle trouve sa source l'année suivante, dans le second album solo officiel mais le premier imaginé par elle, de A à Z : *The Marble Index*. Souhaitant exister en tant qu'artiste, l'égérie de la Factory a fui Manhattan pour Los Angeles, et vit une relation aussi sensuelle qu'intellectuelle avec Jim Morrison. Il l'initie au peyotl et aime les rousses. En passant sa chevelure au henné, son esprit ouvert à toutes les portes de la perception, Nico s'éloigne de son statut de *cover-girl* s'essayant parfois au micro. Elle s'achète un harmonium, appelle John Cale, avec qui elle est restée amie depuis son passage dans le premier album du Velvet Underground. De leurs sessions dopées à l'héroïne naît *The Marble Index*, recueil tragique d'incantations nourries de mythologies celtes ou orientales. On y retrouve une déclaration à son fils, "Ari's Song", la figure de Morrison sur l'halluciné "Lawns of Dawns" et "Julius Caesar". *The Marble Index* paraît grâce aux bons soins d'Elektra, dirigé par Jac Holzman. Dans ses mémoires, il parle d'elle comme d'"*une apparition*", sachant que cela ne se vendra guère. Mais il est sous le charme de cet ectoplasme féminin, ancêtre des chanteuses gothiques des années 1980, descendante des poétesses mélancoliques.

REMASTERS
The Marble Index et *Desertshore* (Domino), sortie le 29 mars.

En 1972, c'est à Brian Jones que Nico rend hommage, sur *Desertshore*, avec "Janitor of Lunacy", plus tard repris par Björk, et à Andy Warhol dans "The Falconer", son ex-mentor encore sous le choc de la tentative d'assassinat de Valerie Solanas. Elle vit alors majoritairement en France, dans les bras et bientôt devant la caméra de Philippe Garrel, de *La Cicatrice intérieure* (1972) au *Bleu des origines* (1979). Enregistré entre Londres et Paris au côté de Cale, dévoué jusqu'à la moelle aux inspirations abstraites de la chanteuse, ce disque avant-gardiste assume ses expérimentations sonores, ses mélodies hantées parfois traversées d'éclaircies, telle cette comptine chantée par le jeune Ari, "Le Petit Chevalier".

Y brille également l'un des bijoux de Nico, la ballade minimale "Afraid" : "*Tu es belle et tu es seule/Trompe ta faim/Capture la fausseté…*" Un adieu à celle dont on a trop souvent retenu que le physique avantageux et la froideur : "*Lou Reed en parlait comme d'une femme sauvage, mais qui savait s'exprimer en public*, nous confiait Mick Rock, en 2017. *Lui qui était introverti à ses débuts avait appris d'elle la meilleure manière d'intimider les journalistes…*" Poursuivie par les failles de son enfance en Allemagne nazie, elle ne décrochera de l'héroïne qu'à 45 ans, quatre ans avant son décès d'une hémorragie cérébrale… Pendant la période *Desertshore*, ses cheveux s'obscurcissent plus encore, passant au noir corbeau peu après la mort de Jim Morrison. Dont elle convoquera le fantôme jusqu'à sa mort en reprenant, dès 1974, "The End".

Aujourd'hui remasterisés, *The Marble Index* et *Desertshore* bénéficient d'un nouvel éclairage, illustrés de photos inédites de Guy Webster. Le premier s'accompagne de deux titres inédits en vinyle, "Nibelungen" et "Roses in the Snow" - où il est question de nouvelle lune, de fleurs poussant en terres glaciales et de lumières à voir dans la nuit… pour qui veut bien jouer le jeu, certes inquiétant, mais toujours captivant, de Nico.

© GIJSBERT HANEKROOT/GETTY IMAGES

À VUE D'ŒIL

Raphaëlle Macaron photographiée par l'américain Joseph Matick, également musicien et écrivain.

Raphaëlle Macaron

"Nos différences ont fait notre force"

L'illustratrice libanaise séduit tous azimuts avec sa ligne claire mâtinée de pop culture acidulée et teintée d'ironie.

Par LORAINE ADAM - Photo JOSEPH MATICK

Los Angeles. La Cité des anges a toujours attiré Raphaëlle Macaron de par *"sa scène musicale dynamique et son accès à la nature"*. La jeune femme de 34 ans y a débarqué presque par hasard après un séjour à Mexico, sans aucune envie de rentrer à Paris. Depuis, elle y passe trois mois par an. *"Un lieu idéal pour mes projets personnels, mes explorations musicales et l'élaboration de YHM, actuellement basée ici"*, déclare l'artiste qui dessine pour cette marque de vêtements et d'objets, un projet initié par Patrick Gemayel et destiné à soutenir les associations locales du Moyen-Orient.

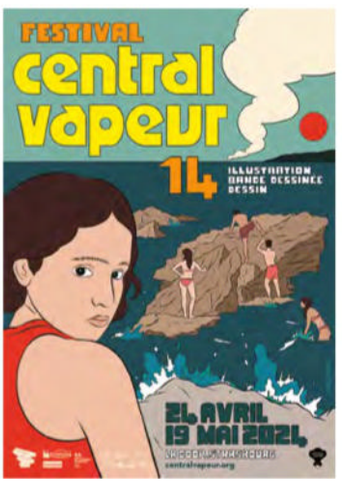
Prisée des médias internationaux, on trouve régulièrement ses illustrations dans *The New York Times, Society Magazine, Libération* ou *The New Yorker*. *"Très engagée contre toute forme de discrimination quelle qu'elle soit, racisme, islamophobie, antisémitisme, homophobie ou misogynie"*, elle dessine aussi pour Amnesty International, Médecins sans frontières, Helem (ONG libanaise qui défend les communautés LGBTQ+) ou Skoun (ONG libanaise pour la réinsertion et la réhabilitation des personnes addicts). Ce qui ne l'empêche pas de travailler pour Gucci, Nike ou Foot Locker.

Après un master en bande dessinée de l'Académie libanaise des Beaux-Arts, Raphaëlle quitte Beyrouth à 24 ans. Elle intègre ensuite le collectif et magazine *Samandal*, qui lui ouvre les portes d'une communauté de dessinateurs du monde arabe : *"Une source d'inspirations et de motivation incroyable pour moi, même si j'y suis moins active par manque de temps."* En 2020, sort son premier roman graphique, *Les Terrestres*, un road trip vert et tragicomique sur les routes de France, un état des lieux de la transition écologique en duo avec Noël Mamère : *"Nos différences ont fait notre force"*, une devise qui lui sied parfaitement. Actuellement, elle planche sur une fiction qui se déroule au Liban, un projet de longue haleine pour lequel elle avait imaginé un contexte de crise exagérée avec des personnages un peu loufoques. *"Mais depuis 2019, j'ai été rattrapée par l'actualité de mon pays qui traverse une période exceptionnellement difficile, entre crise économique, l'explosion du 4 août 2020 et la menace de guerre… Je l'ai mis en pause en 2020, car mon histoire me paraissait soudain grossière au vu de la réalité."* Le travail a repris l'an dernier, animé par le besoin urgent de mettre en scène

© JOSEPH MATICK

GOODIES

Ci-contre, autocollant pour le label berlinois Habibi Funk. Ci-dessous, affiches réalisées pour le festival Central Vapeur 2024, à Strasbourg, et pour le concert des Texans de Khruangbin, au Greek Theater de Berkeley, Californie.



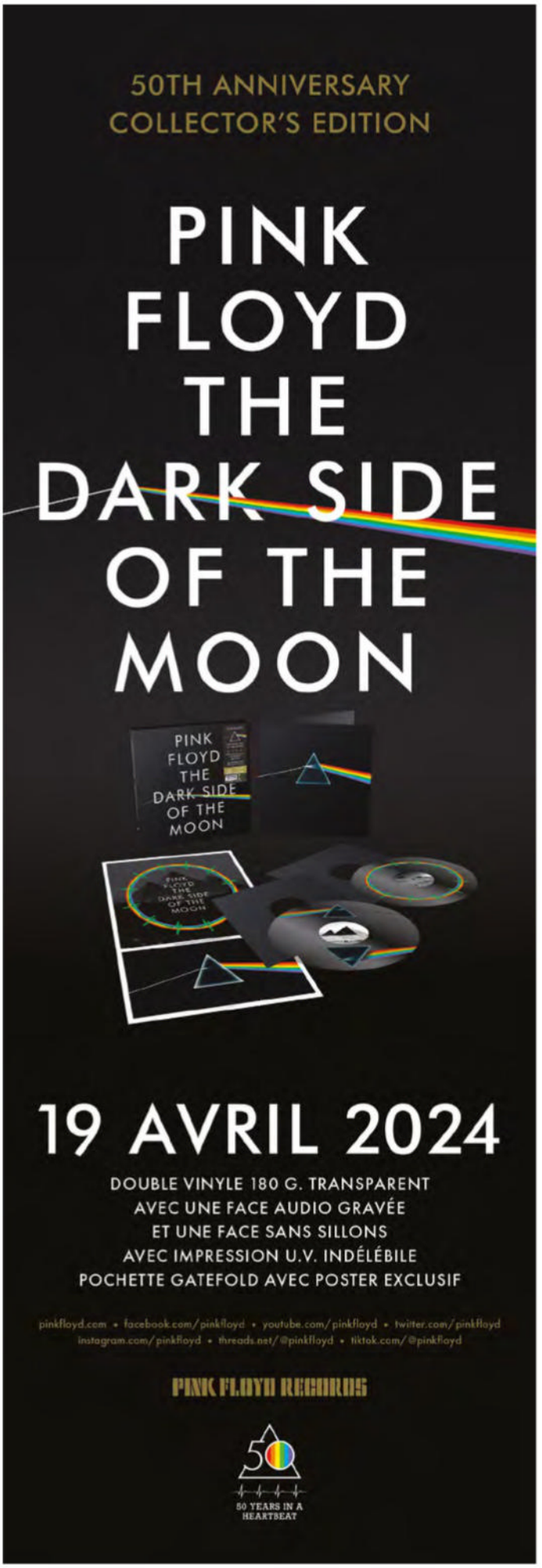
les émotions compliquées liées à son pays.

De son univers, la musique est indissociable. *"Depuis toute petite, elle a été une force dirigeante de tous mes projets, que ce soit dans ma manière de m'exprimer, m'habiller ou dessiner."* Peu de choses lui procurent autant de joie que la découverte d'un disque, d'un groupe ou d'un concert. *"Dans mon travail, c'est presque systématiquement mon point de départ pour un dessin, c'est ma muse et ma source infinie d'inspiration. Batteuse pendant dix ans, j'ai dû me rendre à l'évidence pénible que j'étais trop mauvaise. Ou plutôt que j'avais bien plus de discipline pour le dessin que pour les* paradiddles. *Depuis, je me venge en tentant de créer un métier d'illustration dans la musique. C'est ma grande consolation de ne pas être une rockstar!"* Un amour pour la musique bâti sur le rock, avec notamment Nirvana et David Bowie. *"En voyant sa tête pour la première fois, je me souviens m'être dit :* 'Ah, on a le droit d'être comme ça ?'" Ses goûts sont aujourd'hui beaucoup plus éclectiques avec Thelonious Monk, Madlib, Arthur Russell ou Chic. Des souvenirs de concerts, elle en a plein le cœur : Nick Cave and the Bad Seeds, Jonwayne, Jack White, Queens of the Stone Age, Mudhoney ou cumbia, à Mexico. Sans oublier Mark Lanegan, peu avant son décès, avec lequel elle a eu une brève conversation. Dernier en date à Los Angeles, Actress, *"une musique électronique expérimentale qui m'a fait le même effet qu'un gros concert de rock"*.

Sa collection de disques, partiellement héritée de sa famille, vaut son pesant d'or. *"MF Doom est un des artistes dont j'ai le plus de disques avec Elvis, étrangement. J'ai aussi beaucoup de jazz, de musique latine, orientale et japonaise."* Parmi ses trésors, cette collectionneuse impulsive compte notamment la trilogie *Film Ameriki Tawil*, de Ziad Rahbahi, "Wahdon", de Fairuz – l'édition originale de son grand-père – ou *Samba*, une compilation achetée au Mexique. Auteure de nombreuses couvertures de disques et d'affiches de concerts et festivals, l'illustratrice s'occupe aussi *"de manière récurrente"* des visuels du label Habibi Funk.

En avril, elle est invitée au festival Central Vapeur, dans le cadre des Rencontres de l'illustration de Strasbourg, dont elle a réalisé les affiches : *"Dans un dialogue de dessins avec Violaine Leroy, nous explorerons notre relation respective à la guerre. Car mon pays, c'est qui je suis, c'est un sujet qui m'accompagne dans tous mes projets."*

© DR



RENCONTRE

Stephan Eicher avec le luthier Daniel Borel, qui a donc récupéré du bois ayant servi à sa scène inspirée du *Radeau de La Méduse* pour fabriquer deux guitares.

Stephan Eicher
Guitares en scène !

En souvenir de sa tournée et de son étonnante scène, l'artiste suisse a fait fabriquer par un luthier deux guitares, extraites de bois prélevé sur son fameux "Radeau".

Par SANDRINE CHESNEL

LE PUBLIC DU CONCERT qu'a donné Stephan Eicher en octobre 2022 au Casino de Berne n'a sans doute pas oublié sa pirouette finale, épique. Ce soir-là, c'est le dernier spectacle de la tournée du "Radeau des inutiles". Une tournée d'un an et demi commencée en pleine crise du Covid, pour laquelle il s'est fait construire une scène en forme de radeau – celui des artistes à la dérive pendant la pandémie. L'ultime chanson vient de se terminer, et la salle, conquise, est debout. Mais alors que les lustres de cristal se rallument, un barbu en chemise à carreaux surgit, armé d'une scie électrique. Dans le fracas et la fumée, il découpe tranquillement l'une des poutres en épicéa de l'imposant esquif. Assis à côté, Eicher lisse sa moustache d'artagnesque et s'amuse de l'air interloqué des spectateurs – dans un geste artistico-écolo-baroque, l'artiste a décidé de se faire confectionner une guitare dans le bois du "Radeau des inutiles", et de lancer ce projet en mode punk et devant témoins, sous les moulures du palais bernois.

C'est que le Suisse n'aime pas jeter. Et puis il y a aussi ce besoin impérieux de se souvenir : *"J'ai souvent peur d'oublier"*, nous a-t-il glissé après un précédent concert. D'où peut-être le carnet à dessins qui l'accompagne partout, les heures de films captées sur et autour de ses tournées, et le compte Instagram qu'il abreuve de stories souvent assez loufoques. D'où, sans doute, ce besoin de garder un petit bout du radeau avec lui. *"J'aime cette idée de faire un instrument avec une histoire qui va être oubliée et disparaître,* explique Stephan Eicher. *Les tournées sont des moments très vivants, mais quand c'est fini, tout le monde oublie. Alors l'idée de garder une trace avec une guitare dont je vais jouer, je trouvais ça vraiment séduisant."*

Et donc, suite de l'histoire, près d'un an plus tard, en septembre 2023. Le rendez-vous a été donné dans un lieu improbable : la zone industrielle d'un petit village situé entre Berne et Yverdon-les-Bains, en Suisse. Avenches, c'est le nom du village, fut la capitale des Helvètes du temps des Romains. Au téléphone, Eicher a d'ailleurs insisté : *"C'est très joli, il y a un amphithéâtre super-beau pour les concerts."* À Avenches, il y a aussi et surtout l'atelier de Daniel Borel, le barbu à la chemise à carreaux et scie électrique

© SANDRINE CHESNEL

EN HAUT

Le luthier a fabriqué une guitare acoustique de type Parlor, inspirée du modèle 00 de chez Martin. Faire résonner du bois de bâtiment n'a pas été une sinécure.

À GAUCHE ET CI-DESSUS

La seconde guitare, de type Fender Telecaster, est réellement une réussite esthétique notable avec son look Road Worn, usée sur la route.

© SANDRINE CHESNEL

du concert bernois. L'artisan a terminé quelques mois plus tôt un premier instrument en bois de radeau, une guitare électrique sur laquelle Eicher joue une bonne moitié de la playlist de sa nouvelle tournée. Mais ce mardi, c'est un deuxième bébé que vient découvrir le Suisse : une guitare de type Parlor, acoustique de petit format, à garder à portée d'inspiration, elle aussi fabriquée dans le bois récupéré du radeau.

Non sans mal : *"L'épicéa est un bois de lutherie, mais celui du radeau est un bois de gros œuvre, avec un veinage tout sauf idéal,* explique Daniel Borel. *Il y a très peu de veines au centimètre, elles sont mal orientées, et en plus elles ont été creusées à la brosse métallique par le concepteur du radeau."* Mais le luthier a réussi à compenser ces défauts, et dans son atelier qui sent bon le café et les copeaux de bois, on le sent ému de présenter son œuvre, encore inachevée. Eicher prend en main sa guitare, la soupèse, l'inspecte, et les souvenirs remontent. Parfums mêlés de mer et de montagne, notes iodées et boisées, elle en a à raconter, des histoires, cette guitare. *"J'ai hâte de savoir quelles chansons sont cachées dedans"*, glisse Eicher. Nous aussi.

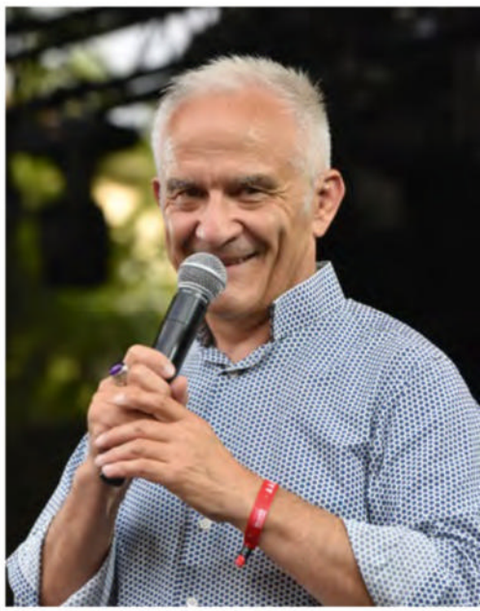
Stephan Eicher est en tournée en France et en Suisse jusqu'au 17 avril.

FESTIVAL

Du blues et même plus

La prochaine édition du Cognac Blues Passions se tiendra du 2 au 6 juillet. Avec entre autres nouveautés, un espace de rencontres co-organisé avec Rolling Stone. **Par BELKACEM BAHLOULI**

C'est un festival pas comme les autres. Le Cognac Blues Passions, qui fêtait l'an dernier ses trente ans d'existence, continue d'évoluer pour sans cesse améliorer l'expérience du public dans ces rencontres atypiques, en cherchant toujours à proposer une scène variée. Michel Rolland, son directeur artistique, et Samuel Vincent, qui dirige la structure, répondent aux questions de *Rolling Stone*.



RENDEZ-VOUS Le festival a affiché complet l'an dernier, notamment le show Electric Ladyland, présenté par Nina Attal. En haut, Samuel Vincent, qui dirige la structure du festival, ci-contre, Michel Rolland, son directeur artistique.

Quelles leçons tirez-vous de la dernière édition, date anniversaire qui plus est ?
Michel Rolland : La 30e édition du festival Cognac Blues Passions était pour l'équipe un vrai challenge. Pour cette date clé, nous devions cocher toutes les cases, celle du succès après ces deux éditions fantômes suite au Covid, celle de l'intérêt du public à adhérer au projet artistique, et enfin celle de la confiance nous permettant de nous projeter sereinement dans l'avenir.
Samuel Vincent : La leçon principale que nous en tirons est la très belle fréquentation. Nous sommes ravis de la confiance que nous accordent notre public et nos partenaires avec, pour symbole, le succès de la Jam Session, qui a accueilli plus de cent musiciens amateurs et confirmés. Nos festivaliers ont confiance en notre capacité à surprendre, mais aussi à affirmer notre ADN avec la volonté de leur réserver une belle qualité d'accueil.

Votre politique de diversification des genres a fini par convaincre le public, en apportant des touches et des sons nouveaux.
M.R. : Cognac Blues Passions a toujours suggéré un voyage audacieux aux origines du blues. Au fil du temps, le projet artistique s'est émancipé et considère d'autres horizons musicaux sans jamais dénaturer son ADN, les musiques afro-américaines.
Le blues est loin d'être linéaire !

Comment se prépare cette nouvelle édition ?
M.R. : À chaque édition, tout est remis en question, ce qui nous permet de rester créatifs et ne pas s'installer dans la routine.
On attache beaucoup d'importance à la scénographie des espaces scéniques et d'accueil, il est primordial que tout embellisse, de la plus belle des manières, la musique. Mais le cœur reste, le projet artistique, celui-ci est élaboré patiemment, comme un maître de chai. Il doit être bien équilibré entre stars et artistes en devenir, surprenant et émouvant.
S.V. : Bien évidemment, toute l'équipe est tournée vers l'avenir avec l'envie de surprendre à l'aube de cette nouvelle décennie. Un des principaux projets de cette année 2024 est le nouvel espace scénique, Rolling Stone Conversations. Initié lors des 30 ans du festival et fruit de notre complicité avec *Rolling Stone* magazine, ce concept propose des rencontres artistiques intimes avec les artistes à travers des showcases, des interviews, et avec l'ambition de bâtir un pont entre Cognac et les États-Unis, terreau des meilleurs labels musicaux du genre.

> ***"Le projet de Cognac Blues Passions est d'être dans son temps."***

Vous avez accueilli les plus grandes stars, de Robert Plant à B.B. King, mais votre spécificité, ce sont les découvertes et les artistes alternatifs. Avez-vous trouvé le talent qui mettra tout le monde d'accord ?
M.R. : Oui, je pense à Brittany Davis, au groove subtil et funky, aussi à Nat Myers, chanteur de rue new-yorkais, et d'autres étoiles sont à découvrir.

Comment voyez-vous l'évolution de ce rendez-vous au regard des changements dans le monde de la musique ?
M.R. : Ici, depuis trois décennies, le blues se conjugue avec passions, on superpose les genres aux frontières du blues avec élégance. La ligne de conduite pour les dix prochaines années est de préserver ce savoir-faire, pour le plus grand bonheur de ceux qui nous suivent. Notre souhait réaffirmé : conserver notre état d'esprit et l'état d'âme du blues, en gardant les yeux et le cœur ouverts.
S.V. : Depuis le Covid, notre secteur évolue à grande vitesse avec les changements de consommation, la multiplication

© ALBANE DE ROFFIGNAC - PATRICK BERTRAND - DR

Rolling Stone Conversations, un nouvel espace de rencontres avec les artistes

Le festival Cognac Blues Passions s'associe à *Rolling Stone* pour des séances de discussion avec les artistes. L'éditrice du magazine, Alma Rota, explique ce projet innovant.

Comment est né ce concept ?
Cette formule de rencontre intimiste entre les artistes et les journalistes de *Rolling Stone* en public existe depuis de nombreuses années aux États-Unis et en Allemagne. Lancer ce principe en France me semblait tout à fait naturel et va dans le sens de l'histoire du développement de notre marque média en territoires francophones.

Que va-t-on y trouver ?
Des rencontres en direct live avec les artistes qui seront sur la grande scène du festival en soirée. Un moment intimiste autour de leur actualité et tout simplement leur amour de la musique. Chaque rencontre sera constituée d'une interview, suivie d'un live acoustique.

Est-ce l'une des évolutions de la marque Rolling Stone ?
Tout à fait. Les rencontres avec les artistes sous toutes leurs formes sont un développement naturel pour la marque, une autre façon de faire du storytelling avec les artistes.

des offres et la circulation modifiée des artistes internationaux. Le projet de Cognac Blues Passions est d'être dans son temps, de capter les nouvelles générations, tout en affirmant son héritage blues, et faire du festival un point d'ancrage majeur à échelle européenne pour tous les amateurs de ces musiques. Nous pensons que nous avons tous besoin d'échanger, de vivre des moments forts ensemble et de les partager sans barrières.

Et enfin, des scoops et des surprises à annoncer ?
M.R. : Oui, un scoop, la création de la scène Rolling Stone Conversations, une idée à laquelle nous croyons dur comme fer !
S.V. : Oui, des surprises… mais à découvrir sur le festival.

© ALAIN FRETET

Dans les oreilles de Francis Zégut

NOTRE CHRONIQUEUR NOUS PROPOSE CHAQUE MOIS UNE SÉLECTION D'ALBUMS QUI ONT RETENU SON ATTENTION.

1 Gyasi

PRONOUNCED JAH-SEE

Sorti en octobre 2023, ce nouvel album du Captain Albal de Nashville USA m'était passé hors de portée, et pourtant quel skeud ! Et quelle prestation live dans le cadre des Nuits de l'alligator, au Crossroad d'Angoulins, dans le 17 ! En sirotant un Get 27 de loin, tu vois Dalida ou Patrick Juvet ; en étant au rhum single cast ou au Black Bush plus près, tu passes une fucking bonne soirée avec Marc Bolan ou David Bowie. Maquillé comme une voiture volée, platform boots, peroxydé comme Lulu la Nantaise, Gyasi c'est glam, c'est un constat ! Ça joue, ça remplit la scène, les amplis, c'est extravagant ; un putain de bon enchaînement entre "Children of the Revolution" de T. Rex et "The Jean Genie" de Bowie. De la nostalgie positive que j'vous dis !

2 Lysistrata

VEIL

Lysistrata est une comédie grecque antique d'Aristophane écrite en 411 av. J.-C., par chez moi c'est un trio énervé de Saintes. *Veil* est un nouvel album inondé de Robert Smith adolescent versus Kurt Cobain et de Rage Noir Désir, il coche beaucoup de cases pour que je le programme dans "Pop-Rock Station" sur RTL2, ce sera fait dans les semaines à venir. J'essaierai d'annoncer en grec ancien, mais je ne peux pas le garantir.

3 Whom Gods Destroy

INSANIUM

Whom Gods Destroy est un remarquable nouveau super-groupe de progressive metal, avec Derek Sherinian (Dream Theater) aux claviers, Ron "Bumblefoot" Thal (Guns N' Roses) à la pelle électrique, Bruno Valverde, batterie, et Dino Jelusić, vocal, et sa tessiture si David Coverdale. Comme c'est flatteur pour les cages à miel ce mix entre Rush, parfois Yes et le grand serpent blanc. Il n'y a plus qu'à s'asseoir et à mettre le potard sur 12 !

4 Daran

TON IMAGE PARTOUT

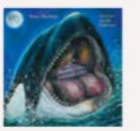
Sacré Jean-Jacques, te revoilà ! Tu as passé une bonne partie de ta vie chez nos cousins québécois, tu as continué à faire ce que tu fais bien, de la musique ! Ravi de te réécouter ! Me souviens de Daran et les Chaises et votre "Dormir dehors" que j'avais joué deux fois de suite un soir sur RTL. Le lendemain, au 22 de la rue Bayard, on m'avait demandé pourquoi ce double passage ? Ben parce que c'est bon tout simplement, puis la suite m'a donné raison… Te revoilà donc avec *Ton image partout*, une histoire que tout le monde a plus ou moins vécue, et toujours ta voix…

RS CHARTS LECTEURS

Avril 2024

Ce classement a été réalisé à partir des chroniques les plus lues sur les supports numériques de *Rolling Stone*.

ALBUMS



1. STEVE HACKETT
The Circus and the Whale
2. SIMPLE MINDS
New Gold Dream Live From Paisley Abbey
3. JUDAS PRIEST
Invincible Shield
4. IDLES
Tangk
5. BRUCE DICKINSON
The Mandrake Project
6. MALTED MILK
1975
7. NEW MODEL ARMY
Unbroken
8. TAGADA JONES
TRNT, Best Of 1993-2023
9. MICK MARS
The Other Side of Mars
10. DELGRES
Promis le ciel

SINGLES

1. SUZIE STAPLETON
We Are the Plague
2. MARK KNOPFLER
Ahead of the Game
3. PEARL JAM
Dark Matter
4. NICK CAVE & THE BAD SEEDS
Wild God
5. JUDAS PRIEST
The Serpent and the King
6. KERRY KING
Idle Hands
7. SLASH
Killing Floor
8. SUM 41
Waiting on a Twist of Fate
9. TWENTY ONE PILOTS
Blurryface
10. THE DANDY WARHOLS
I'd Like to Help You With Your Problem

Le Président contre le Tsar

Face à Vladimir Poutine, Emmanuel Macron a souvent varié. Mais ce soir de Sommet, à l'Élysée, il a enfin trouvé le ton : celui de la fermeté face à l'agresseur. Et tant pis, si les critiques ne retiendront que sa maladresse et ses manières d'éternel cavalier solitaire.

PAR LAURENT BAZIN

SI LES MOMENTS CRITIQUES ont une vertu, c'est de permettre d'entrevoir ce que les uns et les autres feraient dans les moments critiques. De ce point de vue, la saillie d'Emmanuel Macron sur une plus qu'hypothétique intervention de nos "*troupes au sol*" en Ukraine a fait tomber les masques.

Si Poutine pousse ses pions, on sait désormais, qu'il ne faudra pas compter sur l'Allemagne d'Olaf Scholz, trop intoxiquée au gaz russe pour avoir un coup d'avance. Timides, aussi, nos voisins immédiats (Royaume-Uni, Italie, Espagne…), parce que la guerre est trop loin, sans doute. Sur le front intérieur, ne comptons pas non plus sur Mélenchon et ses (In)soumis, aveuglés par leur anti-américanisme primaire, ni sur Marine Le Pen, dont les troupes se sont opposées avec constance à toute condamnation du Tsar et de ses excès, allant jusqu'à feindre d'ignorer l'empoisonnement de Navalny et proposant déjà, en 2022, de quitter l'Otan pour *"rechercher une alliance avec la Russie sur certains sujets de fond comme la sécurité européenne, qui ne peut exister sans elle"*[1].

Au moins, on sait sur qui Poutine peut compter.

Plus étrange : entendre un jeune homme de 27 ans, bombardé tête de liste du Parti communiste aux Européennes, expliquer avec des trémolos dans la voix, dans une émission consacrée à Manouchian, qu'il *"refuse d'aller au front"* pour ne "*pas être la génération sacrifiée*"[2]. Alors c'est ça être communiste en 2024, en France ? Pleurer symboliquement Manouchian – un étranger qui s'est sacrifié pour notre pays – et, la semaine suivante, refuser par principe de suivre son exemple ?

Non, tout ça n'est pas très glorieux.

Évidemment, personne n'a envie de risquer sa vie pour l'Ukraine, ni de mourir pour le Donbass, et surtout pas nous, les générations qui ont eu la chance immense de n'avoir jamais connu la guerre. D'ailleurs ça n'a jamais été l'intention d'Emmanuel Macron.

Le Président a seulement tenté, au risque de froisser ses alliés mais avec une forme d'activisme solitaire qui lui ressemble, de réveiller l'Europe et de rappeler à Poutine qu'il nous trouvera sur sa route. Car les mots importants sont dans la phase suivante, quand Emmanuel Macron, martial, a dit souhaiter la *"défaite de la Russie"*. Et ce sont ces mots qui ont déclenché la colère de Poutine et ses menaces immédiates – autant que factices – de *"guerre nucléaire mondiale"*. Les États baltes, les Norvégiens, les Polonais, qui sont sous la menace directe des Russes, l'ont bien entendu, qui ont applaudi Macron là où les petits-bourgeois de l'Ouest faisaient la fine bouche.

Car la Russie est à l'offensive et pas qu'en Ukraine. Depuis des années, elle mène une tentative de déstabilisation permanente de nos démocraties, en soutenant Trump, le Brexit, les Gilets jaunes… Manipulant jusqu'aux colères agricoles, plaçant ses pions avant les prochaines européennes. Le mois dernier, on a sans surprise retrouvé le renseignement de Moscou derrière les groupes d'agriculteurs polonais les plus virulents, tandis que l'Anssi, le gendarme cyber de l'État français, révélait *"l'infiltration d'agents pro-russes dans les systèmes informatiques critiques en France, en attendant de frapper le jour J"*.

Les vieilles méthodes de la guerre froide, revues au goût du jour.

Ça n'empêche pas les gaullistes autoproclamés de critiquer ceux qui le défient. *"De Gaulle n'aurait pas dit ça, il n'aurait jamais fait ça"*, couinent ceux qui qualifiaient hier Poutine de *"démocrate autoritaire"* (sic). Non, de Gaulle n'aurait jamais dit ça, il a dit mieux encore, en 1961, alors que l'URSS poussait ses pions à Berlin : *"À un certain point de menace de la part d'un impérialisme ambitieux, tout recul a pour effet de surexciter l'adversaire, de le pousser à redoubler sa pression et, finalement, hâte son assaut."*

Emmanuel Macron n'a pas fait autre chose que de suivre ce conseil.

1. Programme présidentiel de Marine Le Pen, page 14, chapitre "Réarmer la France – Puissance".
2. Léon Deffontaines sur France 5, le 28 février 2024.

La drôle de guerre des européennes

Résistants contre collabos : sur fond de guerre en Ukraine, faudra-t-il choisir son camp lors du scrutin du 9 juin ?

Certains sont contre Poutine, les autres sont… tout contre, et même carrément inféodés au maître du Kremlin. Tel est le paysage politique que souhaite dessiner Emmanuel Macron jusqu'au 9 juin.

En politique, on appelle ça "faire du gros rouge qui tache"… Autrement dit, cogner, cogner et cogner encore sur l'adversaire avec des arguments qui ne font pas vraiment dans la nuance. Le général de Gaulle contre le maréchal Pétain, Jean Moulin versus Pierre Laval ; bref, nous sommes les résistants, ce sont des collabos !

Un argumentaire, assez sommaire, déployé avec la foi des débutantes par la tête de liste Valérie Hayer : *"Nous sommes en 1938, Daladier et Chamberlain hier, Marine Le Pen et Viktor Orbán aujourd'hui, les mêmes mots, les mêmes attitudes…"*, osa-t-elle en meeting. L'objectif, c'est donc de peindre le Rassemblement national en "parti de l'étranger", en agent du Kremlin, bref en suppôt de Vladimir Poutine !

"Parti de l'étranger", l'étiquette infamante a déjà été utilisée lors de la première campagne européenne. À l'époque, elle avait été accolée par un candidat se voulant souverainiste, Jacques Chirac, à un parti fédéraliste qu'il jugeait coupable de trahir la patrie au profit de la bureaucratie européenne, l'UDF de Giscard d'Estaing.

"Derrière le masque des mots et le jargon des technocrates, on prépare l'inféodation de la France, tonnait Chirac en décembre 1978 depuis l'hôpital Cochin, où il séjournait à la suite d'un accident de voiture. *Comme toujours quand il s'agit de l'abaissement de la France, le parti de l'étranger est à l'œuvre, avec sa voix paisible et rassurante. Français, ne l'écoutez pas. C'est l'engourdissement qui précède la paix de la mort."*

Cette année, la même pièce se joue à fronts renversés : les macronistes érigent la souveraineté européenne en protection pour les Français et accusent le camp nationaliste de trahir l'Union européenne au profit d'une puissance étrangère, la Russie de Poutine.

L'assaut est grossier, c'est vrai, il a même quelque chose de désespéré tant l'extrême droite caracole en tête des sondages. Mais cette charge est-elle, sur le fond, dénuée de tout fondement ? Les liens qui unissaient Marine Le Pen et le Kremlin avant l'invasion de l'Ukraine sont de notoriété publique. Une sujétion financière, le fameux prêt délivré par une banque russe, doublée d'une véritable admiration idéologique partagée avec Éric Zemmour, qui clama lui carrément qu'il rêvait d'un *"Poutine français"*. Soyons charitables, n'accablons pas l'extrême droite française qui eut les yeux de Chimène pour le maître du Kremlin. Tant d'autres ont commis la même erreur, à commencer par Jean-Luc Mélenchon et les Insoumis, mais aussi une grande partie de la diplomatie française. Même Emmanuel Macron témoigna un temps d'une indulgence coupable à l'endroit du Président russe.

RENAUD DÉLY

Mais depuis février 2022, depuis que Poutine a déclenché une guerre sanglante au cœur de l'Europe, le Rassemblement national a-t-il tiré les leçons de son aveuglement ? A-t-il vraiment changé de position ? Non. Certes, par précaution, Jordan Bardella et les eurodéputés RN ont condamné, pour la forme, l'invasion de l'Ukraine au tout début du conflit. Mais depuis, ils n'ont approuvé aucune des aides financières et livraisons d'armes de l'UE aux Ukrainiens. Pire, le RN a brandi *"deux lignes rouges"* pour justifier ses critiques de l'accord bilatéral de sécurité signé par Emmanuel Macron et le Président Zelensky : le rejet de l'éventuelle adhésion de l'Ukraine à l'UE et à l'Otan. Soit exactement… la même position que celle du Kremlin. Un hasard, sans doute. Notons au passage que c'est aussi celle de Jean-Luc Mélenchon ; le coordinateur des Insoumis Manuel Bompard allant jusqu'à réclamer que les Occidentaux offrent des *"garanties de sécurité"* à la Russie de Poutine, comme si c'était elle la pauvre victime, agressée par le Grand Satan américain et le nain ukrainien.

Les eurodéputés RN ont même poussé la soumission au Kremlin jusqu'à refuser de voter, il y a quelques mois au Parlement européen, la résolution, purement symbolique, condamnant les conditions de détention d'Alexeï Navalny. Ce qui n'a pas empêché Marine Le Pen de verser des larmes de crocodile lors de la mort, en février, du principal opposant au régime dans les geôles de Poutine.

Toutes ces bonnes manières faites au maître du Kremlin sont-elles purement gratuites ? Le 3 février dernier, dans un message publié sur Telegram, trop peu relayé par les médias occidentaux, l'ancien Président russe Dmitri Medvedev, fidèle de Poutine, a appelé ses contacts à *"soutenir de toutes les manières possibles les partis antisystème en Occident"*. La consigne est claire : la Russie, dit-il, doit *"aider ouvertement et secrètement"* ces partis d'opposition *"parfois bien installés dans les parlements nationaux et au Parlement européen pour qu'ils obtiennent des résultats corrects aux élections"*. Comme si Jordan Bardella avait fini par installer son QG de campagne au Kremlin. ®

Teenage Idol

Le soutien affiché des stars du rock aux candidats américains n'est pas un phénomène nouveau. En revanche, l'éventualité que la plus grande star pop actuelle apporte son soutien à Joe Biden suscite la panique des Républicains. Analyse.

Honey Don't. Un spectre hante l'Amérique trumpienne – le spectre de Taylor Swift. Ou, plus précisément, le spectre de l'influence potentiellement décisive de Taylor Swift sur l'élection de novembre. Certains éditorialistes des médias trumpistes ont demandé à la chanteuse, récemment consacrée "Personnalité de l'année" par le magazine *Time*, de ne pas prendre position pour ne pas fausser l'élection. Un comble et une première. Un comble quand on sait que les Républicains ne reculent devant aucune initiative pour empêcher les minorités de voter et que les mêmes médias trumpistes s'obstinent à véhiculer des fables complotistes malgré le démenti de dizaines de tribunaux. Et une première car, généralement, les Républicains n'ont que faire du soutien des artistes pour les candidats démocrates.

You Fool No One. Que des artistes soutiennent des candidats n'est pas franchement nouveau. Certains se rangent derrière les Républicains en général et Trump en particulier. Clint Eastwood, par exemple, les acteurs Dennis Quaid, Jon Voight, James Woods ou Scott Baio (Chachi dans *Happy Days*, voyons). Côté musiciens, hormis des rappeurs plus ou moins équilibrés (Ye, anciennement Kanye West), les trumpistes vont de Ted Nugent et Kid Rock à Jason Aldean au rayon country.

Working Class Hero. Le gros des troupes soutient les Démocrates, et plutôt tendance Bernie Sanders que Joe Biden. Bruce Springsteen, qui a chanté lors de l'investiture de Barack Obama en 2009, puis de Biden en 2021, est allé jusqu'à faire la voix off sur un spot de campagne de Joe Biden, en 2020, pour chanter ses vertus authentiquement *working class* sur fond de "My Hometown". Parmi les artistes rangés derrière Biden en novembre 2020 figurait d'ailleurs Taylor Swift – et la trumposphère ne s'en était pas alarmée.

Fortunate Songs. Jusqu'ici, donc, le soutien des artistes aux Démocrates était considéré comme allant de soi, d'où le côté surprenant de la panique foxienne. Dans les années 1960, les Démocrates étaient attaqués par la gauche à cause de la guerre du Viêt Nam. Sur ce point, les exemples sont suffisamment nombreux pour monter une playlist roborative. Plus tard, des groupes sudistes comme Lynyrd Skynyrd et les Allman Brothers ont soutenu le Géorgien Jimmy Carter. Les Eagles se sont séparés après un concert de soutien à Alan Cranston, sénateur démocrate de Californie…

Too Much Ain't Enough. Pourtant, ce soutien n'a jamais été véritablement décisif. Soit parce que le candidat était de toute façon assez bon et assez populaire pour l'emporter : Cranston fut réélu avec près de 80 % des voix en 1980, mais l'exemple le plus évident reste Barack Obama. À l'inverse, ce soutien affiché des millionnaires d'Hollywood n'a pas suffi à faire élire des candidats qui n'avaient pas la carrure, comme John Kerry, en 2004, malgré le soutien appuyé de Bruce Springsteen. Même chose pour Hillary Clinton en 2016. Taylor Swift avait choisi de ne pas choisir – mais on peut douter que son engagement ait pu changer l'histoire.

PAR LAURIC HENNETON

@lauric_henneton

This Time It's For Real. Cette année sera peut-être différente. D'abord parce que Taylor Swift a changé de dimension. De mégastar (surtout vu des États-Unis), elle est devenue gigastar. On en parle presque plus dans les pages économie que dans les pages culture des gazettes. Les deux sont liées : c'est le succès sidérant de ses tournées et de ses albums (quoi qu'on en pense) qui génère de si considérables retombées économiques. Elle a atteint un statut inédit, en matière de chiffres et d'enthousiasme, au niveau des Beatles, d'Elvis ou de Michael Jackson, loin devant Madonna. Et elle a un impact plus politique que les précités, qui étaient assez discrets en la matière (à l'exception de John Lennon).

Let Me Entertain You… Comme on l'attend des artistes pop et country, elle est longtemps restée en dehors de toute prise de position clivante. Même Keith Richards est plutôt prudent quant aux rares saillies de son compère ("Sweet Neo Con", en 2005). Les musiciens sont là pour distraire, ne sont-ils pas ? Certains comme Alice Cooper et Def Leppard considèrent que leur job est justement d'offrir une échappatoire aux problèmes du quotidien, une parenthèse enchantée. Le concert ne doit surtout pas être un sermon politique sur le Viêt Nam ou autre. Mais en 2018, Swift franchit le Rubicon dans son État du Tennessee, non pas tant contre Trump que contre Marsha Blackburn, candidate au Sénat, au nom du féminisme, de la tolérance envers les LGBT, et parce qu'elle considère que les valeurs chrétiennes ne sont pas celles de la droite conservatrice. Elle regrette son silence de 2016 et soutient Biden en 2020.

Talkin' 'bout My Generation. En 2024, sa préférence est un secret de polichinelle. Le véritable enjeu est le timing de son annonce. Son impact sur les inscriptions sur les listes électorales fut aussi spectaculaire que bref : c'est l'avantage et l'inconvénient de la viralité, l'effet est aussi immédiat qu'éphémère. L'impact se comptera en milliers de voix, pas en millions, mais dans la poignée d'États clés où tout se jouera à quelques milliers de voix, justement, tout appoint pourra être décisif. Biden, récemment débarqué sur TikTok mais qui peine à convaincre les jeunes (alors que Bernie Sanders, d'un an son aîné, était leur chouchou, comme quoi, l'âge…) aurait bien besoin de l'intercession d'une personnalité ultraprescriptrice qui saura sans doute toucher son public mieux que ses conseillers en com'.

Take It To the Limit. Ce qui met en lumière un problème fondamental de la démocratie américaine : pas tant l'âge des candidats (les jeunes à la Chambre sont tous plus radicaux les uns que les autres), mais le système des grands électeurs, vestige du XVIII^{e} siècle – un temps que même Biden n'a pas connu. Et dont la conséquence est que désormais les élections se gagnent à quelques voix dans quelques États – sur des millions d'électeurs. Et, paradoxalement, si Taylor Swift parvenait à défaire Trump, personne en dehors de la trumposphère ne trouverait à y redire.

Abonnements

+

Hebdo & mensuel digital
+ Web premium

+

EN CADEAU
un 45 tours Collector de BOB DYLAN
DANS LA LIMITE DES STOCKS DISPONIBLES

OFFRE INTÉGRALE 1 AN

- 10 numéros papier + leur version numérique
- 40 numéros Hebdo digital + contenu Web premium

BULLETIN D'ABONNEMENT

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLING STONE OU BULLETIN À RENVOYER À : ROLLING STONE, 53 RUE CLAUDE BERNARD, 75005 PARIS.

• OFFRE ROLLING STONE INTÉGRALE
(PAPIER + NUMÉRIQUE MENSUEL ET HEBDO)

☐ **1 AN** ☐ France métropolitaine : **69 €** ☐ UE + Suisse : **84 €** ☐ Monde : **90 €**

☐ **2 ANS** ☐ France métropolitaine : **110 €** ☐ UE + Suisse : **135 €** ☐ Monde : **144 €**

• OFFRE ROLLING STONE PAPIER SEUL

☐ **1 AN** (10 N°) ☐ France métropolitaine : **59 €** ☐ UE + Suisse : **72 €** ☐ Monde : **78 €**

☐ **2 ANS** (20 N°) ☐ France métropolitaine : **100 €** ☐ UE + Suisse : **130 €** ☐ Monde : **142 €**

☐ C'est mon premier abonnement et je souhaite recevoir une facture pour mon crédit d'impôt par email.

BÉNÉFICIAIRE (ADRESSE LIVRAISON) ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ Mme NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

ADRESSE DE FACTURATION (SI DIFFÉRENT)

☐ M. ☐ Mme NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR RECEVOIR VOS CODES D'ACCÈS NUMÉRIQUE

OU

• OFFRE ROLLING STONE LIBERTÉ
(RÉSERVÉ FRANCE MÉTROPOLITAINE)

1 MOIS RENOUVELABLE TACITEMENT

☐ **INTÉGRAL** (PAPIER + NUMÉRIQUE) : **6,90 €/Mois**

☐ **PAPIER SEUL** : **5,90 €/Mois**

MANDAT SEPA

COMPTE À DÉBITER - VEUILLEZ JOINDRE VOTRE RIB

IBAN |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|

BIC |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

TITULAIRE DU COMPTE

NOM _____

PRÉNOM _____

DATE: __ /__ / ____

SIGNATURE

IDENTIFIANT CRÉANCIER	NOM ET ADRESSE DU CRÉANCIER :
FR80ZZZ866A58	ROLLING STONE FRANCE 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

J'AUTORISE ROLLING STONE FRANCE À ENVOYER DES INSTRUCTIONS À MA BANQUE POUR DÉBITER MON COMPTE ET MA BANQUE À DÉBITER MON COMPTE CONFORMÉMENT AUX INSTRUCTIONS DE ROLLING STONE FRANCE. VOUS SEREZ INFORMÉ AU PLUS TARD 30 JOURS AVANT LA FIN DE VOTRE ENGAGEMENT PAR COURRIER ET PAR EMAIL AVANT RECONDUCTION TACITE DE VOTRE PÉRIODE D'ABONNEMENT - VOS DROITS CONCERNANT LE PRÉSENT MANDAT SONT EXPLIQUÉS DANS UN DOCUMENT DISPONIBLE AUPRÈS DE VOTRE BANQUE. **VEUILLEZ COMPLÉTER TOUS LES CHAMPS DU MANDAT.**

CONFORMÉMENT À LA LOI INFORMATIQUE ET LIBERTÉS DU 6 JANVIER 1978, VOUS DISPOSEZ D'UN DROIT D'ACCÈS ET DE RECTIFICATION DES INFORMATIONS VOUS CONCERNANT EN ADRESSANT UN COURRIER À ROLLING STONE, 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS, FRANCE.

ABONNEZ-VOUS EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

BAND ON FIRE!
De gauche à droite : Jon Lord, Roger Glover, Ian Gillan, Ritchie Blackmore et Ian Paice.

DÉCOMPTES EN SUISSE

DEEP PURPLE

Une nouvelle réédition anniversaire de *Machine Head* vient en réveiller le souvenir, quand bien même "*c'est loin tout ça*", ainsi qu'en atteste aujourd'hui avec un détachement relatif, Ian Gillan, son gosier d'hier et d'aujourd'hui.

PAR **XAVIER BONNET**
PHOTO **DIDI ZILL**

CONCERT MYTHIQUE
Le groupe a donné des shows immortalisés dans *Made in Japan,* notamment capté au Nippon Budokan de Tokyo, le 17 août 1972.

Relater les multiples péripéties qui ont guidé la naissance et la concrétisation de *Machine Head* n'est pas loin de tenir désormais de ces histoires en mode "madeleine de Proust" que l'on se délecterait sans cesse de raconter - ou d'entendre raconter - au coin du feu, tandis que l'immuable riff de Ritchie Blackmore sur "Smoke on the Water", qui a engendré tant de poussées d'angoisse chez les vendeurs de guitares, emplirait à nouveau l'espace.

Oui, on la connaît par cœur l'histoire de ce casino où le groupe avait choisi d'enregistrer son nouvel album, à l'hiver 1971, et à l'insistance express de Claude Nobs, le directeur d'un Montreux Jazz Festival qui a parachevé sa cinquième édition cinq mois plus tôt. Non, plus aucun secret ne semble devoir encore venir agrémenter les circonstances de cet incendie et ces flammes ravageant ce même casino en plein concert de Frank Zappa, après qu'un spectateur eut tiré une fusée de détresse en direction du plafond. Idem à propos du rapatriement improvisé à souhait (à l'initiative de Nobs, toujours) au Pavillon, un autre théâtre qui avait lui aussi fermé pour la saison d'hiver, mais où les sessions d'enregistrement tournèrent court parce que les décibels tonitruants que pouvaient générer les habitudes nocturnes du groupe ne pouvaient pas longtemps être en phase avec la quiétude habituelle de la station balnéaire suisse. Le tout se finissant avec des assistants et proches du groupe retenant les portes de l'établissement que tentait de franchir la maréchaussée afin que puisse être mené à bien le seul enregistrement dans les lieux, à savoir le riff de guitare d'un morceau alors baptisé "Title No.1". Le même qui... allait engendrer plus tard les poussées d'angoisse chez les vendeurs de guitares (bis repetita).

"Je ne crois pas que l'album aurait été différent si nous l'avions fait en studio."

Qui encore est passé à côté de la narration de la genèse des paroles de "Smoke on the Water", couchées dans l'urgence de façon quasi journalistique dans sa description des événements fatals au casino, parce qu'il y avait un trou de sept minutes afin de compléter l'album et à peine un jour ou deux pour le faire, tandis que le titre du morceau était préalablement apparu à Roger Glover dans un rêve sans qu'il n'en comprenne vraiment la provenance ?

Des histoires, *Machine Head* en fourmille. Et elles sont surtout restées de par le sentiment d'un album miraculeux avec elles, grâce ou à cause d'elles. Des histoires, des péripéties, des circonstances que, plus d'un demi-siècle après, Ian Gillan assure qu'elles passaient un peu-beaucoup au-dessus des têtes des différents protagonistes, notamment parce que la priorité était ailleurs chez eux. "*Tu sais que tu es là pour enregistrer et il n'y a que ça qui compte*", explique ainsi celui qui vous vante volontiers au téléphone les bienfaits du soleil dans cette région portugaise de l'Algarve où il a élu domicile depuis plusieurs années. Le monde extérieur disparaît, à tous points de vue... "*Nous n'étions alors encore que des semi-professionnels qui ne pouvaient pas compter sur le soutien financier d'un*

© KOH HASEBE/SHINKO MUSIC

ROOM SERVICE
Deep Purple enregistrera pendant trois semaines, entre le 6 et le 21 décembre 1971, dans le Grand Hôtel de Territet, en Suisse, après l'incendie du casino de Montreux.

© DIDI ZILL

label pour enregistrer dans un studio luxueux. Donc, les boîtiers d'œufs pour l'isolation, les couvertures, se retrouver à six gus avec tout le matos dans un van, c'était parfaitement naturel. S'adapter quelles que soient les circonstances était la norme. À Montreux, ces histoires de parois ou de matelas pour diminuer l'écho dans le Grand Hôtel [que Nobs avait finalement dégoté au groupe à la sortie de la ville, ndlr] *étaient loin d'être le problème principal, à la différence du chemin qu'il nous fallait parcourir pour aller écouter tel son, telle partie au studio mobile."*

Là encore, les uns et les autres ont amplement et souvent dépeint le… chemin à parcourir. Franchir les deux portes séparant le couloir où les instruments avaient été installés d'une première chambre à coucher, encore deux portes jusqu'à une salle de bains, passer dans une autre pièce par un balcon extérieur, une autre chambre, un escalier vers la réception, avant une cour intérieure, puis atteindre enfin le fameux studio mobile des Rolling Stones servant de régie générale comme à la villa Nellcote de Villefranche-sur-Mer, quelques mois plus tôt, pour les sessions autrement plus chaotiques d'*Exile on Main St.* Gillan en sourit volontiers aujourd'hui : *"C'est bien simple : quand on arrivait au camion, on ne se souvenait déjà plus ce que l'on venait y écouter ! Ceci dit, je ne crois pas une seconde que l'album aurait été différent en aucune sorte si nous l'avions fait dans un studio luxueux plutôt que ce couloir d'hôtel inconfortable, le froid qui pouvait y régner, etc."*

Il est une autre explication, pas toujours mise en avant, au fait que le groupe ait su se montrer aussi imperméable aux conditions qui purent se présenter à lui : c'est en effet un Deep Purple assez bien préparé qui débarquait à Montreux, avec une idée assez arrêtée de ce qu'il voulait faire et surtout ne pas faire. Guère étonnant dès lors qu'au moment de réfléchir aux premiers souvenirs liés à *Machine Head* qui lui reviennent à l'esprit, Gillan ne s'en tienne pas aux enregistrements à Montreux, évoquant en vrac l'écriture de "Highway Star" dans un tourbus en direction de Brighton, celle des balbutiements de "Pictures of Home" avec Ritchie Blackmore chez ce dernier, ou la façon dont "Lazy" avait déjà été pas mal développé sur scène, quitte à en changer la forme un soir après l'autre. C'étaient au demeurant les trois chansons de l'album dont l'idée générale était la plus aboutie au moment de poser le pied sur les rives du lac Léman. *"Par ailleurs, nous étions absolument déterminés à ne suivre aucune mode, aucune tendance,* poursuit notre

Dweezil Zappa s'est attelé à deux nouveaux mixages stéréo et Atmos de* Machine Head. *Il témoigne.

Que le fils de Frank Zappa se retrouve associé à une nouvelle mouture de l'album majeur de Deep Purple a quelque chose de succulent vu le lien de celui-ci avec le moustachu, et ce au-delà même de l'incendie de… feu le casino de Montreux. Ceux qui ont décortiqué les versions live de "Smoke on the Water" n'ont pas oublié la phrase de Ian Gillan à la toute fin du morceau (*"Ah, break a leg, Frank"*) qui faisait référence à ce concert au Rainbow de Londres deux jours seulement après celui avorté en Suisse, concert où Zappa était expulsé de la scène par un spectateur jaloux de l'attention que semblait porter sa petite amie au musicien, qui entamait alors une reprise du "I Want to Hold Your Hand" beatlesien. Une… péripétie qui allait se traduire pour le prochain concepteur de *The Grand Wazoo* par une fracture de la jambe, une côte cassée, un écrasement du larynx et une paralysie du bras momentanée. Une double péripétie qui n'a, curieusement, jamais véritablement nourri les discussions Zappa père et fils, sinon sur le tard, ainsi que le confesse le second.

> *"Cette puissance, cette virtuosité, peu de groupes l'avaient à l'époque!"*

En quoi vous lancer dans ce processus de remix vous intéressait?
Dans un premier temps, pour le fan de l'album et du groupe que j'étais, c'était avoir la chance de pouvoir écouter les bandes master, les pistes individuelles des uns et des autres dans le groupe; de me rendre compte ce qui tenait de la performance de chacun et du mix proprement dit. Ensuite, l'idée était de rafraîchir telle partie, redonner un peu d'épaisseur à telle autre, sans trahir quoi que ce soit, sans que ça sonne trop moderne, ce qui n'aurait aucun sens pour un album que tant de gens ont "tellement à l'oreille".

Auriez-vous des exemples concrets à nous donner?
Les toms sont plus épais ici, la basse est plus forte là, la voix plus présente ailleurs. J'ai aussi essayé sur les parties de claviers de Jon Lord de séparer ce qu'il pouvait jouer de la main gauche et de la main droite, de manière à donner à l'auditeur une plus grande sensation de mouvement. Pour le format Atmos, j'ai fait réenregistrer certaines parties de batterie de Ian Paice avec un micro multi-canal qui vont leur offrir plus de place dans l'environnement spatial de l'écoute. L'auditeur pourra avoir l'impression de se retrouver comme entouré par le groupe.

Comment avez-vous découvert *Machine Head*?
Par "Smoke on the Water", comme une évidence. Mais je me souviens avoir écouté la version studio en même temps que la version live de *Made in Japan*. Et si, à l'instar de tout le monde ou presque, c'est le riff de guitare qui m'a d'abord accroché, j'ai presque aussitôt été intrigué par la façon dont cette guitare avait été enregistrée, certainement parce que je grandissais en regardant et en écoutant mon père faire des disques. Ce qui m'a vite fasciné aussi, c'était cette propension à mélanger différents genres musicaux - blues, funk, musique classique - et tout ça à travers la distorsion. Cette façon de tout faire fonctionner ensemble, cette puissance, cette virtuosité, peu de groupes l'avaient alors!

Un morceau de l'album pour lequel vous avez une affection particulière?
"Smoke on the Water" et "Highway Star" restent à part, mais j'avoue être surpris par "Maybe I'm a Leo" et la manière dont la partie de claviers dessus se rapproche du thème de "Come Together" des Beatles. Ça ne m'avait jamais effleuré auparavant.

témoin privilégié. *On s'était fait un devoir de l'éviter, ce qui nous a aussi permis de résister à toutes les pressions qui pouvaient venir de l'extérieur - management, maison de disques, radios, tous ces 'costards' extérieurs. Même si, au sein du groupe, tout le monde était enchanté de* Fireball *parce que l'on avait pu y montrer une autre facette après* In Rock, *qui restait pour une grande majorité de gens ce que devait être Deep Purple, l'idée avec* Machine Head *était en quelque sorte de proposer une synthèse des deux précédents."*

On lui fait alors subrepticement remarquer notre propre souvenir d'un Ritchie Blackmore tenant un discours quelque peu plus mitigé de *Fireball*. *"Ce n'est pas le souvenir que j'en aie de mon côté. J'insiste, nous étions tous très heureux de* Fireball. *Après, il faut toujours qu'il y ait quelqu'un pour se plaindre…* [Rires] *Pour revenir à cette histoire de pression, nous n'avons cédé qu'une seule fois sur* Machine Head, *quand on a exigé de nous un single. Or, nous étions mauvais au possible quand il s'agissait de composer sur commande. Pour une raison simple: toute notre musique naissait d'improvisations, de répétitions, de jams, de tasses de thé partagées, de discussions autour du football; et quand quelque chose surgissait, on le développait… C'est donc sous cette pression du single que l'on a composé 'Never Before', qui s'est transformé très vite ensuite en un 'never again'* [plus jamais ça]*!"*

Si le succès de *Machine Head* fut immédiat, il y gagna une stature définitive en matière de notoriété après la sortie de *Made In Japan,* neuf mois plus tard, en décembre 1972, notamment parce que la captation de cette escapade au pays du Soleil-Levant s'articulait autour de quatre morceaux - sur sept - accouchés dans l'hiver alpin, dont un "Space Truckin'" occupant soudain toute une face de vinyle avec son "extension" sur quasi vingt minutes.

Succulente pirouette du destin pour un Ian Gillan arc-bouté sur le fait qu'il ne voyait aucun intérêt dans l'idée même d'un album live au-delà du cas Deep Purple. *"Mais je n'ai toujours pas changé d'avis sur la question,* s'enflamme-t-il presque. *Disons juste que j'ai appris à voir ça depuis le point de vue d'autres personnes. Je dois être le seul dans le groupe à n'avoir jamais écouté d'album live et certainement aucun de ceux où j'étais impliqué, avec Purple ou en dehors. Bon, allez, peut-être un ou deux morceaux de* Made in Japan *- et c'était plutôt sympa - mais jamais l'album en intégralité… J'étais présent, qu'aurais-je à en apprendre de plus?* [Rires] *Un concert, à mes yeux, c'est entre toi et un public, ça ne va pas plus loin. La magie est sur l'instant, pas dans sa tentative de la reproduire via une captation. Ceci dit, ça n'engage que moi et ça ne m'empêche pas de garder le même plaisir à chanter "Smoke on the Water" ou "Highway Star" tous les soirs, comme Roger* [Glover] *et Ian* [Paice] *à les jouer. Nous sommes bénis de pouvoir toujours le faire et c'est bien plus intéressant à mes yeux…"*

© DANIEL KNIGHTON

le futur de la musique

RollingStone

DEPUIS L'APPARITION DU CD puis de la dématérialisation, l'industrie de la musique vit une véritable révolution, qu'elle soit technologique ou artistique, notamment avec les nouveaux outils d'intelligence artificielle, en passe d'entrer dans l'âge adulte. L'autre changement notable, c'est le mode de consommation de la musique, qui, avec l'explosion des réseaux sociaux, fabrique désormais des tubes ou fait resurgir des "Gold" oubliés de tous, redevenant des hits au hasard d'un TikTok...

révolutions

La filière musicale : du CD à l'IA

L'arrivée du CD a marqué le début d'une nouvelle ère pour l'industrie musicale : en quarante ans, le paysage a bien changé pour tous les métiers de la musique (maisons de disques, tourneurs, éditeurs, studios et artistes). Tour d'horizon d'un secteur qui, avec le streaming, les réseaux sociaux et l'IA, n'en est qu'au début de sa révolution.

PAR PIERRE-MARIE DUFOUR • ILLUSTRATION D'ALAIN FRETET

LE 1ER MAI 1985 PARAISSAIT en Compact Disc le premier album totalement numérique (enregistrement, mixage et gravure), *Brothers in Arms*, de Dire Straits. Porteur du logo ultime DDD (D pour "digital", en opposition à A, comme "analogic"), ce disque représentait l'aboutissement de la technologie de l'époque. Le public a suivi, enthousiasmé par la compacité du support, son apparente solidité et sa facilité d'utilisation, si bien que vingt-cinq ans après son débarquement sur le marché, il s'était écoulé 200 milliards de CD dans le monde. Las, internet et le développement des réseaux P2P ont marqué la fin de la poule aux œufs d'or pour les industriels et les maisons de disques : rappelons-nous qu'au début, une platine valait jusqu'à l'équivalent de 600 € et que, jusqu'à la fin des années 1980, un CD ne se négociait pas à moins de 25-30 €.

Aujourd'hui, les offres de streaming d'Amazon Music, Deezer et autre Spotify raflent près de 50 % de la consommation de musique en France (22 % pour le streaming premium, 17 % pour le streaming vidéo et 7 % pour le streaming financé par la publicité), tandis que l'achat en téléchargement et en supports physiques (CD et vinyle) se limite à 10 %. Alors qu'il avait quasi disparu, c'est désormais le 33-tours qui tire ces ventes vers le haut, atteignant 1,8 million d'exemplaires écoulés en France en 2016 et 5,4 millions en 2022. Bien plus spectaculaire, compte tenu d'un prix élevé, les vinyles représentent aujourd'hui près de la moitié du chiffre d'affaires des ventes des formats physiques, contre moins de 1 % il y a dix ans.

À l'avenir, ces ventes vont continuer à se développer, essentiellement portées par la nostalgie des pochettes cartonnées en deux volets et par des audiophiles allergiques au son compressé du CD et de la plupart des plateformes de streaming. Ainsi, Universal va republier en 2025 l'album éponyme de Lilicub (mais oui, avec le mythique "Voyage en Italie" !) à l'occasion du trentième anniversaire de sa parution, augmenté de titres bonus et de remix. Alors qu'il n'était édité en 1995 qu'en CD et en cassette, il sera disponible pour la première fois en 33-tours… Quant à la guerre des plateformes

de streaming, elle va se poursuivre, sur le plan marketing (offres duo, famille…), mais aussi devant les tribunaux. Ainsi, le 3 mars dernier, à la suite d'une plainte déposée par Spotify, Apple a été sanctionné pour la première fois par la Commission européenne pour abus de position dominante sur le marché de la musique en ligne. Le géant américain a reçu une amende de 1,84 Md€, une paille…

Du côté des maisons de disques, le marché national de la musique est de nouveau en croissance depuis 2017, porté par l'essor du streaming : il a atteint 920 M€ en 2022, selon les dernières données annuelles connues. Les trois majors (Universal, Sony et Warner) dominent le marché, mais les entreprises indépendantes françaises, comme Wagram ou Believe, font de la résistance, la seconde étant leader en chiffre d'affaires et employant 2 000 personnes dans le monde. Parmi ses labels les plus connus figure Naïve, fondé en 1998 par l'ex-patron de Virgin France, Patrick Zelnik. Il réussira à imposer notamment Pink Martini, Mirwais et Carla Bruni, avant son départ en 2016. Aujourd'hui, Naïve a la particularité de réaliser près de la moitié de son chiffre d'affaires en classique et en jazz (avec des têtes d'affiche comme Stacey Kent, Avishai Cohen, Christian-Pierre La Marca, Yeol Eum Son ou Jacky Terrasson), un département dirigé par Pierre-Antoine Devic.

À l'inverse, la maison de disques Tôt ou Tard dispose d'un catalogue presque uniquement variétés, avec Vianney, Shaka Ponk, Yael Naim ou encore Vincent Delerm. Créée en 1996 au sein de Warner Music, elle a pris son indépendance quelques années plus tard. *"Nous sommes parmi les plus anciens labels indépendants, qui avons sorti près de 150 albums de répertoire local*, explique Vincent Frèrebeau, créateur et boss du label. *C'est l'importance de ce fond de catalogue de qualité qui nous sauve depuis l'arrivée des plateformes d'écoute."* Il compare ainsi le streaming à un loyer touché par les maisons de disques, comme celui d'un propriétaire d'un appartement louant son bien, versus la vente de disques physiques, qui permettait de toucher le prix de vente d'un bien physique tout de suite. *"À long terme, on y gagne, mais il faut avoir les reins solides, car le retour sur investissement est plus long*!" Un constat partagé par Pierre-Antoine Devic : *"Par rapport à l'époque du CD, les nouveautés sont beaucoup moins rémunératrices dans l'immédiat, mais grâce aux plateformes, la totalité de notre catalogue est disponible en permanence et ce, dans le monde entier, ce qui apporte de nouvelles opportunités."*

Gaëtan Roussel, le leader de Louise Attaque (leur album éponyme, paru en 1997, s'est vendu à 2,8 millions d'exemplaires, intégrant le club des dix disques français les plus vendus de tous les temps) a publié l'album de duos *Ecléct!que* en novembre dernier. Il travaille ces temps-ci d'arrache-pied pour en peaufiner une version "deluxe", augmentée de cinq ou six duos - parution prévue ce 19 avril. La notoriété de Gaëtan Roussel lui permet pourtant de prendre du temps (*"Vendre autant d'albums, c'est quelque chose qui vous rend libre, artistiquement et financièrement"*, expliquait-il sur Europe 1), une opportunité dont peu d'artistes peuvent se prévaloir. Ainsi, le rôle des éditeurs, dépositaires des paroles et musiques des auteurs de chansons peut se révéler plus que jamais décisif, comme l'explique Philippe Zavriew, directeur des services artistiques de Peer Music depuis vingt-deux ans : *"Les éditeurs s'impliquent de plus en plus, allant jusqu'à produire et faire enregistrer les auteurs-compositeurs-interprètes signés chez eux"*, dans tous styles de musiques. Un rôle de laboratoire joué par l'éditeur, que confirme Vincent Frèrebeau. D'autant que tous les artistes ne sont pas aussi bien structurés que Zaho de Sagazan (Disparate Records), qui maîtrise tant les rouages du métier (édition et production) que l'art de générer le buzz sur les réseaux sociaux. Un état d'esprit loin de celui de Thomas Dutronc, qui déplore cette *"ère de la musique jetable et appauvrie, où même les grands studios ne savent plus gérer la présence de plusieurs musiciens en live"*, en référence à une séance d'enregistrement récente assez chaotique.

Au vu d'un chiffre d'affaires conséquent, estimé à 2,2 Md€ en France en 2023 (billetteries et sessions aux festivals), le "live" s'est bien relevé des années Covid. Si les grosses structures, à commencer par l'américain Live Nation, prennent des parts de marché importantes, des promoteurs, producteurs et tourneurs indépendants français font mieux que résister. Parmi eux, Caramba exerce cette activité, qui "*assurait la totalité du chiffre d'affaires jusqu'en 2013*", explique Luc Gaurichon, son fondateur il y a près de trente ans. Depuis, l'activité s'est diversifiée ("coacquisition" d'une salle à Paris, le 13e art, rachat de festivals et même label d'artistes) et innove (expériences immersives, spectacles visuels, cirque acrobatique et thématique, illusionnistes…). *"Nous sommes vraiment des développeurs de talents"*, assure cet "*entrepreneur passionné*", comme il se définit lui-même, tout en déplorant ne pas avoir un accès direct aux spectateurs (les billets sont commercialisés soit directement par les salles soit, la plupart du temps, par des sociétés spécialisées : Fnac Spectacles, Ticketmaster…, qui conservent les données marketing pour leur usage propre) ni bénéficier de droit de propriété intellectuelle.

Une fois le grand public conquis, les promoteurs réservent des Zénith, voire des Arena, encore plus grandes. Ce que Thomas Dutronc regrette : *"Les salles de spectacles deviennent si démesurément grandes qu'en tant qu'artiste, on ne peut plus faire participer ou chanter le public, réfugié derrière ses écrans de smartphone"*, avant de concéder que, avec ses innombrables propositions et des forfaits à la journée parmi les plus bas au monde, *"les festivals français sont un rayon de soleil pour les artistes"*.

Autre motif de satisfaction pour l'exposition à la musique, "*les plateformes de streaming sont un endroit merveilleux, consacré uniquement à la musique, dans toute sa diversité. Sans les contraintes physiques de place d'un magasin de disques, nous pouvons exposer tous nos projets. Cela crée un cercle vertueux entre le*

© SAM JONES

Les artistes français vont-ils monter au front?

L'engagement anti-Trump de Taylor Swift, 34 ans, a fait couler beaucoup d'encre, y compris dans votre magazine favori. L'artiste aux 534 millions d'abonnés sur les réseaux sociaux est devenue la hantise des Républicains dans la perspective de l'élection présidentielle US de novembre prochain. Parviendra-t-elle à mobiliser l'électorat de 18 à 29 ans, celui qui fait cruellement défaut à Biden ? (Mais est-il étonnant qu'un candidat âgé de près de 83 ans n'emballe pas plus que cela les jeunes électeurs ?) En Argentine, c'est la popstar locale, Lali Espósito, 32 ans, qui monte au créneau contre le Président ultralibéral Javier Milei : son combat en faveur du féminisme et du droit des minorités irrite fortement le nouveau pouvoir. En Israël, la chanteuse Noa, 54 ans, est engagée depuis de nombreuses années en faveur du droit à la coexistence israélo-palestinienne. Une implication qui a trouvé une nouvelle actualité avec la guerre menée par Israël contre le Hamas à Gaza depuis les attentats du 7 octobre 2023, et qui s'est manifestée récemment jusqu'à Paris, le 8 mars, avec la participation de Noa, en compagnie de Yael Naim, au rassemblement des femmes pour la paix sur le parvis de l'Hôtel de ville. Un prélude au réveil militant des artistes français dans la perspective d'une possible victoire du RN à l'élection présidentielle, en 2027?

U2 à la Sphere de Las Vegas : la réinvention du spectacle.

La musique entre-t-elle dans l'ère liquide ?

Et si le futur de la musique était liquide ? En quoi le streaming a-t-il transformé notre façon d'écouter la musique ? Mais surtout en quoi a-t-il changé la façon de la produire et de la composer ? Plongeon dans l'ère liquide.

PAR PAUL VACCA

David Foster Wallace

live, l'édition et l'album, s'enthousiasme Vincent Frèrebeau. *De plus, la rémunération des artistes et des producteurs est même améliorée, car l'absence de support permet d'économiser les coûts de fabrication et de distribution physique*". Pour Pierre-Antoine Devic, l'inclusion de ses artistes dans les playlists prescriptrices des plateformes, notamment celles d'Apple Music, est même devenue cruciale pour les exposer à une large audience : *"Cela peut changer la donne."*

La dernière innovation majeure de ces dernières années, celle de l'intelligence artificielle (IA), a commencé… dès les années 1970, avec l'arrivée des synthés, comme le rappelle Philippe Zavriew : il suffisait déjà d'appuyer sur une touche pour produire un son nouveau, qui sera modulé et retravaillé à loisir par l'artiste. Mais la technologie a quelque peu progressé depuis. Ainsi l'artiste pop Benoît Carré est entré en 2015 dans l'équipe de recherche du laboratoire Sony SCL, à Paris, pour développer un outil de composition, Flow Machines. Un logiciel qu'il a utilisé pour son premier album, *Hello World,* paru en 2018 sous le nom de son avatar, Skygge ("ombre", en danois). *"Les résultats de l'utilisation de l'IA sont parfois inattendus et audacieux. Encore faut-il préciser qu'il existe plein de sortes d'IA génératives, de la même façon que le son d'une guitare sera toujours différent de celui d'un piano"*, complète-t-il.

De son côté, Luc Gaurichon regrette l'absence de cadre juridique *"compte tenu de la place que peut prendre l'IA dans les métiers liés à la scène"*. Évoquant la possibilité de créer sur scène des hologrammes, *"on peut offrir des expériences inédites au public mais l'artiste, avec sa sensibilité et son talent, doit les maîtriser"*. Et si Benoît Carré est enthousiaste : *"Je dois retenir une proposition de la machine sur dix, mais celle que je garde est vraiment intéressante !"*, estime-t-il, Thomas Dutronc l'est nettement moins : *"Toute cette musique surgelée programmée sur ordinateur, je trouve cela d'une tristesse…"*

DEUX JEUNES POISSONS NAGENT et croisent le chemin d'un poisson plus âgé qui leur fait un signe de la tête et leur dit : *"Salut, les garçons, l'eau est bonne aujourd'hui ?"* Les deux jeunes poissons nagent encore un moment, puis l'un regarde l'autre et fait : *"Tu sais ce que c'est, toi, l'eau ?"* C'est par cette histoire que David Foster Wallace, l'auteur de *L'Infinie Comédie*, commença son discours donné en 2005 devant un parterre de jeunes diplômés dans une université américaine. L'eau, c'est évidemment tout ce qui nous entoure et que, par son omniprésence même, on finit par ne plus percevoir : l'affection de nos proches, le jour qui se lève, les "du coup" dans nos conversations ou pédaler à vélo…

Mais l'eau, ce pourrait aussi être la musique telle que nous la consommons aujourd'hui. Omniprésente à portée de clic, elle semble être devenue, comme l'avait prédit David Bowie - dès 1997 ! -, une *"commodité"*. Au même titre que l'électricité, un forfait téléphonique ou l'eau du robinet, justement. On n'achète plus la musique, on la consomme quand on veut, pratiquement sans s'en rendre compte.

Bienvenue dans l'ère liquide ! Avec les bien nommées plateformes de streaming (*"the stream"*, "le courant") qui nous plongent dans un océan de choix qui se renouvelle par vagues incessantes, lesquelles nous ballottent au gré des morceaux où l'on navigue d'un artiste, d'une époque, d'un continent et d'une humeur à l'autre. Avec la musique qui se répand aussi en trombes sur les réseaux sociaux et en cascades dans un scrolling sans fin sur TikTok, provoquant des tsunamis à partir de quelques déhanchements face caméra.

L'ère liquide, c'est un avis de tempête qui bouleverse nos paradigmes d'écoute. C'est d'abord le règne de l'abondance et même de la "submersion" pour reprendre le titre de l'essai éclairant du chroniqueur de ce magazine, Bruno Patino. Désormais plus de 100 millions de titres sont

© JANETTE BECKMAN/REDFERNS/ GETTY IMAGES

disponibles sur simple clic sur Spotify - soit l'équivalent de plus de 600 années d'écoute ininterrompue sans jamais passer le même morceau! En 2022, on a calculé qu'affluaient par jour dans les tuyaux des streamers autant de nouveaux titres que pour l'année 1984!

Qu'il est loin le temps de "l'ère solide" - que les poissons de moins de 35 ans ne peuvent pas connaître -, celui d'une relative disette. L'amateur de musique était alors chasseur-cueilleur dans l'obligation d'acheter des productions de son groupe préféré chez son disquaire sous forme solide en vinyle, cassette ou CD. On pouvait le voir tourmenté par des choix cornéliens devant le bac dans des atermoiements sans fin: celui-ci ou celui-là? Car acheter un disque en ce temps-là, c'était surtout renoncer à un ou plusieurs autres tout aussi désirables. Une époque où l'on enviait les rock critics - non seulement pour leur style ou leur lifestyle - mais aussi pour leur discothèque. À l'ère liquide, fini les arbitrages déchirants: on a tous désormais dans son smartphone la discothèque d'un critique de rock. C'est buffet à volonté, open bar, all inclusive pour tous.

Autre changement de paradigme: la notion de "genre musical" n'est plus le pilier qu'il était à l'ère solide, où les auditeurs se définissaient en fonction de genres musicaux qui se déclinaient dans de luxuriantes arborescences: rock, country, folk, techno, blues, R'n'B, britpop, indé, rap, funk, reggae, metal, gothique... La culture musicale reposait alors, comme le note Simon Reynolds dans son essai *Rétromania*, sur une adhésion partisane à un genre musical - et tout autant sur la haine (ou l'indifférence) portée à un autre. Comme des bulles de filtre prénumériques. Et de fait, le genre musical constituait non seulement la boussole pour choisir ses albums, sa radio, sa boîte de nuit - voire ses amis - mais aussi le socle identitaire déterminant notre persona musical. Aujourd'hui, la notion de genre s'est dissoute, diluée dans des playlists n'incarnant plus notre personnalité, mais notre mood du moment.

Plus largement encore, la musique à l'ère liquide perd même son statut d'affirmation culturelle en soi. À portée de clic, partout et sous divers formats, écouter de la musique n'est plus un geste existentiel. Celle-ci se retrouve diluée dans le grand bain bouillonnant de ce que l'on appelle "l'économie de l'attention" qui a pris possession de notre smartphone, devenu le champ de bataille où la musique se trouve en concurrence frontale avec d'autres "contenus": des applications, un appel, un SMS, une notification sur les réseaux sociaux, une série, un podcast, un jeu vidéo, d'autres notifications, des gifs ou de photos de chatons...

Daniel Ek, le patron de Spotify.

Ainsi cette ère liquide a-t-elle transformé radicalement notre manière d'écouter la musique. Mais elle chamboule plus encore la façon dont les artistes la produisent et la composent. Car être musicien aujourd'hui, c'est se retrouver plongé dans un tout nouveau biotope où une question se pose: comment survivre dans ce nouvel environnement liquide hyperconcurrentiel où "tout coule"?

Premier impératif de survie pour le musicien à l'ère liquide: émerger dans l'océan et le roulis incessant de l'économie de l'attention. Pour cela, les artistes ont de plus en plus recours à une arme: des capsules musicales incisives et entêtantes sorte d'"hameçons" ou "harpons" musicaux, communément appelés *hooks*.

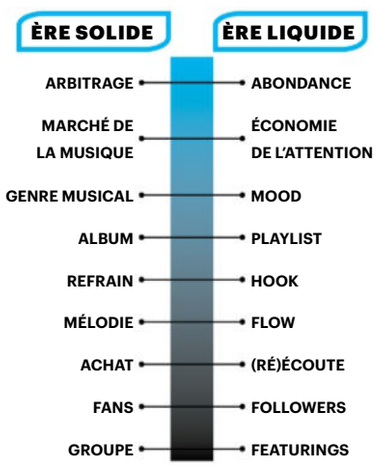
Nate Sloan et Charlie Harding, deux journalistes musicaux, ont noté dans un article publié en 2021 dans le *New York Times* ("*Why Grammy Winners Might Never Sound the Same*") la montée en puissance du *hook*. En passant au crible les titres classés dans le Top 40 du *Billboard* sur la décennie 2010-2020, ils soulignent d'ailleurs que c'est l'ADN même du hit qui est en train de muter. Le format classique couplet-refrain - répertorié sous la formule ABABCBB - et qui s'est imposé depuis les années 1960 comme la forme canonique - et que l'on pensait immuable - de la chanson pop tend à se dissoudre dans les flux du streaming, laissant le champ libre au *hook*.

Emily Warren, une jeune songwriter qui compose pour la nouvelle garde de la pop (Dua Lipa, Khalid, etc.), le reconnaît également: les artistes qui font appel à ses talents ne lui réclament pratiquement plus de refrains, juste des *hooks*. Au point qu'il n'est pas rare, comme le notent Sloan et Harding, *"qu'une chanson commence par un* hook, *se poursuive par un* hook *et se termine par un autre* hook". À cet effet, une "armée mexicaine" de songwriters peut être enrôlée pour un même titre. Comme pour "Alien Superstar", de Beyoncé, où vingt-quatre noms sont crédités. Dans un hit à l'ère liquide chacun arrive avec son hook.

Point important, Sloan et Harding montrent qu'il ne s'agit pas là d'une simple question technique ou sémantique: selon eux, cela traduit un changement profond au cœur même de la fonction sociale de la musique. Là où le refrain portait une forme d'engagement collectif (le terme "chorus" en anglais signifie "chœur"), le *hook*, lui, vise à "crocheter" directement l'attention de l'auditeur *embedded* dans l'économie de l'attention.

En ce sens, le *hook* n'est pas, par hasard, le contemporain du like: comme lui, il est un pourvoyeur de dopamine et un vecteur d'engagement pour l'écoute d'une chanson. D'autant qu'un deuxième impératif de survie se pose à l'ère liquide: il ne suffit pas d'être écouté, il faut être réécouté. C'est la loi d'airain de l'économie du streaming: il faut non seulement capter l'attention de l'auditeur bombardé de contenus, mais aussi le capturer au moins trente secondes

LES NOUVEAUX PARADIGMES



POUR ALLER PLUS LOIN DANS L'ÈRE LIQUIDE

- *C'est de l'eau*, David Foster Wallace (L'Olivier)
- "La Trilogie du poisson rouge" de Bruno Patino: *La Civilisation du poisson rouge* (Livre de Poche, 2020), *Tempête dans le bocal* (Livre de Poche, 2023), *Submersion* (Grasset, 2023)
- *La Vie liquide*, Zygmunt Bauman (Pluriel, 2013)
- *Rétromania*, Simon Reynolds (Le Mot et le Reste)
- Nate Sloan et Charlie Harding, *"Why Grammy Winners Might Never Sound the Same"*, *The New York Times* (14 mars 2021)

© SPOTIFY

(le stream n'étant rémunéré qu'une fois passé ce cap) et, enfin et surtout, le captiver pour qu'il revienne, revienne et revienne.

Car la métrique du streaming est fonction du nombre d'écoutes (et non de l'achat d'un titre). La rémunération par écoute étant epsilonesque, ce n'est pas seulement sur le nombre d'auditeurs qu'il faut compter mais sur le nombre d'écoutes *per capita*. Et à ce titre, on constate une forte asymétrie entre les différents styles de musiques qui ont des ratios de réécoutes changeant du tout au tout. Dans une économie au ruissellement minuscule, l'addiction n'est plus une option, c'est un kit de survie.

Et enfin, troisième impératif de survie : échapper à la malédiction héraclitéenne du streaming où tout glisse dans la mémoire toujours plus volatile des auditeurs submergés. Pour ce faire, Daniel Ek, le boss de Spotify, a la solution : le stakhanovisme musical. *"Il n'est plus possible désormais,* a-t-il déclaré, *d'enregistrer un album une fois tous les trois ou quatre ans en espérant que ce sera assez."* Il semblerait que Jul ait particulièrement bien retenu la leçon.

Et aujourd'hui, de fait, les artistes pour ne pas larguer les amarres vis-à-vis de leur public les abreuvent en singles, albums, EP ou remix. Les featurings plus fréquents aussi entre artistes d'univers différents constituent également un bon moyen d'occuper la scène plus longtemps, tout en cross-fertilisant leurs fanbases respectives et en assurant une présence dans un nombre plus élevé de playlists. Bref, à l'ère liquide l'artiste doit produire à flux continu et se faire caméléon pour irriguer de sa présence le plus de playlists possible.

Et la musique dans tout cela, s'interrogeront certains esprits chagrins face à ce destin liquide ? Et si cette liquéfaction de la musique et cette recherche constante de liquide (de cash) signait un jour prochain sa liquidation ? Celle d'une musique devenue pure commodité, robinets à *hooks,* chimie sans alchimie, apocalypse musicale dans un déluge de titres déspécifiés ; du surimi à la portée de n'importe quelle IA.

Les nouveaux artistes sont-ils condamnés à devenir des forçats de l'addiction et nous des chiens de Pavlov salivant au moindre *hook* ? Heureusement face au déterminisme liquide et numérique, la résistance solide et analogique ne désarme pas, comme l'atteste la renaissance du vinyle - et aussi, plus récemment, de la cassette, dit-on - et la vitalité du live. Pas par nostalgie, mais par désir de reconnexion avec les artistes et la musique hors des connexions numériques.

Peut-être que le pire n'est pas certain, après tout. La preuve aussi par Taylor Swift, Billie Eilish ou autres Lil Nas X... Ne montrent-ils pas, chacun à leur manière, que l'on peut se jouer des pièges de l'ère liquide sans se laisser engloutir ? Alors, il faut imaginer le jeune poisson en alchimiste inventif qui se joue des courants, toujours superbement ignorant de ce qu'est l'eau dans une jolie queue de poisson à son destin surimi.

futurs 25

Dans tous les genres et dans le monde entier, voici les artistes qui nous enthousiasment le plus. Il y a réellement de tout, du rock bien sûr, du rap, de l'électro, de la pop bien évidemment, de la chanson, France oblige. Bref, tous les artistes sur lesquels *Rolling Stone France* parie pour l'année 2024 et celles à venir.

Nous jeunes

Le groupe parisien au farouche esprit indie psyché transforme l'essai avec son second album, qui fait l'unanimité. Et ce n'est que le début.

PAR XAVIER BONNET
PHOTO DE LAURA GILLI

howlin' jaws

UNE FRAÎCHEUR. UN ENTHOUSIASME. Une immédiateté. Une étincelle. Les mots se bousculent un peu au portillon quand on s'essaie à rassembler les premières impressions que ces trois-là peuvent vous avoir laissées après trois quarts d'heure-une heure passés en leur compagnie. Un peu comme leurs mots à eux se télescopent et n'attendent pas forcément que ceux du copain se terminent pour embrayer, se chevaucher, mais jamais avec l'intention de s'imposer l'un à l'autre. *"Ça fait quinze ans que l'on bosse ensemble,* expliquera Baptiste Léon, le batteur. *Alors, on arrive assez aisément à mettre les questions d'ego de côté."*

En vérité, c'est juste parce que chez (les) Howlin' Jaws, ça fuse, ça jaillit dans tous les sens. Pas pour rien que dans ce pilonnage verbal à trois, le mot qui reviendra le plus souvent est "kiffer" ? Voilà, on veut kiffer chez Howlin' Jaws. Kiffer les concerts qui vont bientôt reprendre après quelques mois d'interruption, kiffer ce studio de répétition qui se peaufine doucement mais sûrement et qu'ils ne sont pas peu fiers d'en faire découvrir les détails au visiteur du jour.

Si ce côté vivifiant se retrouve dans la pop qui sert de fil rouge tout au long des onze titres de *Half Asleep Half Awake*, leur dernier (et second) album en date sorti à l'automne, on serait quand même en droit de s'interroger sur un premier point, à savoir cette veine 60's qui transpire tout autant au fil de l'album. Comment des jeunes gens apparemment bien sous tous rapports peuvent-ils à ce point être "branchés" par une époque de plus en plus lointaine ? *"Déjà, 'bien sous tous rapports', c'est ce que tu crois* !", renvoie tel un retour de service imparable Lucas Humbert, le guitariste de l'équipée. *"Ça s'est fait naturellement,* reprend à la volée Djivan Abkarian, la voix et la basse du trio. *Quand on a commencé à jouer ensemble, gamins, on faisait du punk-rock. À partir de là, on a remonté le temps, en quelque sorte, pour découvrir qu'il y avait une énergie incroyable dans le rockabilly et des gars comme Johnny Burnette. Lucas, lui, a toujours écouté les Beatles. Il y a eu aussi les compilations Nuggets. L'esthétique, le son, on a tout pris !"*

On se permet d'en rajouter une couche. Un enregistrement analogique à Londres, des guitares 60's à l'occasion. Ne tiendrait-on pas là une obsession du vintage ? Éclats de rire généraux dans l'assistance. *"Je pense que l'on cherchait surtout ce lien avec l'instant et l'instantané à travers un enregistrement à l'ancienne sur bandes*, précise Baptiste. *Le fait de ne pas avoir la possibilité de refaire quinze fois un truc sur tes morceaux, de tout avoir à recommencer si l'un ses trois s'est planté, ça modifie forcément l'approche des choses."*

Une approche artisanale des choses ? Acquiescement collectif, tout comme à propos du support véhiculant cette musique. En décembre, Lucas expliquait ainsi à *Rolling Stone,* qu'à ses yeux, *Half Asleep*... était fait pour s'écouter de A à Z, en bloc en quelque sorte. Façon de dire que cette notion d'album restait primordiale au sein du groupe, à une époque où l'on ne cesse de chercher à nous convaincre du contraire. L'envie d'appeler au voyage n'était pas absente des intentions, émet volontiers Baptiste, y voyant un contraste ou une conséquence du premier album, *Strange Effect,* où les chansons étaient davantage pensées comme une collection de singles de 2'30. Ce même Baptiste se dit par ailleurs persuadé que l'intérêt pour *"cette idée d'un tout, d'un ensemble, et pas juste quelques morceaux ici et là va revenir, même si elle semble pour l'instant aller à contre-courant"*. Que Dieu l'entende ! Enfin, lui ou n'importe qui en fait...

Des ambitions, des envies surtout, là aussi, ça déborde chez Howlin' Jaws. Avec *Électre des bas-fonds,* la pièce de Simon Abkarian - oui, c'est bien le père de Djivan ! -, dont ils ont composé la trame musicale et l'ont accompagné sur les routes pour une centaine de représentations, le groupe a tutoyé le théâtre, y a même découvert toute une pelletée d'instruments, comme ce djura grec proche du bouzouki, que l'on retrouve le temps de tel effluve sur *Half Asleep*... Tandis qu'un morceau comme "Mind Reader" laisserait à penser qu'ils n'auraient rien contre tenter le pari du cinéma. Validation express de Lucas : *"Si Peter Jackson ou Quentin Dupieux lisent* Rolling Stone, *qu'ils n'hésitent pas à faire signe..."*

Pour l'heure, la suite se conjuguera donc entre concerts et réflexions autour du troisième album à venir. À peut-être trouver des angles (Lucas, encore), à laisser les chansons décider d'elles-mêmes où elles voudront aller (Baptiste). Côté Djivan, c'est encore plus... prosaïque : *"J'ai envie d'enquiller les heures de bureau ! Avec le studio, on va avoir un outil de malade. Allumer la régie, les amplis, brancher les guitares, que tout marche : je m'y vois déjà !"*

Bref, ça va kiffer...

© LAURA GILLI

bim

LE BIM, Bénin International Musical, est originaire de ce petit pays d'Afrique de l'Ouest, coincé entre le Togo et le géant Nigeria. Résolument tournés vers la création contemporaine, ces jeunes artistes n'oublient pas de respecter la culture et les traditions de leur pays. Alors forcément, ça groove au son de percussions traditionnelles vaudoues mêlées à une basse profonde et une batterie très… New Orleans, comme par hasard, mais ça "rocke" aussi avec des guitares incendiaires et saturées, distordues à souhait. Côté chant, si l'on part sur de belles mélodies héroïques, il y a des passages scandés, rappés. Musicalement, on est quelque part entre les Meters et le Poly Ritmo !

Entreprenants, les musiciens découverts dans les couvents vaudous du Bénin montrent une sincérité à toute épreuve et une foi dans ce qu'ils jouent qui prend toute son ampleur une fois sur scène, avides de faire partager la richesse artistique de leur pays encore trop méconnu à l'international. Et quel meilleur véhicule que la musique ? Si leur premier album leur a permis de faire le tour du monde et de jouer dans de nombreux festivals en Europe comme en Amérique du Nord – et même un concert à guichets fermés à New York –, le BIM prépare pour cet automne un deuxième opus enregistré entre la France et le Bénin. Qu'ils sont d'ores et déjà entre train de promouvoir en France, et à nouveau en Amérique du Nord cet été.
BELKACEM BAHLOULI

© GREG PONTHUS - FGO - AXEL VANLERBERGHE

woodkid

DIRE QUE WOODKID, aka Yoann Lemoine, a bien sa place dans cette sélection est un doux euphémisme. L'auteur-compositeur-interprète et graphiste français, originaire de la région lyonnaise, a construit sa carrière sur près d'une décennie, jonchée de succès : d'abord en réalisant des clips pour les stars du monde entier (Yelle, Mylène Farmer, Lana Del Rey, Katy Perry, Rihanna, Harry Styles), mais aussi en produisant sa propre musique, au-delà des codes musicaux pré-établis. Au fil de ses deux albums studios (*The Golden Age,* en 2013, et *S16,* en 2020), il s'est entouré des meilleurs (dont Julien Delfaud, producteur de Phoenix) et dessine un univers bien à lui, entre sonorités électroniques machinales et organiques, et orchestrations cinématographiques. L'odyssée Woodkid, teintée de son identité queer, réussit à préserver un équilibre étonnant entre le fait main et le digital, sur scène comme en studio. En 2021, il dévoile le morceau "Prologue", composé pour la cérémonie de passation des Jeux olympiques entre Tokyo 2020 et Paris 2024. Si le projet Woodkid est peut-être aussi insaisissable qu'éphémère, il agit au prisme de l'esprit de Yoann. Un artiste complet, dont on ne peut qu'être fier. **SAMUEL REGNARD**

en attendant ana

UN GROUPE DE GARAGE/POP, francophone, qui perce à l'international… vraiment ? Son titre est en tout cas bien énigmatique.
En Attendant Ana… On raconte qu'en 2015, le groupe prend forme, d'un nom qui rendrait hommage à une serveuse de leur bar belge fétiche. La musique, savant mélange de rock vintage et garage/lo-fi (on pense au Velvet, à Broadcast), est dirigée par la voix libre et fluette de Margaux Bouchaudon.

Pour la petite histoire, leur premier album, *Lost and Found,* sort en 2017 via Buddy Records. Il capte l'attention de la célèbre écurie Trouble in Mind, qui propulse le disque à l'international. C'est d'ailleurs ensemble qu'ils proposeront, trois ans plus tard *Juillet,* plus sophistiqué, enregistré en pleine campagne. Aventure rondement menée, jusqu'à une certaine consécration, avec *Principia,* sorti en 2023, disque tentaculaire, sacré dans le *Time* (tout de même) et à la 21e place chez nos confrères américains. Cette année, ils dévoilent un opus deux titres, via le Singles Club du fameux label Sub Pop. Convaincus ? **S.R.**

fishbach

ON N'APPRENDRA RIEN AU PLUS GRAND NOMBRE en relevant une fois de plus qu'elle tire son nom de scène de son vrai patronyme, à une lettre près, un "c" disparu de la circulation, probablement pour ne pas semer plus que de raison la confusion auprès des scribouillards appelés à l'écrire ou le "claviériser" de travers trois fois sur quatre… Dans l'absolu, on se serait volontiers passé de cette incursion en livret de famille. Seulement voilà, en allemand, *fischbach* vaut pour "*ruisseau aux poissons*". Or s'il y a bien quelque chose qui distingue celle en qui d'aucuns n'ont pas hésité à voir le "diamant brut" de la chanson française, c'est bien cet art de se faufiler dans tous les ruisseaux qui se présentent à elle. Celui de la musique donc, avec désormais au compteur deux albums (*À ta merci,* 2017 ; *Avec les yeux,* 2022) et une tripotée d'EP avant et, entretemps, des collaborations en tout genre. Celui du cinéma également - avant que ne soit révélé en quelles… eaux troubles il pouvait parfois barboter - avec une apparition plus que remarquée dans la version télévisée de *Vernon Subutex,* tirée du roman de Virginie Despentes, où, là encore, les dithyrambes avaient fusé, le mot révélation avec elles. Plus récemment, il y eut ce court-métrage d'animation, *La Grande Arche*, auquel elle prêta sa voix.

Cette multiplicité, Fishbach la revendique. L'érige quasiment en droit. Et pas seulement au moment de passer de la pop la plus lumineuse aux humeurs disco au fil des diverses étapes d'*Avec les yeux,* quand ce ne sont pas des guitares un brin grandiloquentes qui viennent prendre le relais et que l'on retrouverait plus volontiers du côté d'un hard rock ou d'un rock progressif flamboyant, elle au pedigree punk non moins assumé, fut-il désormais quelque peu lointain. Tels les poissons de son lien étymologique à la langue de Goethe, Fishbach n'a pas son pareil pour rester insaisissable, pour nous glisser entre les doigts. Mais là où notre solidarité avec les pêcheurs s'arrête, c'est que nous sommes parfaitement disposés à ce que ce refus de se laisser apprivoiser-emprisonner se renouvelle le plus souvent et le plus longtemps possible. Mieux, ce n'est pas sans impatience que l'on attend la prochaine marée… **X.B.**

à propos de cette multiplicité, fishbach la revendique. elle l'érige quasiment en droit.

the psychotic monks

SI LA MUSIQUE ROCK a toujours été (et restera) l'un des vecteurs musicaux les plus empruntés pour défendre une cause et provoquer une révolte, en France, les Psychotic Monks en sont le porte-étendard. Leur nouvel album, l'éminent *Pink Colour Surgery,* est produit par Daniel Fox (bassiste du groupe irlandais Gilla Band) et ce n'est pas un hasard, tant il donne un grand coup de pied dans la fourmilière du post-punk et du noise, pour tout éparpiller, façon puzzle.

Les Monks, en plus d'inviter leur public à être "soi-même" lors de leurs concerts, apportent à la scène française son lot de saturation et de transe, entre les nappes volumineuses de guitares et les quelques sonorités industrielles qui viennent s'immiscer et provoquer le cataclysme. En live, le fond et la forme s'entrechoquent avec brio : on y danse, on s'y perd, portés par l'énergie d'une protest song et par les discours cohérents sur l'état de notre monde. Cette catharsis, le public en a besoin. Un groupe nécessaire, en somme. **M.D.**

© JULES FAURE/SONY - TITOUAN MASSÉ

mustii

CÉLÈBRE DANS SA BELGIQUE NATALE, aussi bien en tant que comédien sous le nom de Thomas Mustin (*Grave, Un petit boulot*…) qu'en qualité d'auteur-compositeur-interprète responsable de deux albums, Mustii est malheureusement encore trop méconnu en France. Publié en 2022 en hommage à son défunt oncle atteint d'une maladie mentale, son deuxième disque d'excellente facture, *It's Happening Now,* a pourtant tout pour satisfaire un public friand de synth-glam-pop millimétrée et intelligente. Alors qu'il s'était fait un peu oublier, le voici qui revient aujourd'hui sous le feu des projecteurs avec le très efficace "Before the Party's Over", titre sélectionné pour représenter la Belgique au prochain concours de l'Eurovision. Quel que soit le résultat, cette participation devrait lui permettre de connaître un succès plus ample et, pourquoi pas, de poursuivre une carrière à la Måneskin. C'est tout le mal qu'on lui souhaite. **DENIS ROULLEAU**

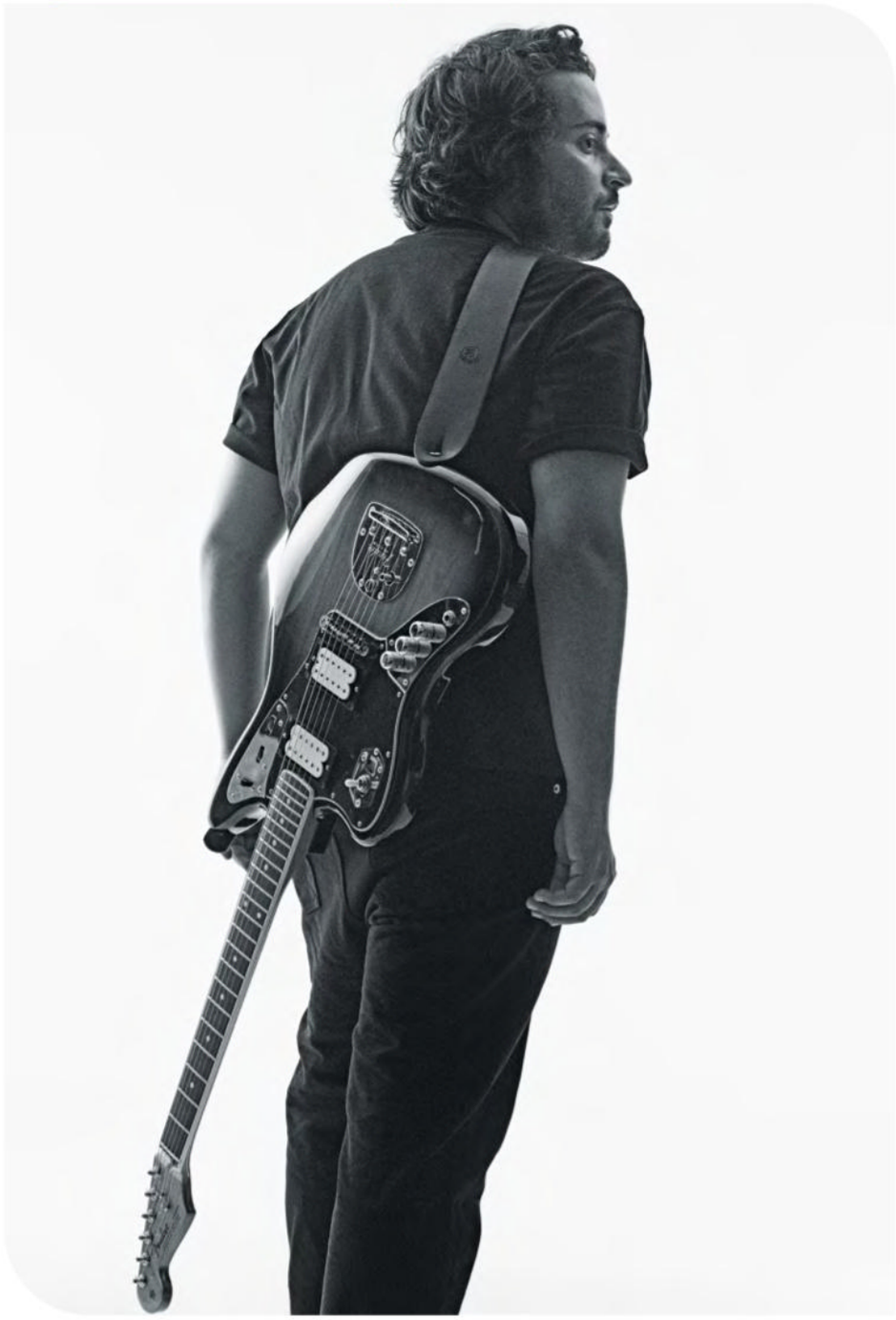
mnnqns

"LA COHABITATION ENTRE LE SONGWRITING ET LES SONS *allant plus loin dans l'expérimentation est une constante dans MNNQNS. On est aussi fan de pop tubesque des années 1980 que de musique concrète. On est vraiment emballé quand les deux se rencontrent et que tu n'as pas l'impression que c'est la guerre des clans"*, explique Adrian d'Épinay, fondateur et tête pensante, depuis 2014, du groupe rouennais, MNNQNS ("mannequins" sans les voyelles). Et effectivement, le deuxième album publié en 2022, *The Second Principle,* s'écarte de la voie toute tracée post-punk et guitare en avant du premier (*Body Negative,* en 2019), pour emprunter des chemins plus électro-pop, jalonnés de reliefs psychés, kraut-rock, voire ambient. Un peu comme si CAN taillait la route avec New Order. **D.R.**

carpenter brut

CE PROJET MENÉ PAR le producteur de renom Franck Hueso mélange habilement musique électronique habillée par une esthétique délicieusement eighties et influences metal, qui prennent toute leur ampleur lors de leurs prestations live endiablées. Alliant mélodies immédiates, rythmiques dansantes et riffs décadents, Carpenter Brut passe par toutes les extrémités musicales, sans oublier d'assumer ses influences cinématographiques, et ce jusqu'à son nom, inspiré du légendaire réalisateur et musicien (John Carpenter, donc !). *Leather Terror,* son dernier album en date, se pare d'invités de renom, comme Greg Puciato, chanteur de The Dillinger Escape Plan. Des interprètes talentueux pour raconter l'inquiétante histoire d'une rockstar devenue tueur en série. **M.D.**

© DANIIL_LAVROVSKI - THEO-SOYEZ - FLORENTINE PAUTET



noé preszow

"J'AI VRAIMENT LE SENTIMENT *de faire la même chose depuis que j'ai 13 ans. Oui, c'est mon deuxième album, et en même temps, c'est la continuité des CD qu'on me demandait de graver et que je distribuais dans la cour de récré"*, affirme d'emblée et sans détour Noé Preszow, ci-devant chanteur rock à la culture musicale plus qu'étendue. *En moi, il n'y a pas eu de changement, mais il y a eu quand même l'envie de mettre les points sur les 'i', de préciser certaines choses. C'était plus un vrai besoin, observé une fois que l'album était fait, qu'un concept. Je me méfie du concept, du fait qu'il faut une idée forte. Au contraire, je l'ai même moins pensé que le premier."*

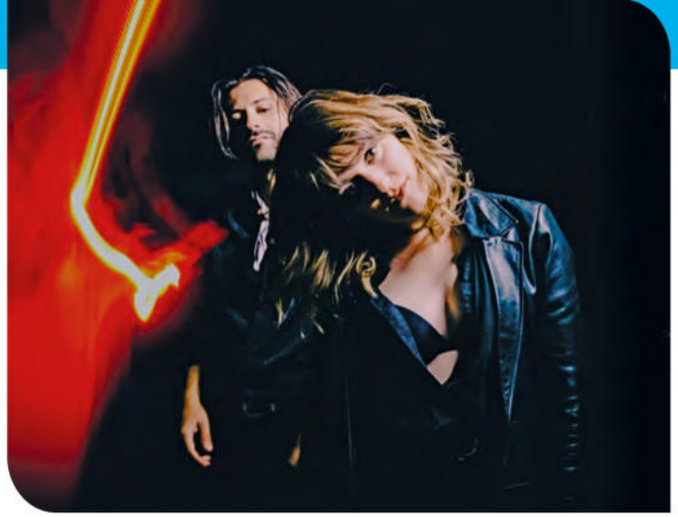
S'il reconnaît que sur le premier album en question, l'encensé *À Nous*, il s'était "retenu" - *"J'avais tellement peur de mettre trop de guitares, car je suis un fou de guitare, que j'en ai presque pas mis!"* -, il avait alors décidé de mettre ses propres limites. De peur de tout donner dès son premier disque? Allez savoir. Cependant, à un moment il faut plonger et il s'est dit : *"C'est maintenant, j'y vais!"* C'est ce qu'il a fait, plonger dans la réalisation de son nouvel opus.

Noé cherchait *"un truc particulier"*. Une manière d'autobiographie musicale où raconter l'origine de sa famille et son militantisme ? *"C'est venu d'un souvenir. Il y a cinq-six ans, on a été en Pologne avec mon père et mon frère,* reprend le Bruxellois. *On a été sur les traces de notre famille qui est partie en Belgique avant la deuxième guerre, pour revenir et mourir dans les camps... Et franchement, si on m'avait dit il y a quelques années que je ferai une chanson où je parle de mes origines juives, je n'y aurais pas cru. Pour moi, c'était un sujet très intime. Mais c'est tellement lié... À mon sens, et chacun son point de vue, être juif c'est être de gauche. Et ça se traduit notamment par être proche de la cause des sans-papiers et exilés en 2024. Et ça dit beaucoup de choses sur qui tu es, ce qui te touche, ton engagement..."*

Mais ce qui occupe quotidiennement les journées du jeune songwriter, c'est justement l'écriture de chansons, à un niveau stakhanoviste hardcore : *"Je partais sur un triple album... Je ne dis pas ça pour faire mon malin, c'est juste que je suis un fou de studio et la complexité c'est de choisir les chansons. Je suis arrivé, comme pour le premier, avec une quarantaine de titres. A priori, je les aime tous! Sur le moment, j'ai envie de tout sortir et puis ça devient un jeu que j'adore. Finalement, l'album s'ouvre sur "L'Intime et le monde" et se termine sur "Jusqu'au bout de la nuit", qui se répondent. Mais il y a notamment un titre qui s'appelle "Debout", que j'adore et qui n'est pas sur l'album. Il parle de mon rapport à mon propre corps, il est important mais il aurait pris la place d'un autre... Après, il faut faire un choix, et il vivra peut-être en live ou sur un autre support."*

S'il prend l'adolescence comme point de départ de l'album - *"Il y a quelque chose en moi qui a retrouvé ce que j'ai toujours aimé, les mélodies. J'aime Ferré, Bashung, etc."* -, il en revient toujours à la chanson rock : *"J'en ai beaucoup écouté! C'est en moi aussi. Les gimmicks, j'adore ça! J'ai des tonnes de fichiers avec que des gimmicks."* Et au tout début du projet, il cherchait à enregistrer un album acoustique, avec ses textes toujours très engagés, sociétaux. *"Mon premier réflexe, ce serait de dire qu'on n'est jamais trop en colère. Parfois, on peut s'aveugler soi-même... Mais pour qu'il y ait une forme de poésie, de transformation, pour ouvrir le champ, il faut multiplier les angles. Bien sûr, je vais en manif pour soutenir les sans-papiers, contre les violences policières, pour plus d'écologie, mais je vais aussi au cinéma, beaucoup, je vais au théâtre, j'écoute de la musique, je marche en forêt, je circule dans la ville la nuit à vélo... Je fonctionne vraiment par flash"*. S'il prétend toujours vivre entre le futur et le passé, il essaie de "dealer" avec le présent. *"Je crois qu'on peut changer d'avis grâce à un film, à une chanson,* conclut ce fan invétéré de Dylan et de Cohen. *Je suis très attaché à des cinéastes qui ont un œil sur la société comme les frères Dardenne ou Ken Loach, parce que je crois que ça peut contribuer à changer les gens."* **B.B.**

© VICTOR PATTYN



bandit bandit

TENTER DE FAIRE SONNER LES MOTS du français dans un environnement résolument rock ? Une bien longue histoire, souvent semée d'embûches en tout genre. Chez Bandit Bandit, le duo formé par Maëva Nicolas et Hugo Herleman, on en a fait sa règle d'or, son quasi-sacerdoce, depuis la révélation – dans l'écriture – d'un premier single, "Maux", il y a maintenant plus de quatre ans. Une gageure pourtant pas gagnée d'avance de l'avis de Hugo, longtemps persuadé que jongler ainsi avec les mots bien de chez nous, jouer avec leur tonalité, tenait de la mission impossible dans un contexte rock. *"C'était essentiellement de la peur,* concède-t-il sans faux détour. *Aussi à cause des clichés autour de tout ça et que je m'imposais. Et c'est précisément cette barrière que j'ai voulu casser dans un second temps, notamment après avoir bossé avec quelqu'un comme Dimoné. De même que des groupes comme La Femme ou Grand Blanc ont décomplexé cette utilisation du français tout en trouvant leur propre style. Écrire en français n'est plus du tout un challenge supplémentaire que l'on aurait cherché à se fixer."*

De son côté, Maëva va jusqu'à parler de besoin et, en tant qu'interprète, *"de* [se] *sentir plus sincère dans la manière de raconter ce que disent nos chansons"*.

Qui a déjà assisté à un concert de Bandit Bandit, l'énergie que le duo y déploie, pourrait s'étonner que l'on place ainsi le curseur de l'utilisation de la langue française chez lui, quand bien même il est le premier à reconnaître, pour ne pas dire à revendiquer, l'importance qu'ont pris les mots dans leur projet, constitué en quatre ans de deux EP (*Bandit Bandit, Tachycardie*) et d'un album (*11:11*). Sauf que voilà, l'une des forces majeures de cette dualité réside dans cette faculté à jouer avec ces mots, les faire jongler et rythmer avec ce fameux contexte rock, au point d'en avoir fait un jeu particulier, une attention qui ne l'est pas moins. *"On peut s'arracher les cheveux là-dessus, passer jusqu'à trois heures sur une phrase,* se désespère et s'en amuse à la fois la chanteuse. *Mais nous restons mille fois un groupe de scène. Hugo adore le studio, être au milieu de tous ces instruments. Pour moi, c'est parfois pénible, heureusement qu'il y a des canapés très confortables dans les studios* (rires)*! Je vis pour la scène, et quand on n'a pas joué pendant deux mois, je suis à cran… Mais comme le dit aussi Hugo, le studio est un peu un prétexte pour la scène. Quand on travaillait nos morceaux en studio, c'était déjà en pensant à comment ils pourraient sonner en concert."* **MATHIEU DAVID**

© CHRISTOPHE CRÊNEL - OJOZ - DR

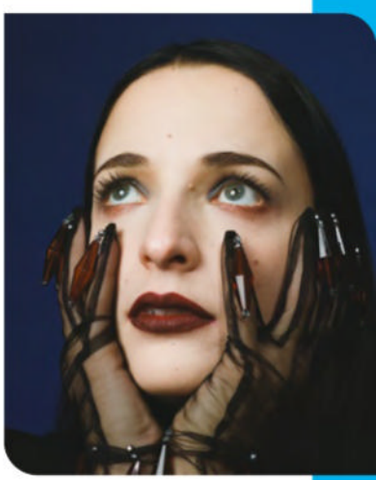
yamê

YAMÊ EST UN ARTISTE FRANCO-CAMEROUNAIS, né d'un père musicien et d'une mère informaticienne. Deux passions dont il a hérité et qui rythment sa vie, jusque dans sa musique. Ayant grandi à Cergy-Pontoise, il apprend le piano en autodidacte et lance officiellement sa carrière solo en mars 2020, après avoir débuté en tant que claviériste et chanteur dans des jams à Paris. Il fait partie de cette nouvelle génération de rappeurs post-Covid, qui ont profité de l'explosion des supports de diffusion et d'une capacité d'attention plus accrue du public.

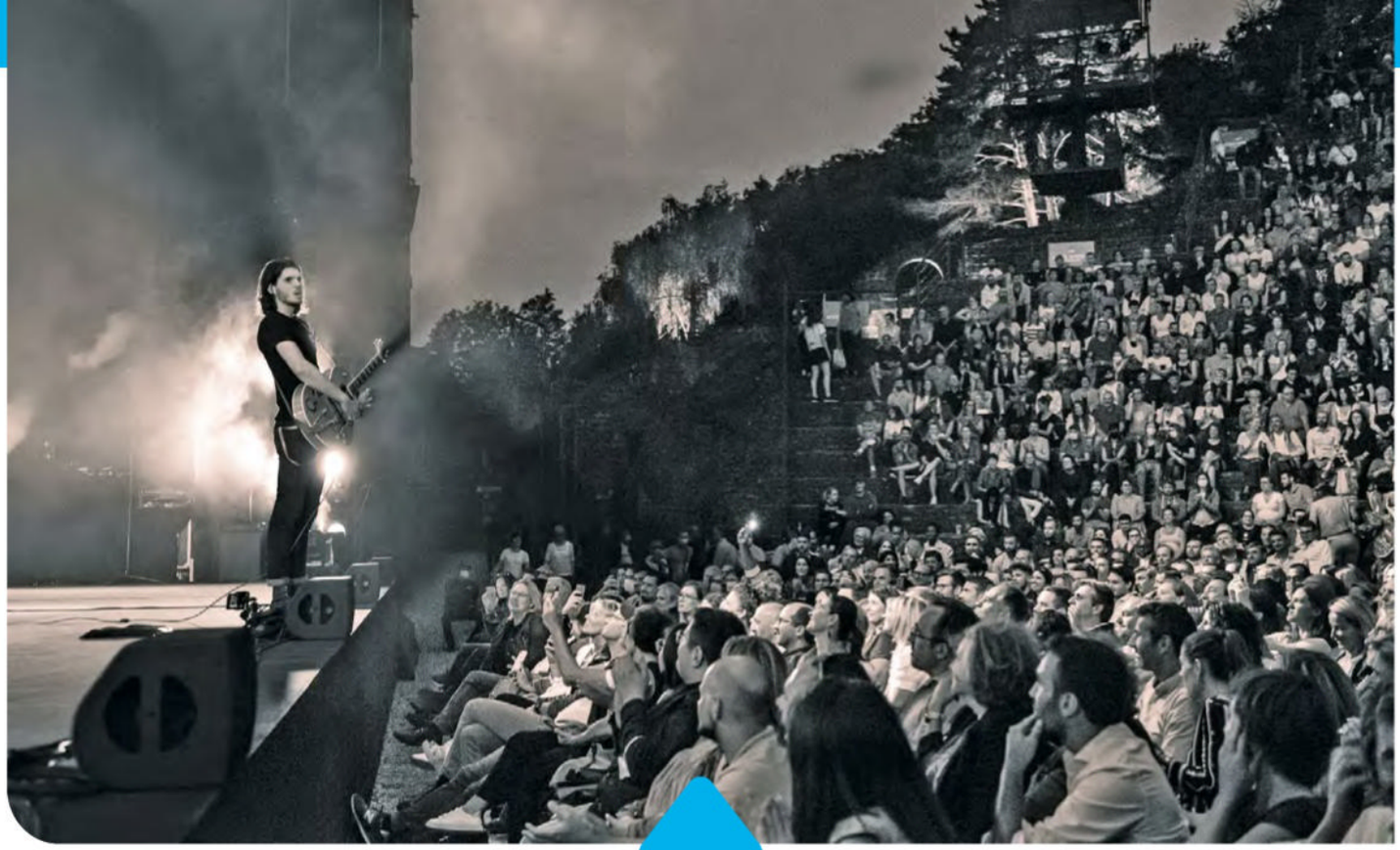
Yamê est vite propulsé au fronton de la scène, porté par ce mélo singulier dans la voix (variant les tons) et ses prod' aux petits oignons, entre organique et électronique, autour de ce piano toujours central. En 2023, il publie un album de neuf chansons, *Elowi*, qui signifie *"ce qui n'est pas visible"* en langue mbo, parlée dans plusieurs régions du Cameroun. Enfin, un vrai moment charnière qu'il nous fallait préciser : il s'est fait remarquer par le célèbre producteur américain Timbaland, qui partage l'un de ses freestyles sur Instagram. Rien que pour ça, on prédit un chemin jonché de succès. **S.R.**

silly boy blue

ANA BENABDELKARIM, dite Silly Boy Blue, tient son nom du fameux morceau de David Bowie. Si elle a consacré une partie de sa vie professionnelle au journalisme, chez France 24, c'est sa première aventure musicale au côté du groupe Pégase, en tant que bassiste et claviériste, qui lui donne les clés pour la suite. Elle se lance alors dans une aventure solo, qui atteint sa première consécration en 2019, quand elle remporte le prix des iNOUïS du Printemps de Bourges… Sa musique, un exutoire pop et mélancolique,



"de lover", comme on dit, s'articule en un premier EP, sorti en 2018 (*But You Will*), inspiré du film *Eternal Sunshine of the Spotless Mind,* de Michel Gondry. Deux albums suivront, signés chez Sony, un en 2021, *Breakup Songs* (incluant le single "The Riddle"), puis la suite en 2023, *Eternal Lover*, qui la propulse sur les scènes des festivals d'été (de notre côté, on l'a aperçue lors de l'édition 2023 de Rock en Seine). Si la Nantaise s'est vue être en lice pour la catégorie "Révélation" aux Victoires de la Musique en 2022, elle continue évidemment son chemin, évitant les étiquettes et les facilités. Le meilleur pour la suite ! **S.R.**



theo charaf

LES IMAGES, LES SONS, LES SENSATIONS RESTENT, TOUJOURS incroyablement présentes huit mois plus tard. De par cette façon de faire résonner sa voix grave et de laisser sa guitare prendre possession des lieux, à savoir cette Salle des États du château royal de Cognac a priori tout sauf inadaptée - car on doute que François Ier se soit embarrassé de considérations acoustiques à l'instant d'en passer commande, en 1517 -, le garçon ne survole pas les débats (parce qu'il n'y en a pas !), mais embarque son monde au-delà de l'Atlantique. Pour tout un chacun, pas l'ombre d'un doute : ce blues à l'os, cette country-folk "rurale" à souhait, c'est sur place qu'il est allé les puiser en personne. Dans le Mississippi ou pas loin des rives de celui-ci, en passant la porte des rares juke-joints encore debout ; qu'il s'est imprégné de tout ça, des Skip James, Robert Johnson et consorts. Raté. Ainsi qu'il en convient, il n'y a jamais mis les pieds : *"Plutôt sur la côte ouest, avec un groupe de punks… Mais j'ai le sentiment que ça a toujours été là, dans tout ce qui m'a accompagné musicalement. Un exemple que je cite régulièrement, c'est Moby. Quand je l'écoutais, je ne me doutais pas une seconde que ses samples, c'était du blues old school ! Cette musique me touche au plus profond sans que je sois capable de l'expliquer. Comment ne pas être touché par ces types dans leur campagne, qui n'avaient pas forcément la meilleure existence qui soit car noirs dans les années 1930, tous seuls avec leur bout de bois et à s'exprimer de manière quasi divine, qui les dépasse probablement, avec cette musique nue, sans arrangements ?"*

C'est au bord d'un autre fleuve que se situe l'environnement naturel de Théo Charaf. Voire deux, pour être précis et ne pas commettre d'impair : Rhône et Saône. Et sans chercher à offenser ses parents de quelque manière, ni sans être vraiment sûr que les cours d'eau cités plus haut en fourmillent à foison, il y a quelque chose de l'anguille chez celui resté fidèle à son quartier de la Croix-Rousse, tant il semble se plaire à ne pas être là où on l'attend. Parce qu'il se revendique volontiers plus bluesman que punk justement (héritage d'un "background" conséquent en la matière), que son apprentissage de la musique s'est autant forgé via Muddy Waters que l'écoute d'un R'n'B pas forcément fréquentable sur une radio dont c'était - et c'est toujours ? - une partie de l'ADN. Qu'alors que l'impatience se fait de plus en plus forte quant à un nouvel album chargé de prendre le relais d'un premier, qui affiche désormais trois ans au compteur, le gone décide de partir sur autre chose, à commencer par la création d'un label, Nitebirds, lui permettant de toucher un peu à tout, de la direction artistique à l'infographie pour le site et les réseaux sociaux de la structure. Quand il ne s'agit pas de faire "juste" le guitariste de tel projet, comme celui de Regular Girl emmené par Chloé Riegler, ou de privilégier l'option album à deux en compagnie d'un autre "gamin de la Croix-Rousse", Raoul Vignal, avec compos de l'un et de l'autre et reprises de Lee Hazlewood ("I Just Learned to Run") et Blaze Foley ("Clay Pigeons") au programme. Les deux projets sont prévus de voir le jour au cours du mois d'avril. Manière d'être moins exposé systématiquement seul, comme ce fut un peu la règle depuis trois ans, voire davantage ? *"Je ne suis pas sûr que ça est à voir avec ça, mais plutôt une envie de diversifier mon activité,* précise-t-il. *Ma catharsis est devenue mon travail et je n'avais plus trop de recul par rapport à ce second album dont la perspective me fait péter un plomb parce que, d'un seul coup, le paradigme avait changé. J'avais besoin de trouver quelque chose qui me fasse bouger les tripes. Ce faisant, j'ai ouvert plein de nouvelles portes, touché aussi à l'occasion à d'autres instruments - le piano, la basse, etc. Est-ce que c'est aussi une façon de retarder l'échéance de ce second album ? Sans déconner ?"* (Rires)

Mais Théo l'assure : ce blues rural et rêche, cette country folk qui va à son tour à l'essentiel, ne le quitteront jamais. S'il a encore des doutes quant à savoir s'il y a tout à fait trouvé sa voix - un comble quand celle-ci est à ce point capable de pétrifier un auditoire -, pour ce qui est de la voie, aucun doute possible. *"Je ne m'imagine pas faire quelque chose qui s'en éloignerait radicalement,* poursuit-il. *Maintenant, le but reste quand même de se renouveler, de trouver sa place en élargissant le champ. J'adorerais arriver à quelque chose dans la veine d'un Crazy Horse de Neil Young, deux moutures, l'une ou j'exploserais la gueule de tout le monde en groupe de rock avec des copains, et l'autre où je serais seul. Voire, au sein d'un même concert, de faire les deux. Mais bon, là, j'ai encore du boulot. Beaucoup ! (rires)"* **X.B.**

© STÉPHANE THABOURET

delaurentis

SI L'AVENIR DE LA MUSIQUE DOIT EN PASSER PAR L'ÉLECTRONIQUE et ce que les nouvelles technologies peuvent apporter à celle-ci, alors DeLaurentis pourrait y occuper une place de choix en même temps que tirer les marrons du feu, ou plus exactement d'un parcours entamé il y a bientôt dix ans maintenant. DeLaurentis donc, Cécile de son prénom et un nom hérité d'un grand-père d'origine toscane dingue de cinéma, au point que tout un chacun dans la famille s'amusait alors à lui imaginer des liens avec Dino, le célébrissime producteur napolitain et même avec un "i" en moins dans le patronyme.

Faire corps avec sa musique, au point qu'elle ne rechigne pas au terme de "femme-machine", DeLaurentis ne conçoit pas les choses autrement, qu'elle s'enferme huit à dix heures par jour dans son studio que vient lécher le ressac marin du cap Ferret ou ses diverses expérimentations dans tel laboratoire sonore, où elle se mêle aux développeurs pour nourrir des outils d'intelligence artificielle en grilles harmoniques, lignes de basse, rythmes de batterie, suites de voix et consorts. Avant qu'une fois digérées, ces mêmes machines puissent lui en proposer d'autres, plus ou moins proches d'une trame d'origine en fonction de ce qui leur sera demandé. *"Je me vois un peu comme une chimiste de sons, une exploratrice,* concède-t-elle à propos d'un processus qui paraît sans limites et dont on n'est probablement qu'aux balbutiements. *Idem quand j'ai expérimenté sur le chœur virtuel avec l'Ircam."*

Mais aussi scientifique que cette quête puisse paraître, elle n'en oublie jamais de rester accessible au non-initié, obsessionnellement mélodique, ainsi qu'en attestent une batterie d'EP et un album, *Unica*, en 2021 (avant un second, espéré à l'automne, avec la synesthésie pour thème central). Accessible et visuel, à l'instar de ces couleurs qui accompagnent les touches de ces palettes musicales, véritable extension d'elle-même. *"Ce sont ces couleurs qui vont m'aider à imaginer comment les sons,*

préalablement enregistrés comme dans une banque de données, vont aller ensemble. Certains seront ainsi davantage bleus, d'autres plutôt rouges et ainsi de suite. C'est un lien émotionnel avec ces couleurs, qui a moins à voir avec une logique technique..." **X.B.**

© DOMINIQUE GAUD - ASBAD

bafang

DUO GUITARE-BATTERIE, les frères Enguerran et Lancelot Harre avaient, il y a trois ans, redéfini l'afro-rock avec leur premier album, *Elektrik Makossa*. Mais ils ne s'attendaient pas à une avalanche de concerts qui, malgré les années Covid, ont pu tout de même se tenir : *"On a eu de la chance de jouer beaucoup en 2023. On a parcouru la France de long en large et on a eu la chance aussi de jouer en Hongrie et à Tahiti, en fin d'année dernière."* Demandé partout dans l'Hexagone et à l'étranger, et même dans le pays d'origine de ses grands-parents, le Cameroun, le duo cartonne partout où il passe. *"Bafang est le nom d'une ville pas loin de Yaoundé, la capitale du Cameroun. Et cela qualifie aussi notre musique : qu'elle soit africaine, comme Tinariwen, ou classic rock, à commencer par Led Zeppelin."* Cette rencontre, ou plutôt collision de sons et de cultures, modèle le projet des frères, une guitare pour Lancelot et une batterie pour Enguerran – et parfois le contraire ! –, car pour ces Normands, le rock est un tout. Au final, le résultat est explosif, et c'est sous cette formule qu'ils feront leur première vraie grande scène française, aux Trans Musicales de Rennes, en 2018.

> **"on a parcouru la france de long en large et on a eu la chance aussi de jouer en hongrie et à tahiti"**

Une véritable révélation pour la critique comme pour le public, venu en masse ce jour-là. Du jour au lendemain, ils deviennent "la découverte des Trans". La presse les compare – du fait de la formule guitare-batterie – à Royal Blood et, évidemment, aux White Stripes. Erreur flagrante au regard de leur musique articulée sur des rythmiques très éloignées du rock : *"On est allé les chercher en Afrique principalement, ces rythmes tout en syncopes, en contretemps, et, côté riffs, on s'est nourri de tous les grands guitaristes."* Car oui, le secret du groupe est là, dans la composition et la manière de faire sonner aussi rock que world une sorte de langage musical universel, qui parle aussi bien aux fans des Stones qu'à ceux de Songhoy Blues. Et les tournées avec cette formule guitare-batterie se sont enchaînées à un rythme effréné : *"Effectivement, un album est en prévision, mais pas avant septembre. On n'a pas trop eu le temps de rentrer en studio en 2023. Par contre on va sûrement sortir un single au début de l'été pour annoncer le début du Makossa Summer Tour 2024. Nous avons même eu l'honneur d'apparaître dans un "Tracks" Arte à propos de "l'afro-rock", en compagnie de Skindred et NSG, au mois de décembre dernier"*, rappelle Enguerran, enthousiaste. Quelques semaines à tenir, donc, avant leur prochain titre. **B.B.**

zaho de sagazan

ON PEUT PENSER CE QUE L'ON VEUT DES VICTOIRES DE LA MUSIQUE - et on ne s'est pas gêné, dans ces colonnes, d'en exposer limites et griefs -, difficile de leur en retirer l'impact et la perception du chemin écoulé sur quelques mois ou davantage, à plus forte raison quand, en tant qu'artiste directement concerné, on en repart en une seule fois avec rien moins que quatre trophées (en l'occurrence : album, chanson originale, révélation féminine, révélation scène). Enfin, dans un monde normal, ça devrait - ou pourrait - se passer comme ça. Or, il se peut qu'on ait déniché le parfait contre-exemple avec une Zaho de Sagazan vous expliquant d'entrée de jeu qu'elle n'a pas eu trop le temps de réfléchir à tout ça, trop accaparée qu'elle était à peaufiner la nouvelle mouture de ses spectacles, musicalement comme au niveau de la scénographe, à l'aube de la série de Zénith dans laquelle elle était sur le point de s'embarquer à travers l'Hexagone. *"Et comme je ne sais pas trop quoi en penser, comment l'analyser, ça me va plutôt bien,* ponctue-t-elle sur le sujet. *Je préfère être dans l'action de toute façon."*

Explique-t-on vraiment le succès quand il vous tombe ainsi sur le paletot, dans des proportions que l'on n'aurait jamais imaginées ? À plus forte raison avec un album, *La Symphonie des éclairs*, sur lequel on aura passé en tout six ans, à en peaufiner chaque détail, peser chaque mot et découvrir au fur et à mesure son lot de nouvelles inspirations musicales, de nouveaux arrangements ? Tout juste l'observateur extérieur pourra-t-il essayer de voir dans cette réussite celle d'avoir su dresser un pont entre la chanson française et la musique électronique. Et encore. Zaho de Sagazan n'aura pas été la première à s'y essayer. Disons alors qu'elle aura su le faire à sa manière, à y mettre aussi - surtout - beaucoup d'elle-même.

Elle n'en fait en effet aucun mystère et il serait au demeurant difficile de s'en exonérer : Zaho parle beaucoup d'elle dans ses chansons, une "elle" en proie aux doutes, questionnements et tourments auxquels elle a eu à faire face au moment de l'adolescence. Une auto-auscultation au long cours, dont on serait en droit de s'interroger si elle est toujours en phase après avoir soufflé ses 24 bougies à la fin décembre dernier. *"Bizarrement, je ne me sens pas éloignée de ces chansons,* assure-t-elle. *Bien sûr, je n'ai par exemple plus du tout le même rapport très compliqué à mon corps par rapport à ce que je peux raconter dans une chanson comme 'Mon corps', justement, mais il y a une forme de tendresse à revenir sur son soi d'avant et à toutes les personnes qui ont pu connaître la même chose, ou le connaissent encore. Ce fut une réalité à un moment et ça reste de fait une vérité."*

Ce pont entre musique électronique et chanson française, c'est également par l'utilisation de l'autotune sur les parties vocales qu'il s'est construit, symbolisant d'une certaine façon cette envie de faire vivre l'un et l'autre ensemble, en même tant qu'un désir que les émotions qui en jailliraient n'en soient que plus fortes. Zaho cite volontiers à ce propos l'un de ses films préférés, *Phantom of the Paradise,* et cet homme transformé en machine faisant à son tour des émotions très fortes. Comme elle reconnaît que c'est autre chose que lui ont montré les Brel, Barbara et consorts que l'on "ressort" systématiquement à son égard de par sa façon d'articuler ses mots, dans tous les sens du terme, et de cette diction héritée d'une mère qui ne cessait de la reprendre sur le sujet. *"Ce qui m'a d'emblée troublée dans la chanson française, c'est cette faculté à faire prendre conscience de tant de choses en seulement trois minutes,* détaille-t-elle. *La première fois que j'ai écouté 'Ces gens-là' de Brel, j'ai été sidérée par la manière dont j'étais happée : cette cuisine, ces gens autour de la table, je pouvais les voir, ressentir leur présence, comme si je découvrais un nouveau monde. Lui, comme Barbara et d'autres, m'ont appris à bien choisir les mots, à comment les incarner, quitte à prendre six ans pour le faire ! Mais curieusement, je ne les écoute pas trop souvent non plus, parce que ça peut être si intense. Je n'ai pas dû réécouter Brel depuis six mois par exemple, à cause de ça. Se prendre une claque tous les six mois, c'est suffisant !"* (Rires)

> **"brel comme barbara et d'autres m'ont appris à bien choisir les mots, à comment les incarner !"**

Ce qui ressort de Zaho, notamment sur scène, c'est l'implication physique qu'elle peut véhiculer. Là encore, c'est l'exemple de Brel que l'on imagine comme référence. Or, c'est plutôt du côté du père, Olivier de Sagazan, peintre, sculpteur, plasticien et performer, qu'il s'agirait davantage d'aller fouiller. *"Pour ce qui est de l'investissement physique, on doit atteindre une forme de paroxysme avec lui,* s'amuse la dernière - avec sa sœur jumelle - des cinq filles de l'artiste. *À chaque fois, j'ai peur qu'il décède !"* (Rires) **X.B.**

© ARNO LAM

tamino

EN PUBLIANT SON PREMIER ALBUM, *Amir*, en octobre 2018, l'artiste belge d'origine égyptienne ne se doutait pas du raz de marée qu'il allait provoquer. En effet, depuis son single initial, "Habibi", sorti en 2017, Tamino en a fait du chemin : un premier disque acclamé par le public comme par les professionnels, des tournées internationales – Europe, Amérique, Moyen-Orient – puis le coup d'arrêt de la pandémie. Et le songwriter de profiter de cette pause forcée pour peaufiner son nouvel album, *Sahar* : *"Ce n'est pas vraiment un album de confinement,* reconnaît-il. *Mais cette période a bien sûr eu des conséquences directes sur l'écriture même."*

S'il a mis à profit le "calme relatif" de cette parenthèse obligée pour se remettre à l'écriture, c'était pour ne pas sombrer dans la mélancolie : *"À cause de cette situation, j'ai préféré prendre la plume et me mettre au travail. Comme j'étais chez moi, à Anvers, en Belgique, j'ai beaucoup écrit. J'ai aussi changé ma manière d'aborder la musique, notamment les textes, en travaillant sur les assonances, trouver le mot juste et qui sonne parfaitement. Et comme je dispose de mon propre home studio, j'ai pu avoir une très bonne base de travail une fois arrivé en studio."*

Mieux encore, l'internationalisation a été l'un de ses tout premiers objectifs : *"Pour la tournée américaine, je voyageais avec une équipe très réduite, avec ma guitare… et mon aoud ! En Europe, notamment en France, j'ai tourné avec le groupe, car j'ai la chance d'avoir des musiciens géniaux, dont Colin Greenwood, de Radiohead, à la basse. La plupart de ces musiciens ont participé aux séances d'ailleurs, ils connaissent bien mes chansons."*

L'avenir, il le prépare aujourd'hui et est déjà au travail sur un nouvel opus, dont la date de sortie n'est pas encore précisée. Côté scène, ce fan de Dylan et de Cohen, mais aussi de pop, rock et musique orientale, continue son bonhomme de chemin un peu partout dans le monde. N'hésitez pas à croiser sa route. **B.B.**

thomas kahn

NON, CONTRAIREMENT à ce que l'auditeur pourrait facilement concevoir à la simple écoute du deuxième album de Thomas Kahn, *This is Real,* ce dernier n'est pas né à Memphis, où il aurait écumé les clubs de Beale Street, mais bien à Clermont-Ferrand, où il a intégré de manière autodidacte les canons d'une soul moderne.
La question de la crédibilité étant réglée, restent celles des compositions ("Hope" et "A Place Like Home" en duo avec Kaz Hawkins devraient mettre tout le monde d'accord) et des prestations live : ceux qui étaient à la Maroquinerie au mois de février ont pu constater qu'il est non seulement bien entouré, notamment par une puissante section de cuivres, mais qu'il sait également conjuguer émotion et fièvre du samedi soir. **D.R.**

the blaze

"L'IMAGE, C'EST QUELQUE CHOSE qui est *indispensable pour nous, pour notre travail. On réfléchit tous les deux sur l'idée d'un vidéoclip, on essaie de prendre beaucoup de temps. Je pense que notre objectif, c'est de raconter des histoires"*, indique sans faux détour Jonathan Alric, membre fondateur, en 2016, en compagnie de son cousin Guillaume, de The Blaze. À tel point qu'il est légitime de se demander si le duo, extrêmement discret dans les médias par ailleurs, ne concocte pas sa soft-électro-house du meilleur goût pour principalement illustrer les vidéoclips équivoques ("Virile", "Heaven"…), qu'il réalise lui-même avec succès. Tourné en Algérie, "Territory" a ainsi été vu plus de 36 millions de fois et a très largement contribué à la notoriété internationale de la formation, qui a déjà publié deux albums : *Dancehall,* en 2018, et *Jungle,* en 2023. **D.R.**

© ARNO LAM - DYLAN GIRE - ALEKSEI BENUCHI

l'impératrice

LONGTEMPS CATALOGUÉ COMME les fiers représentants de la nouvelle scène French Touch (puisqu'on ne peut plus compter sur les Daft Punk), le groupe composé de cinq musiciens et de la chanteuse et compositrice Flore Benguigui poursuit sa conquête groovy vers le succès, toujours sous l'égide du label parisien microqlima. Si la recette peine parfois à se renouveler, on constate tout de même un certain entrain pour les mélodies accrocheuses ("Agitations tropicales", "Anomalie bleue", "Peur des filles") et les productions toujours aussi léchées, non loin des cousins australiens de Parcels, teintées de synthés vintage et de basses rondes à souhait, dans lequel on se love facilement. Le public de L'Impératrice, toujours au rendez-vous (plus de 2 millions d'auditeurs par mois sur Spotify), s'est aussi internationalisé. On raconte que leur nouvel album pourrait sortir cette année, non loin d'un futur show à Coachella… La musique électronique française a donc encore de beaux jours devant elle. **S.R.**

jain

LA CHANTEUSE TOULOUSAINE montre, si cela était encore nécessaire, que la pop protéiforme a toujours de beaux jours devant elle. En dix petites années de carrière, Jeanne Galice aligne les succès avec les désormais classiques "Makeba", "Come" ou encore "Alright". Loin de se reposer sur ses lauriers, Jain n'hésite pas à faire évoluer sa formule en proposant une approche plus personnelle sur *The Fool,* son dernier album en date, sorti en 2023, qui marque un grand retour après une pause de quatre ans. Elle déclare à France Info : *"Ma volonté dans cet album était de raconter un peu plus qui j'étais, ce que j'ai vécu aussi."* Une vision personnelle qui est loin d'être incompatible avec la scène, le public présent au Zénith de Paris le confirmera. **M.D.**

soolking

cette étoile montante se produit à travers l'europe, de londres à berlin ou amsterdam

LE RAPPEUR FRANCO-ALGÉRIEN Soolking a marqué les esprits avec trois albums, notamment le dernier, *Sans visa*, rempli à ras bord de collaborations. On y retrouve ainsi (notamment) la fine fleur de la scène rap française, dont Niska, Heuss l'Enfoiré, Naps, Reynmen ou encore… Kendji Girac ! Un disque qui l'a par ailleurs mené sur la scène du prestigieux Olympia. Lauréat de deux NRJ Music Awards en 2020 et 2022, cette étoile montante ne limite pas son influence au monde francophone et se produit également à travers l'Europe : sa route l'a déjà mené à Berlin, Amsterdam et Londres. Élevé dans un univers musical, il montre son talent à travers des morceaux personnels et sincères, qui n'en finissent pas de convaincre des auditeurs de tous horizons. **M.D.**

© FOPNA TPRRE/ MANU FAUQUE / SONY MUSIC - COLUMBIA/FIFOU

moodoïd

ENTRE VAPEURS PSYCHÉDÉLIQUES et réinvention(s) pop, le projet Moodoïd a toujours été une curiosité dans le paysage sonore français. Fondé en 2010 par le chanteur et multi-instrumentiste Pablo Padovani, alors guitariste du groupe Melody's Echo Chamber, avec Clémence Lasme, Lucie Droga, Lucie Antunes et Maud Nadal (Halo Maud pour les fins connaisseurs), le groupe aura fait ses preuves dans le rock psyché avec un premier album signé chez Entreprise, *Le Monde Möö*, puis un disque plus acide, coloré et, disons-le, sexy, *Cité Champagne*, cette fois-ci chez Because Music. Une collaboration fructueuse, puisque Moodoïd continuera l'aventure, le temps de deux EP, *PrimaDonna* volumes 1 et 2, fruits juteux de collaborations féminines (Juliette Armanet, Lætitia Sadier, Peppy Jane, Prudence...). Un projet collaboratif plein d'espaces sonores mystérieux et cotonneux, qui redessine l'avenir de Moodoïd. La suite ? Toujours savamment calculée pour rester en marge, on l'espère, comme sait si bien le faire le cerveau de la bande. **S.R.**

© DR-SKYLER DAHAN

kungs

DANSEZ AVEC LA HOUSE de Valentin Brunel, qui est en passe de conquérir le monde en à peine deux albums, *Layers* et *Club Azur*. Le premier, sorti en 2016, comprend notamment le tube interplanétaire "This Girl", dont le clip dépasse le demi-milliard de vues. Le dernier disque en date n'est pas en reste, avec les entêtants "Never Going Home" et "Clap Your Hands", sans oublier ses collaborations avec Boys Noize et The Knocks. Futur leader mondial de la fête, Kungs maîtrise chacun de ses tubes en puissance pour faire remuer des millions de dancefloors. Preuve est faite avec sa dernière compilation en date, sobrement intitulée *The Complete Collection*, qui comprend tous ses incroyables singles. **M.D.**

TAKE IT EASY
Patrick Carney et Dan Auerbach.

THE BLACK KEYS

OPÉRATION PORTES OUVERTES

AVEC *OHIO PLAYERS*, LEUR NOUVEL ALBUM, THE BLACK KEYS ONT LÂCHÉ LES VANNES ! CELLES DE LEUR CRÉATIVITÉ, DE LEUR ALCHIMIE SI PARTICULIÈRE, ET PLUS ENCORE. QU'ILS PRÉSENTERONT AU ZÉNITH DE PARIS LES 12 ET 13 MAI PROCHAINS.

PAR **XAVIER BONNET**
PHOTO DE **LARRY NIEHUES**

D

ANS LES SEMAINES QUI VIENNENT, il y a fort à parier qu'un constat revienne souvent à propos des commentaires et analyses autour d'*Ohio Players*, ce nouvel album des Black Keys, alors que la remarque n'aura effleuré personne - nous compris - à l'annonce de la naissance de celui-ci. Elle aurait pourtant dû nous sauter aux yeux, à défaut des oreilles : avec *Let's Rock*, *Delta Kream*, *Dropout Boogie* et donc *Ohio Players*, les Keys en sont à quatre albums en moins de cinq ans. Cinquante-sept mois et sept jours exactement. Loin donc, très loin même, du rythme habituel d'un groupe installé. À plus forte raison lorsque l'on veut bien mettre ça en parallèle de l'activité débordante de la moitié de nos "serruriers", en la personne de son guitariste et chanteur Dan Auerbach, passant le plus clair de son temps à vaquer aux affaires de son studio Easy Eye Sound, à Nashville, s'impliquant systématiquement dans l'écriture de la quasi-intégralité des chansons qui figureront sur les albums des artistes affiliés au label du même nom, quand il ne sélectionne pas lui-même chaque musicien qui participera aux sessions desdits projets. Voilà qui en dit plus long que tous les discours sur la capacité des uns et des autres à enquiller "les heures de travail" - Patrick Carney étant lui aussi convié plus souvent qu'à son tour à plaquer ses beats de batterie sur les productions Easy Eye, se mêlant également de leur composition de temps à autre - tout en nous faisant nous interroger sur quand le sieur Auerbach… dort.

Cette frugalité sur cinq ans, faisant suite à une période aussi longue où nos duettistes avaient pris pas mal de distances l'un vis-à-vis de l'autre, donne à Carney l'occasion d'une remontée dans le temps, manière comme une autre de ne pas s'embarquer dans des explications fumeuses ou trop proches d'une psychologie de comptoir. *"Nous étions très prolifiques aux premiers temps du groupe,* se lance-t-il. *Puis le succès est arrivé au niveau que l'on sait. Au fur et à mesure que les choses avançaient, le sentiment était que nous avions de plus en plus à accomplir, à gérer, à assumer. Chaque album devait se traduire aussitôt par des tournées de quatre-vingt-dix jours tous les six mois ou je ne sais quoi. Quand nous avons remis le groupe en route, au moment de* Let's Rock*, on s'est dit avec Dan que faire les choses sans perdre de vue l'aspect fun qui allait avec était primordial. La pandémie du Covid est arrivée là-dessus, avec une nouvelle prise de recul avant de nous y remettre. Bref, ça avait libéré plein de choses entre nous…"*

Carney aurait tout aussi bien pu dire qu'ils avaient réglé bien des comptes, ce qu'il laisse entendre à mots à peine moins couverts dans le film documentaire qu'a consacré au duo le réalisateur Jeff Dupre, *This Is a Film About the Black Keys*, au titre faussement simpliste de par sa référence à celui (complet) de l'album *Brothers,* en 2007. En négociation de diffusion sur les différentes plateformes de streaming, le documentaire de 90 minutes expose ainsi, avec une honnêteté assez déconcertante, les secousses - parfois profondes - qui ébranlèrent l'embarcation Keys avant le rabibochage menant au… déferlement discographique évoqué. Entre autres temps forts d'un partenariat né il y a maintenant vingt-trois ans et qui vaut à Carney l'une de ses saillies verbales si significatives d'un humour brut de décoffrage : *"We went from an arranged marriage to being full swingers" ("Nous sommes passés d'un mariage forcé à de parfaits échangistes").*

D'une certaine manière et à plus d'un titre, *Ohio Players* est une autre forme d'illustration de cette complicité et d'une communication totalement retrouvée entre Auerbach et Carney. À commencer par cette envie commune de sortir d'une zone de confort au-delà de l'utilisation désormais volontiers galvaudée du terme, se lancer dans un nouveau challenge consistant à intégrer des collaborateurs dans un giron Black Keys qu'ils avaient si soigneusement pris soin de fermer à double tour par le passé, avec quelque difficulté notoire au moment de faire entrer un Danger Mouse dans l'équation à l'époque d'*Attack and Release,* en 2008 - et que démontre là aussi sans faux détours *This Is a Film About*… Si Carney a beau jeu de rappeler leur "aco-

ON THE ROAD AGAIN
Le duo reprend sa tournée internationale ce printemps.

© JIM HERRINGTON

"QUAND NOUS AVONS REMIS LE GROUPE EN ROUTE AU MOMENT DE* LET'S ROCK, *ON S'EST DIT AVEC DAN QUE FAIRE LES CHOSES SANS PERDRE DE VUE L'ASPECT FUN QUI ALLAIT AVEC ÉTAIT PRIMORDIAL." PATRICK CARNEY

quinage" sur le projet *Blakrok*, en 2009, réunissant son lot de rappeurs patentés (Ludacris, Mos Def, RZA et Raekwon du Wu-Tang Clan ainsi qu'un Ol' Dirty Bastard pourtant… décédé depuis cinq ans, Q-Tip échappé d'A Tribe Called Quest), il reconnaît que tenter plus avant l'expérience collaborative dans le cadre Keys trottait dans les têtes depuis quelque temps, autant qu'elle correspondait aux intentions festives qu'ils voulaient associer à l'album. *"L'idée a aussi germé lors des sessions de* Dropout Boogie, précise le batteur. *On s'était retrouvés avec des bouts de chansons dont on ne savait pas trop quoi faire, qui ne collaient pas avec le reste. C'est comme ça qu'on s'était décidé à appeler Greg Cartwright, en se disant que son background garage-rock pourrait nous amener quelque chose* [il sera crédité sur trois chansons de l'album au final, et pas des moindres : "Wild Child", "It Ain't Over" et "Baby I'm Coming Home", ndla]. *Ça nous a donné envie d'aller plus loin dans cette collaboration dans l'écriture et on a commencé à dresser une liste des gens avec qui, idéalement, on aimerait travailler. Les noms de Beck et de Noel Gallagher étaient en tête de cette liste…"*

SCÈNE
Le duo sur scène, lors du iHeartRadio ALTer EGO, en janvier 2024, à Anaheim, en Californie.

D'autres "têtes d'affiche" ont aussi pointé le bout de leur nez, mais il faudra patienter encore un peu pour qu'en soit déterrée la nature, à commencer par la présence d'Alice Cooper pour des vocalises écorchées comme il en a le secret. *"C'est une chanson d'Halloween,* s'amuse Carney avec une évidente gourmandise. *On n'allait pas la sortir en avril !"* (Rires)

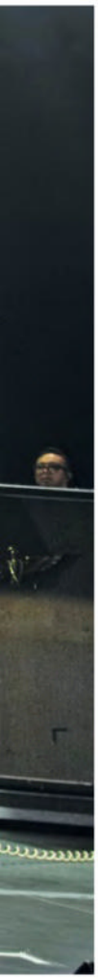
Soulever l'intérêt de l'aîné des Gallagher aurait pu aisément tourner à la gageure, compte tenu de son peu d'entrain à partager les tâches de composition et le convaincre d'envisager une alternative à cet entêtement nécessita un peu de temps. Mais Carney avait un atout maître dans sa manche : l'un de ses tout proches voisins à Nashville - dans la même rue, si on a bien tout suivi - n'est autre que l'ancien agent d'Oasis aux États-Unis. Mais plus que la satisfaction d'avoir accroché Gallagher au tableau de chasse, c'est davantage la façon avec laquelle l'opération fut (rondement) menée qui ravit Carney, à peine après avoir réservé un studio à Londres : *"On avait une chanson au bout d'une heure alors que l'on partait de zéro : 'You'll Pay'. Il n'y manquait que les paroles. 'On the Game' est née le lendemain et 'Only Love Matters" le jour suivant."*

Si la dévotion de la paire Auerbach-Carney à la musique américaine - et jusqu'aux tréfonds de celle-ci - a souvent été documentée, on n'en sait un peu moins de leur relation à la pop ou au rock *made in Britain*. Qu'ils croisent ainsi le fer avec Noel Gallagher était un bon prétexte pour chercher à en savoir plus. Sans aller jusqu'à prétendre qu'elle ait nourri leur quotidien autant que les Junior Kimbrough, R.L. Burnside du hill country blues, on sent chez Carney un réel plaisir à énumérer les Beatles, T-Rex, The Clash et… Oasis, avant de se pencher sur un cas encore plus particulier : *"The Kinks ont été présents très tôt dans ce qui nous a réunis musicalement avec Dan,* s'épanche-t-il ainsi. *D'ailleurs, aux débuts du groupe, on reprenait 'Act Nice and Gentle'. Je me souviens que leurs albums étaient très difficiles à trouver aux États-Unis. Ils y ont longtemps été bannis pour des histoires fiscales, de mémoire, alors qu'ils étaient à leur apogée* [en plus d'une interdiction de diffusion radio, le groupe ne sera pas autorisé à se produire sur le territoire entre 1965 et 1969 à l'initiative de la Fédération des musiciens américains, sans que les raisons exactes soient connues]. *Des trucs comme 'Something Else' ou 'Arthur (Or the Decline and Fall of the British Empire)' sont comme ça passés complètement à la trappe. Je devais avoir 20 ans quand je suis tombé sur 'Arthur' la première fois et c'était sur un CD gravé que quelqu'un m'avait donné ! J'étais d'autant plus sidéré de découvrir un truc pareil, comme sorti de nulle part, qu'à l'époque je passais pas mal de temps à la bibliothèque publique d'Akron à emprunter ses dizaines de CD par semaine. Et quand, plus tard, il y a enfin eu des rééditions des albums* [des Kinks], *c'est tout juste s'ils ne restaient pas planqués derrière le comptoir du magasin !* (Rires) *J'avoue que cette époque où tu avais l'impression de découvrir un truc qui te semblait hors de tout ce que tu connaissais, de partager ça avec tes potes, me manque un peu…"*

De la nostalgie, on pourrait aussi en déceler dans "l'imagerie" qui accompagne ce nouvel album de nos "Clés noires" : son artwork avec cette photo en noir et blanc d'une partie de bowling dans les années 1960, ces danses effrénées des convives des vidéos - en noir et banc également - des deux premiers singles, "Beautiful People" et "I Forgot to Be Your Lover", et dont certains mouvements des danseurs en question semblent faire un écho amusé aux déhanchements de l'inoubliable acteur-musicien et vigile à temps partiel, Derrick T. Tuggle, sur le clip de "Lonely Boy". De là à imaginer que derrière le "party album" que voulaient Carney et Auerbach, le message en filigrane tiendrait autour d'un "Amusons-nous en retrouvant les plaisirs simples d'avant."

Le batteur, à qui l'on doit l'idée de la pochette et le choix de la photo, là où ce fut

© 2024 IHEARTMEDIA



DJ BLACK KEYS
Patrick Carney et Dan Auerbach lors du lancement de leur nouveau single, "Beautiful People", au Bar Marmont du Chateau Marmont, le 13 janvier dernier, à Hollywood.

TROPHÉE
Visiblement émus de recevoir leur tout premier Grammy Award, en 2011

PREMIÈRE
Projection de *This is a Film About the Black Keys"* lors du SXSW 2024 au Paramount Theatre, le 11 mars, à Austin, Texas.

longtemps son frère Michael qui s'occupait de tout ce qui était graphique auprès du groupe (jusqu'à *Delta Kream* inclus), ne nie pas. *"Nous sommes comme beaucoup de gens de notre génération à s'être toujours sentis un peu en décalage avec leur époque,* concède-t-il. *C'est même peut-être encore plus vrai aujourd'hui quand tu traverses les États-Unis et que tout te paraît uniformisé, que c'est chaîne d'enseignes sur chaîne d'enseignes, comme un déni de toute culture avec ça, et l'impression de toute une société sombrant dans la dépression précisément à cause d'une absence d'esthétisme. C'est d'ailleurs ce qui m'avait sauté aux yeux lors de notre première visite en Europe, en particulier en France et en Angleterre, à travers la vitre d'un train ou en roulant sur les autoroutes : une vraie esthétique des choses, des paysages qui n'étaient pas pollués par des panneaux d'affichage les uns à la suite des autres. Il est clair aussi que retomber sur de vieilles photos d'Akron lors des recherches pour le visuel de l'album, de voir à quoi la ville pouvait ressembler à l'époque, n'a fait que renforcer ce sentiment nostalgique. Je repense souvent à la chanson de Chrissie Hynde, "My City Was Gone"* [sur *Learning to Crawl,* l'album des Pretenders, en 1984] *qui parlait déjà d'Akron dans le même esprit. Nous aussi avons grandi dans un Akron où tous les coins sympas disparaissaient au fur et à mesure. Dan et moi avons toujours été en recherche d'authenticité et il n'est donc pas anormal que nous allions fouiller dans le passé afin de renouer un peu avec lui."*

"NOTRE GÉNÉRATION SE SENT UN PEU EN DÉCALAGE AVEC NOTRE ÉPOQUE, C'EST MÊME PEUT-ÊTRE ENCORE PLUS VRAI AUJOURD'HUI QUAND TU TRAVERSES LES ÉTATS-UNIS ET QUE TOUT TE PARAÎT UNIFORMISÉ." PATRICK CARNEY

Que l'on ne se trompe pas pour autant : *Ohio Players* est tout sauf un album qui engendre la mélancolie, quand bien même la notion de "party" s'y dilue en fin de parcours - à moins que les "Fever Tree" et "Every Time You Leave" ne soient chargés d'incarner les lendemains de fête en mode gueules de bois à tous les niveaux. C'est souvent un mode guilleret, funky et entraînant en tout cas, qui y règne en majorité. Et si une nouvelle (brève) incursion en territoire hip-hop n'y est pas étrangère, difficile de ne pas y voir là l'impact d'une collaboration poussée (sept morceaux) avec Beck.

Entre le Californien et nos gars d'Akron par ailleurs nashvilliens d'adoption, c'est une longue histoire, remontant "officiellement" à 2003 et une tournée des uns en première partie de l'autre, à propos de laquelle Dan Auerbach n'hésite pas à reconnaître qu'ils *"avaient énormément progressé en tant que groupe de scène grâce à ces shows* [en ouverture de Beck]". C'est un autre souvenir que retient, lui, Carney : *"Il fut clairement l'un de nos premiers fans et nous a toujours soutenus depuis. Déjà, à l'époque, il nous avait dit qu'il fallait absolument que l'on se retrouve en studio pour faire quelque chose ensemble. Il nous a juste fallu vingt ans pour y arriver ! Mais dans une certaine mesure, ce n'est pas plus mal comme ça. Si ça avait eu lieu en 2004, par exemple, je ne suis pas certain que nous aurions su quoi faire..." Ohio Players* tombe donc à point nommé, que ses divers protagonistes se plaisent ou non à y ajouter une dose de storytelling pour se plier plus aisément à des contraintes de promotion que, ne faisons pas semblant, ils n'ont jamais goûtée. *"Je dois tout à ma relation avec Pat,* énonce Auerbach avec une empathie dont il n'est pas coutumier et dans un éclat de rire retenu, en conclusion de *This is a Film about the Black Keys. Nous sommes coincés ensemble pour l'éternité !"*

Puissions-nous, en ce qui nous concerne, être les spectateurs de cette éternité... le plus longtemps possible.

© RODIN ECKENROTH - KEVORK DJANSEZIAN - 2024 ASTRIDA VALIGORSKY

NOUVEAU

CONTRE-CULTURE
ACTE I

Avec son swag légendaire, Norman Anderson, alias Normski, ambassadeur du hip-hop au Royaume-Uni depuis son émergence dans les années 1980, est le grand archiviste de ces jours de gloire qu'il a capturés de Londres à Détroit.

PAR **LORAINE ADAM**
PHOTOS **NORMSKI**

◀ PUBLIC ENEMY
"En cette nuit de novembre 1987, Chuck D et Flavor Flav montent sur scène pour leur première prestation à Londres. Public Enemy a changé le visage du hip-hop au Royaume-Uni lors du 87 Def Jam Tour, à l'Hammersmith Odeon."

▲ DE LA SOUL
"J'ai rencontré les légendes du rap de la période 'Daisy Age'. Cette photo date de 1989, juste avant qu'ils ne montent sur la scène de la Brixton Academy."

▼ MC DUKE
L'un des tout premiers rappeurs britanniques, photographié pour la pochette du single "I'm Riffin'" sorti en 1989 chez Music of Life.

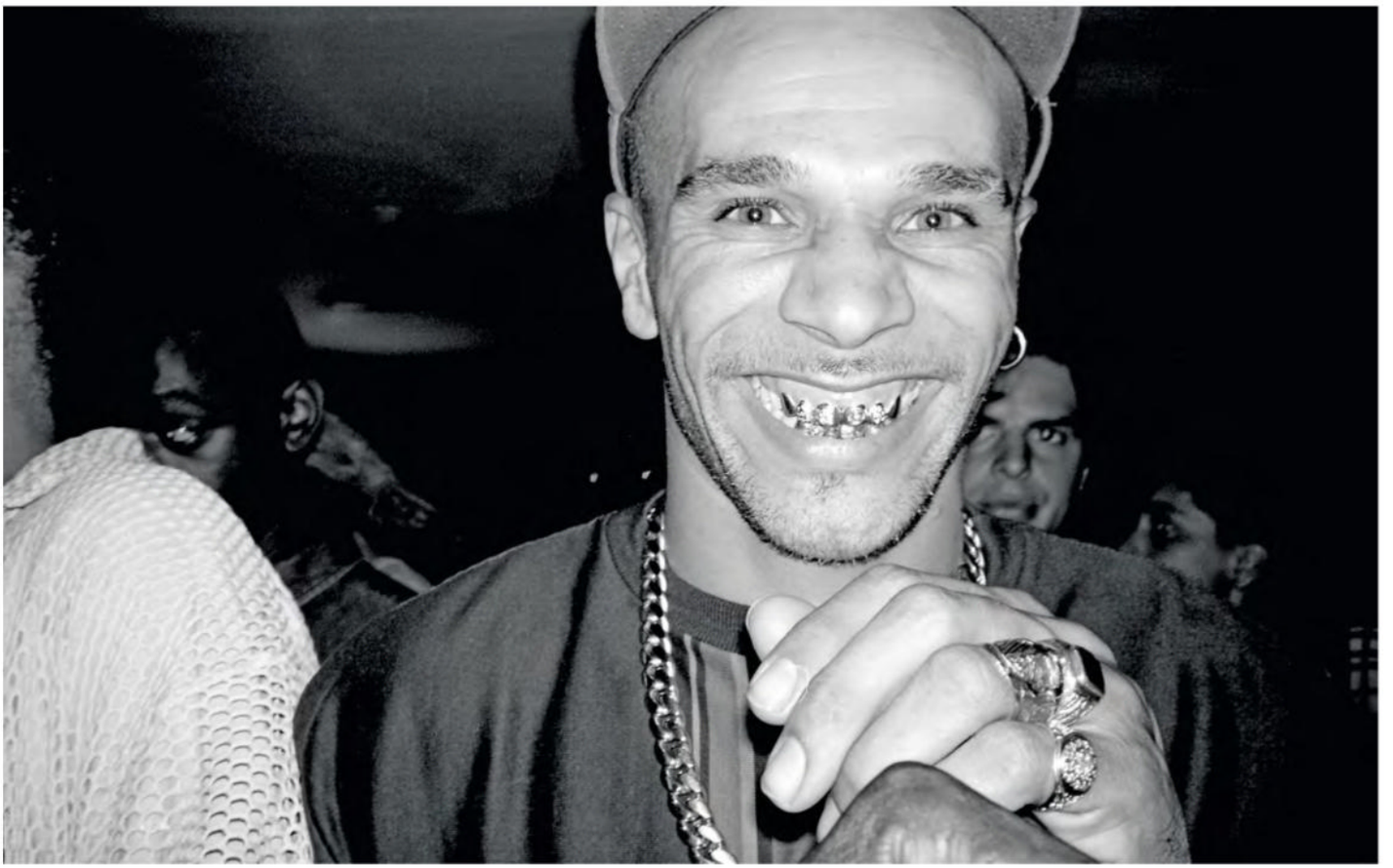
▲ ICE CUBE
"En 1991, j'ai photographié Ice Cube devant la maison de sa mère, à Inglewood. Il avait quitté NWA et se lançait dans une carrière solo."

▶ DEMON BOYZ
"Ce groupe de Tottenham voulait une Cosworth, la voiture de la police que les jeunes de la rue considéraient comme un symbole de statut social."

TÉMOIN DE LA GENÈSE DU HIP-HOP, de la techno et de la jungle, qui fut également animateur de l'émission culte "Dance Energy" sur la BBC2 au début des années 1990, Normski est aujourd'hui devenu une icône nationale. Né en 1966, ce passionné de photo depuis toujours décrypte dès l'enfance le monde qui l'entoure, celui de la jeunesse des quartiers londoniens défavorisés : *"Le parcours de ces jeunes Noirs reflétait le mien. Je m'intéressais honnêtement à leur monde, ce qui signifiait que j'étais respecté et accepté dans leurs cercles. En retour, ils ont fait de moi le photographe que je suis devenu."* L'une de ses grandes sources d'inspiration est Don McCullin, réputé pour ses reportages de guerre *"et ses portraits, honnêtes et bruts"*. Après l'école, il s'inscrit à l'université pour suivre un cours intensif de photographie. C'était peu avant que le hip-hop ne prenne de l'ampleur. Multipliant les concerts de jazz, R'n'B et soul (Whitney Houston, James Brown ou Barry White), il mitraille *"ces personnages plus grands que nature"* qu'il idolâtrait. En 1987, le *Record Mirror* lui commande ses premiers portraits et il commence à travailler pour des maisons de disques.

"Je suis né et j'ai grandi dans le nord de Londres, ce qui m'a permis d'être exposé à toutes sortes d'influences musicales", raconte celui dont le tout premier album acheté à sa sortie est *Black and White,* des Stranglers, *"en partie à cause de l'image puissante du groupe sur la pochette"*. En revanche, Normski avoue ne rien connaître à la scène rap française, *"à part un artiste cool, Luni Sacks, et son*

F32 SSX



▼ AUTOPORTRAIT
Normski est un photographe britannique qui a suivi pas à pas la naissance et l'évolution du hip-hop en Angleterre dès les années 1980.

▲ METALHEADZ
*"Dans les années 1990, quand Metalheadz a lancé ses fameuses soirées au Blue Note, à Hoxton Square, je vivais déjà sur Old Street, au coin de la rue. Cette scène, alors très underground, accueillait peu de photographes mais je m'y suis glissé avec mon compact 35 mm Olympus et j'ai surpris Goldie sur la piste de danse. Il dit que c'est la meilleure photo de lui, car '*elle capture [s]on âme*'."*

crew qui faisaient des morceaux et des vidéos incroyables du temps de MC Solaar et du film culte, La Haine. *La France a toujours été très présente dans la street culture et le rap, cela ne fait aucun doute qu'elle a sa place dans le monde et dans les pays francophones".*

Autour de son livre, dont aucune traduction française n'est encore prévue, l'artiste prépare une exposition-conférence *"qui fera le tour des galeries et des espaces intéressants au Royaume-Uni et à l'étranger"*. En avril, il présentera son travail et le livre à la Biennale de Venise, dans l'exposition collective *Secret Apartment Show*.

Aujourd'hui, celui qui a pour dicton *"Suivez votre intuition, votre instinct a toujours raison"* rêverait de photographier l'Anglais Jeymes Samuel aka The Bullitts (frère de Seal), auteur-compositeur-interprète-producteur-réalisateur-scénariste, *"génie créatif"* du film *Le Livre de Clarence*, avec le rappeur Lakeith Stanfield, Anna Diop et Omar Sy. L'histoire d'un homme qui décide de capitaliser sur l'influence grandissante de Jésus… *"Surtout s'il s'agissait d'une couverture pour une publication légendaire comme* Rolling Stone*!"*

Normski: Man With the Golden Shutter, édition ACC Art Books

© PAUL H/NORMSKI

ANCIENS NUMÉROS

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION

n°160 - Eric Clapton

n°159 - Bob Marley

n°158 - Måneskin

n°157 - Prince

n°156 - The Who

n°155 - The Rolling Stones

n°154 - Tina Turner

n°153 - Bob Dylan

n°152 - Metallica

n°151 - Depeche Mode

n°150 - Pink Floyd

n°149 - Jeff Beck

n°148 - Bruce Springsteen

n°147 - The Beatles

n°146 - Leonard Cohen

n°144 - Coldplay

n°143 - David Bowie

n°142 - Keith Richards

n°141 - Red Hot Chili Peppers

n°140 - Spécial USA

n°139 - Neil Young

n°138 - B. Obama & B. Springsteen

n°137 - Dave Gahan

n°136 - Charlie Watts

n°135 - George Harrison

n°134 - Amy Winehouse

n°133 - The Who

n°132 - Crosby, Stills, Nash & Young

TOUS LES NUMÉROS PARUS DEPUIS 2008 SONT DISPONIBLES AU FORMAT NUMÉRIQUE SUR WWW.ROLLINGSTONE.FR

BON DE COMMANDE

ANCIENS NUMÉROS

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLINGSTONE, À RENVOYER À :
ROLLINGSTONE – 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

1. JE COCHE LE(S) NUMÉRO(S) CHOISI(S)

☐ n°160 : 6,90€	☐ n°159 : 6,90€	☐ n°158 : 6,90€	☐ n°157 : 6,90€	☐ n°156 : 6,90€
☐ n°155 : 6,90€	☐ n°154 : 6,90€	☐ n°153 : 6,90€	☐ n°152 : 6,90€	☐ n°151 : 6,90€
☐ n°150 : 6,90€	☐ n°149 : 6,90€	☐ n°148 : 6,50€	☐ n°147 : 6,50€	☐ n°146 : 6,50€
☐ n°144 : 6,50€	☐ n°143 : 6,50€	☐ n°142 : 6,50€	☐ n°141 : 6,50€	☐ n°140 : 6,50€
☐ n°139 : 6,50€	☐ n°138 : 6,50€	☐ n°137 : 6,50€	☐ n°136 : 6,50€	☐ n°135 : 6,50€
☐ n°134 : 5,95€	☐ n°133 : 5,95€	☐ n°132 : 5,95€		

2. J'AJOUTE LES FRAIS DE PORT

FRANCE métropolitaine : 1,50€ par numéro / Europe + Suisse (Zone 1) : 2,50€ par numéro
autres pays + DOM TOM (Zone 2) : 3€ par numéro

COÛT TOTAL : ..... € (prix des numéros) + ... € (frais de port) = ... €

3. J'INDIQUE LES COORDONNÉES POUR LA LIVRAISON

☐ M. ☐ Mme **NOM** _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

_____

CODE POSTAL _____ **VILLE** _____

PAYS _____ **TÉLÉPHONE** _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE

ACHETEZ EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

PRODUCTION
Knopfler prend la pose devant le Tyne, le fleuve qui traverse Newcastle, la ville dans laquelle il a grandi, bien que né à Glasgow, en 1949.

MARK KNOPFLER

ET AU MILIEU COULE UNE RIVIÈRE

Il lui aura fallu plus de cinq ans pour passer d'une route à un fleuve, plus indépendamment de sa volonté qu'autre chose. Un laps de temps que le songwriter aura mis à profit pour peaufiner sons et réflexions.

PAR **XAVIER BONNET**

PHOTO **MURDO MACLEOD**

C'est avec un sourire qu'il nous accueille ! Oui, mesdames et messieurs, *ladies and gentlemen*... Mark Knopfler sourit ! On l'entendra même rire à certains moments de l'entretien. Si, si, on vous jure ! Oh, certes, pas un rire aux éclats, mais suffisamment de quoi ruiner pour de bon une réputation de grincheux patenté ou tout du moins de mine renfrognée devant l'éternel. C'est au contraire avec une note d'humour singulière qu'il accompagnera certaines de ses remarques.

L'illustration qu'à l'approche des trois quarts de siècle (en août prochain), Mark Knopfler a réglé un éventuel problème avec sa réputation, l'image qu'il peut projeter ? À cet égard, quelque chose nous dit que le processus a été enclenché - et achevé - depuis longtemps. Plus longtemps même que celui qui l'a amené à rester accaparé une demi-décennie par un nouvel album, *One Deep River*, le dixième d'un parcours discographique entamé il y a désormais vingt-huit ans. Certes, une certaine pandémie mondiale est passée par là, mais l'on doute fortement qu'il n'aurait rien précipité non plus si elle n'avait jamais existé.

Observer le temps qui passe, s'en nourrir au quotidien, à grand renfort de lectures le plus souvent, Knopfler a juste poussé le curseur un peu plus loin avec *One Deep River* dont le cours sillonne à travers douze chansons (plus neuf "bonus tracks" à distiller selon les différents formats de l'album). Et quitte à se délester par la même occasion de quelques compagnons (ou compagnonnes, en l'occurrence) ayant à leur tour rythmé son parcours artistique.

> ***"La guitare doit avant tout rester au service de la chanson, je me suis toujours perçu comme un songwriter."***

Pourquoi vous être séparé de quelque 120 guitares et amplis pour cette vente aux enchères chez Christie's, en janvier dernier ? Quelle mouche vous a donc piqué ?

(Rires) La vraie question serait plutôt de savoir pourquoi j'ai eu jusqu'à 120 guitares et amplis ! Comment ai-je pu en faire entrer autant dans ma vie ? Je ne me suis jamais vu comme un collectionneur. D'une certaine façon, les guitares n'ont cessé d'aller et venir. On m'en amenait, j'en prêtais, ça a toujours fait partie d'un grand échange. C'était même presque une monnaie d'échange. Si je jouais avec quelqu'un, je lui donnais une guitare. Quasiment à chaque fois... Au fil du temps, celles qui restaient ont fini par prendre la poussière, dans tous les sens du terme. Qui plus est, quand tu donnes une guitare à quelqu'un, tu caresses l'espoir qu'elle va faire naître une chanson chez cette personne, qu'elle va amener ça avec elle, et c'est heureusement souvent le cas. Quelque part, une chanson attend... Il n'y a donc pas d'autre raison chez moi que d'en laisser partir quelques-unes.

On a toutefois le souvenir de vous avoir entendu parler du choix d'une guitare pour une de vos compositions comme d'un casting, en fonction de la sonorité que vous imaginiez pour telle chanson. En en vendant ainsi un certain nombre, cherchez-vous à réduire le champ de ce casting ?

C'est exactement ça. C'est une façon de me concentrer sur moins d'options et de ne pas m'égarer, à perdre trop de temps, de ne pas passer des semaines à essayer trois guitares pour une seule partie d'une chanson alors que ce temps pourrait être consacré à une autre composition. Faire un album, c'est aussi faire entrer de nouvelles guitares, de nouveaux combos guitare-ampli, ce qui fut le cas encore cette fois, notamment avec deux guitares acoustiques fabriquées par ce luthier dans l'Oregon, Butch Boswell.

Faut-il en déduire que votre relation avec la guitare a évolué au fil du temps, que le lien affectif que vous pouviez avoir avec elle s'est quelque peu estompé et que vous regardez l'instrument essentiellement aujourd'hui comme un outil ?

Absolument. Je suis d'ailleurs persuadé à propos des modèles de cette vente aux enchères qu'il y a des "guitar freaks" qui en savent beaucoup plus que moi sur chacune d'entre elles ! À mes yeux, la guitare doit avant tout rester au service de la chanson, et je me suis toujours davantage perçu comme un songwriter plutôt qu'un guitariste, et c'est encore plus vrai aujourd'hui. Je me vois même volontiers comme un guitariste à temps partiel. Écrire des chansons, en tirer de bons albums, c'est ce qui prime chez moi, vraiment. Je ne fétichise pas ou plus la guitare. C'est un truc d'écolier, ça, et j'ai passé l'âge ! *(Rires)* Enfin, pas tout à fait, à bien y réfléchir. Il en reste toujours quelque chose quand tu fais ce que je fais. Tu jettes toujours un œil à la vitrine d'un magasin de guitares. Comme tu le fais pour un magasin de vélos, à 74 ans ! Le satané vélo me tuerait probablement, mais cet appétit, cette innocence, sont toujours là quelque part... Il n'y a pas mieux que la musique pour maintenir en vie l'enfant qui est en toi.

Lors de notre rencontre, il y a cinq ans, vous nous expliquiez qu'au cas où vous abandonneriez définitivement les tournées, vous pourriez prendre des cours de guitare avec un professeur accompli...

J'y ai pensé, en effet, mais je n'en ai plus les capacités physiques ni la dextérité. J'ai pris tant de mauvaises habitudes ou de mauvaises manies, depuis si longtemps, dans ma façon de jouer que je refuse de soumettre mes doigts à devoir les ramener dans une bonne position sur un manche. Je sais comment ça finirait avec ce professeur : *"Je sais que vous avez raison, mais je m'en fous !"* Si mes doigts ne veulent pas aller ici ou là, y aller très vite ou aller vers quelque chose de plus complexe, ce n'est pas maintenant que je vais les y forcer !

Vous nous expliquiez aussi ce jour-là, alors que l'on vous demandait en quoi votre jeu de guitare, votre technique, avaient évolué avec les années, qu'ils avaient "souffert" de votre focus sur les chansons...

Et je ferais la même réponse si vous me reposiez la question ! *(Sourires)* C'est même encore plus vrai aujourd'hui, et le Covid a renforcé ce sentiment. Je suis tellement plongé dans l'écriture de chansons, quasi obsessionnellement, et je ne vais pas me retrouver à court de chansons. Qu'on ne se méprenne pas, j'adore toujours jouer de la guitare et je

PRODUCTION
Knopfler dans son studio londonien.

suis toujours heureux de voir de nouveaux guitaristes apparaître, de voir comment ils se forgent une identité à travers leur instrument, comme c'est le cas pour ceux avec qui je travaille. Ça me fascine, mais je reste quelques marches plus bas, à l'étage inférieur, et ça me va parfaitement… Ce sont des musiciens, ce que je ne me considère pas être une fois de plus. Je suis et reste songwriter. J'ai bien conscience que ma touche est ce qu'elle est, reconnaissable, mais comme elle pourrait l'être d'une façon ou d'une autre chez n'importe qui. Ce n'est pas de la fausse modestie. J'aime ma façon de jouer, à défaut d'en être satisfait. C'est juste ma façon de faire les choses, de les atteindre, et j'ai fini de me poser la question de savoir si c'était une "bonne" méthode pour y parvenir !

Cet album a mis du temps à voir le jour, en partie à cause de la pandémie. Comment avez-vous réussi à ne pas perdre patience depuis les premières sessions, en 2020 ?
On ne peut pas perdre patience, on n'a pas le droit ! Seul l'objectif final compte là encore. Au demeurant, connaître des retards comme ça peut avoir du bon, cela permet de reconsidérer ce qu'on a entre les mains. Ça permet de prendre un peu de recul et c'est comme ça qu'est venue l'idée de réunir certaines de ses chansons pour les besoins d'un EP, qui sortira un peu après l'album *[*The Boy, *"réservé" au Disquaire Day, ndla]* et dont le thème général se concentrera davantage que l'album sur une période comme le début des années 1960, où le monde s'était reconstruit d'une certaine manière ; une période qui correspond chez moi au passage de la littérature enfantine à la littérature pour adultes, et par ricochet au monde réel. Cette époque où on assassinait des Présidents américains, où les règles paraissaient plus floues, où Londres devenait la cible de la mafia avant de regagner les États-Unis une fois qu'elle fut obligée de quitter La Havane avec Castro. Bref, une époque assez fascinante pour un tout jeune adolescent en Angleterre…

Vous avez déjà expliqué comment l'idée derrière le titre de l'album, *One Deep River*, reposait sur le Tyne, ce fleuve qui traverse Newcastle, la façon dont on le franchit pour s'en échapper mais toujours y revenir, et ce depuis l'enfance. Peut-on tisser un lien avec "Down to the Waterline", la chanson qui ouvre le premier album de Dire Straits, avec "*ces *quais où l'on court et se cache*" ? Voire avec "Southbound Again", qui évoque déjà explicitement le Tyne ?
Tout à fait ! J'étais encore dans un train il y a deux ou trois jours vers Newcastle et toutes sortes de souvenirs sont remontés, comme si l'histoire semblait se répéter quand tu franchis cette rivière,

© GUITARIST MAGAZINE/GETTY IMAGES

en effet. C'est une chose à laquelle je pense souvent : partir pour pouvoir revenir et revenir pour pouvoir repartir… Tout ça est intimement connecté et je crois que c'était le bon moment pour moi, en tant que songwriter, de plonger dans ce genre de réflexions.

Comme une façon de boucler la boucle ?

Bonne question. Je l'espère. En boucler certaines en tout cas. De voir aussi comment ce qui nous intéressait à 16 ans continue de le faire, mais avec un vécu en plus. Une fois de plus, le contexte social de mon adolescence était un moment incroyable à vivre, ne serait-ce parce qu'on savait qu'une guerre n'allait pas nous faire disparaître prématurément comme ça avait pu être le cas pour la génération précédente.

Directement ou via une métaphore, les trains apparaissent dans pas moins de cinq chansons de l'album. Une fascination particulière que nous ne connaissions pas chez vous ?

Je n'ai pas eu de train miniature quand j'étais enfant, ceci explique peut-être cela ! *(Rires)* Mais ils ont toujours fait partie de mon quotidien. C'est davantage l'idée de mouvement qu'ils traduisent dans ce que j'évoque. Les villes où l'on vit peuvent être temporaires, en fonction des déménagements, les trains en font toujours un trait d'union en quelque sorte. Ils étaient là quand je suis parti de Newcastle pour devenir journaliste, ils étaient là quand je suis revenu pour cette présentation au stade de la nouvelle version de "Going Home (Theme from *Local Hero*)" *[un nouvel enregistrement avec un casting impressionnant de guitaristes et de musiciens pour les besoins du Teenage Cancer Trust et de Teen Cancer America]*.

Tout ça ressemble beaucoup à de la nostalgie, que vous avez toujours dit fuir…

Ça n'en est pas. Ce qui est intéressant avec le temps, c'est de l'observer au fur et à mesure lorsqu'on vieillit, voir les choses se télescoper, et la façon dont cette observation ne cesse d'apporter quelque chose de neuf précisément parce qu'on est plus vieux ! On voit sans cesse les choses avec un prisme différent. Mais tout ça n'a rien de bien nouveau chez moi. Cette notion de télescope inversé, j'en parlais déjà il y a quelques années, sur *Privateering* il me semble *[en 2012]*. C'est une façon comme une autre de dire que les temps changent mais pas les gens. Ce qu'on peut entendre aux news tous les matins, ce sentiment d'être dans un grand cirque récurrent, n'est souvent qu'un phénomène qui se répète.

"Watch Me Gone" parle à un moment de peut-être prendre la route avec "Bob", de peut-être faire du stop avec "Van". Sont-ils les Dylan et Morrison auxquels on pense instantanément ?

CARTON PLEIN
Jack Sonni, Alan Clark, Chris White, Terry Williams, Guy Fletcher, Mark Knopfler et John Illsley, et leur pluie de disques d'or, en 1985.

Oui, bien sûr. C'était ce que j'avais en tête quand j'étais gamin : "*Gaffe les gars, me voilà !*" *(Rires)* C'est là où je voulais aller, à ça que je voulais arriver ! Et où je suis arrivé… Je suis parti de chez moi et j'ai fait en sorte que ça se concrétise. Et là aussi, j'ai souvent pensé à ces gamins qui sont restés, à ces gens qu'on a connus enfant et qui n'ont pas pris la même direction que nous. Tous ces "*home boys*" dont j'ai déjà parlé dans une chanson *[sur l'album* Get Lucky*]* "*qui connaissent chaque virage de chaque route qui les ramène en ville*". Eux ont été incapables de partir…

> ***"Le contexte social de mon adolescence était un moment incroyable à vivre."***

Vous aviez produit *Infidels* pour Bob Dylan, en 1983, et qu'il avait tout remixé dans votre dos, ce qui vous avait mis hors de vous à l'époque. Tout est pardonné aujourd'hui ?

Vous parlez de la façon dont il n'a pas été proprement mené à bien ? Oh oui ! Je n'en ai jamais voulu à qui que ce soit. À mes yeux, ça faisait partie d'un chaos général. Il n'a jamais été écrit dans mon esprit que les choses seraient organisées, que tout roulerait sans embûche. On se doit de respecter la façon dont les gens travaillent, même si elle est complètement différente de la nôtre, respecter leurs choix, pourquoi ils les font. En tout cas, j'ai appris à le faire avec les années. De plus en plus.

Dans la très longue liste des artistes avec lesquels vous avez collaboré, lequel vous a le plus impressionné ?

C'est sincèrement très compliqué de répondre à ça. Ils l'ont tous fait et de tant de manières. J'ai vraiment le sentiment d'avoir puisé chez chacun d'entre eux, y compris parmi tous les ingénieurs du son que j'ai pu croiser. Depuis le premier album, me retrouver assis à côté de ces types et passer des heures à tenter de comprendre ce qui leur passait par la tête, a toujours été quelque chose de particulier. C'était un peu comme apprendre à devenir un conducteur de locomotive en remplissant la bête de charbon à la pelle… J'ai une grande dette auprès de tous ces ingénieurs du son. Une fois dit ça, ce fut également un immense privilège de pouvoir côtoyer quelqu'un comme Randy Newman.

Les textes de vos chansons ont toujours été particulièrement ciselés, si évocateurs dans leur manière de raconter telle histoire. N'avez-vous jamais pensé à devenir romancier ?

Je ferais un très mauvais romancier ! D'abord parce que je suis incapable d'imaginer mon écriture en dehors du cadre d'une chanson. Je ne me sens déjà pas capable de laisser une

© ROB VERHORST/GETTY IMAGES

GUITAR HEROES
Ci-dessus, à gauche, débuts dans un club de Londres ; à droite, avec Bob Dylan sur les captations de *Infidels*, en 1983, sur lequel résonne le surprenant et très actuel "Neighborhood Bully". À droite, la célèbre National de la pochette de *Brother in Arms*, lors de la vente aux enchères de janvier dernier. À gauche : Knopfler a tourné avec Eric Clapton en tant que sideman de luxe, en 1988 ; ici à Knebworth, le 30 juin 1990.

note au laitier qui ait quoi que ce soit d'impressionnant ! Vraiment, je serais incapable de me mettre au niveau de quelqu'un qui écrit en prose. C'est un autre monde, comme celui des poètes, même si le lien entre chanson et poème est peut-être moins flou. Une chanson a son propre dialogue, avec selon moi une diction plus simple. Alors bien sûr, tu peux toujours tordre la poésie pour essayer de la faire rentrer dans une chanson ou une composition musicale. C'est souvent le cas dans l'opéra, par exemple, ce qui se traduit par un traitement particulièrement cruel du langage. Nous avons la chance d'avoir, avec l'anglais, une langue magnifique, musculaire et flexible à la fois, si incroyable qu'elle permet d'avoir un langage pour la littérature, un autre pour la poésie et un autre encore pour la chanson, chacun parfaitement adapté pour telle situation.

Et écrire votre autobiographie ?
Là aussi, ça ne pourrait qu'être mal fait. Je pourrais m'essayer mais il me faudrait rapidement un arbitre pour siffler la fin de la partie. Qui plus est, ça me prendrait certainement un temps fou, ne serait-ce que pour trouver le plaisir dans la prose, indispensable à celui qui écrit. Et ça, je sais que j'en suis également incapable.

Passage obligé pour cette dernière question, afin de ne pas nous faire lyncher par certains de nos lecteurs qui auraient rêvé de vous la poser : qu'est-ce qui pourrait vous convaincre de reformer Dire Straits ?
Rien. Absolument rien. Ça me serait très facile, mais non. Je n'ai jamais rien fait pour de l'argent, donc… Ça ne m'intéresse pas, sauf si c'était pour financer la construction d'un autre studio d'enregistrement. Non, même pas d'ailleurs. J'adore The Straits, que l'on ne s'y trompe pas. J'ai adoré ce que nous avons réussi, mais j'ai atteint tout ce que j'avais pu désirer avant que, comme je l'ai déjà dit à de nombreuses reprises, ça ne soit devenu trop gros, trop énorme. Ça ne rimait plus à rien à mon sens ; la dimension que ça avait pris était trop devenue une distraction en soi. R

© ERICA ECHENBERG - LEON NEAL - PETE STILL/GETTY IMAGES

RollingStone FRANCE
RADIO

LA BANDE SON DE VOTRE MAGAZINE

sans publicité

Disponible sur
www.rollingstone.fr

Le Guide

Musique

EN VERROU LIBRE!

Les Keys s'ouvrent une boîte de Pandore et c'est un feu d'artifice!

Par XAVIER BONNET

The Black Keys

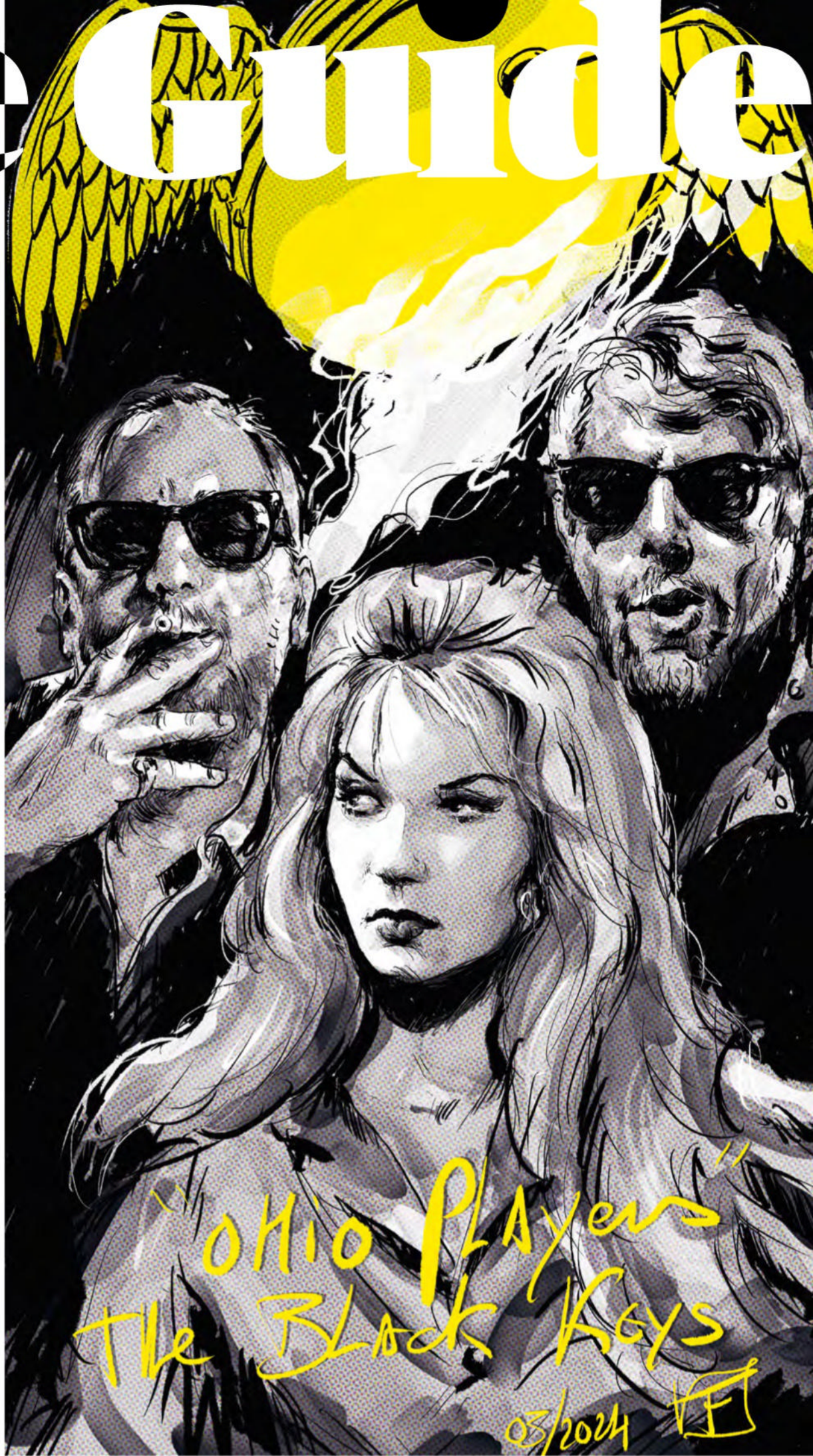
Ohio Players

NONESUCH/WARNER

★★★★

PARCE QU'ILS MAÎTRISENT leur affaire sur le bout des doigts, on fait partie de ceux qui se laissent volontiers à penser que les Black Keys pourraient concourir au titre de meilleur caméléon musical de ces vingt dernières années, l'ayant démontré à de multiples reprises, la moitié de l'équipage peut-être davantage via la pelletée d'enregistrements qui franchissent la porte de sortie de ses Easy Eye Studios de Nashville. Il ne faut pas non plus être devin pour imaginer que ça leur convient parfaitement, voir qu'ils s'en amusent, et que des sourires jusqu'aux oreilles ont dû conclure la mise en boîte de ce "This Is Nowhere" lançant ce quatrième album studio en cinq ans - oui, quand même! - et sonnant à s'y méprendre comme un single de Beck! Bis repetita plus tard avec ce "Paper Crown" au groove si imparable qu'y résister sera peine perdue. Dan Auerbach et Patrick Carney ➜

ILLUSTRATION DE
ALAIN FRETET



→ THE BLACK KEYS

l'expliquent volontiers, à plus forte raison ces derniers temps : Beck et eux, c'est une longue histoire, remontant quasiment aux débuts du groupe et l'envie de sceller une admiration mutuelle était "dans l'air" depuis toujours. Résultat, le "*loser, baby*" apparaît sur rien moins que sept morceaux d'*Ohio Players* (sur quatorze !), impliqué à des degrés divers mais jusqu'à la composition parfois, tandis que l'autre invité de marque, Noel Gallagher, est de la partie sur trois. Rien ici pourtant d'un caprice de stars, d'un luxe dû à un statut de "gars qui pèsent dans le métier". Ouvrir les portes de leur univers - on allait écrire citadelle tant ils avaient pris tant soin jusqu'ici de garder cette alchimie si particulière, forgée dans les caves d'Akron, hermétique à toute intrusion (exception faite de Danger Mouse) -, Dan Auerbach et Patrick Carney l'ont vu comme un défi à se lancer à eux-mêmes, un challenge tout au moins, de ceux dans lesquels on aime à s'embarquer avec la pleine conscience de ses forces et la confiance en elles. Un plongeon dans un relatif inconnu et dans les grandes largeurs, les plus grandes largeurs possibles, à l'instar de cette irruption pour le moins tonitruante en territoire hip-hop sur un "Candy and Her Friends" ou le "Paper Crown" déjà évoqué.

Que les réfractaires aux expériences nouvelles, aux virages qui pourraient paraître plus intimidants que dans les faits se rassurent, nos "clés noires" n'ont pas oublié dans leurs désirs d'émancipation ce qui a aussi fait leur ADN, à savoir les riffs de guitare qui claquent et fendent l'air, les beats de batterie secs à souhait et les trames mélodiques au service de l'ensemble. C'est même cet alliage de tous les possibles, où sont tout autant convoqués subrepticement ou plus longuement soul, funk, rock, surf music, qui fait d'*Ohio Players* un disque passionnant à chacune des 2585 secondes qui le composent et qu'on n'aura pas vu passer… Et si son titre est un hommage avoué à tous les musiciens de cet État dont tout est parti pour nos deux gaillards, c'est à l'arrivée un hommage à la musique "tout court", aux musiques, celles qui ne cessent de nous accompagner et nous aident à voir le monde autrement, l'accepter - et le supporter - plus aisément. Ⓡ

MIXTURE TEXANE

Khruangbin
A La Sala
DEAD OCEANS/NIGHT TIME STORIES/MODULOR
★★★

BASSE GROOVY, réverb', moiteur ensoleillée : bienvenue dans le cinquième album du trio formé à Houston par Laura Lee, Mark Speer et Donald "DJ" Johnson, qui s'ouvre sur l'instrumental "Fifteen Fifty-Three". Voix éthérées, son ouaté, orchestration alanguie mais sans verser dans un easy listening vite balayé par la maîtrise sonore de Khruanghbin, qui puise son inspiration dans le blues l'exotica, le dub, le rock psyché seventies et les musiques de films morriconiennes. Place à l'imaginaire, donc, avec une économie de paroles assumée et salvatrice, bien que le croisement des cultures anglo-saxonne et latine n'y soit pas étranger… et que "Les Petits Gris", qui clôt le disque, témoigne de leur francophilie. *Muy elegante.*

SOPHIE ROSEMONT

Phosphorescent
Revelator
VERVE/UNIVERSAL
★★★★

L'OVNI DU MOIS

Brillant

CE HUITIÈME ALBUM SOLO de Matthew Houck, connu depuis 2001 sous le nom de scène Phosphorescent, est une belle surprise, entre pop éthérée et rock indé méditatif, sans oublier une pointe de folk. Composé de neuf titres originaux, ce *Revelator* contraste avec son précédent album, *The Full Moon Project* (2022), constitué, lui, uniquement de reprises de Lucinda Williams, Nina Simone, Fleetwood Mac, Randy Newman ou encore d'un étonnant "Like a Rolling Stone" de Dylan. Cette fois, les recherches sonores de Phosphorescent – il a construit son propre studio d'enregistrement dans sa maison de Nashville – l'amènent à des compositions empreintes de nostalgie ("A Moon Behind the Clouds", "To Get It Right"), tout en étant d'une grande harmonie musicale. C'est un peu facile, mais il est pleinement justifié d'affirmer que *Revelator* est une véritable révélation.

PIERRE-MARIE DUFOUR

© CURTIS WAYNE MILLARD - DR

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais… | ★ Euh…

Sheryl Crow

Evolution

BIG MACHINE/UNIVERSAL

★★★

Teenage fanclub!

L'adolescence est souvent un âge difficile, c'est un fait acquis. Elle peut aussi, à l'occasion, se montrer inspirante, y compris chez… les parents d'un teenager! La preuve avec cet album de Sheryl Crow, né, de son propre aveu, des bombardements de questions de ses deux garçons auxquels elle s'efforçait de faire front, avant de coucher sur papier certaines réflexions après coup. Plus observatrice que jamais sur le monde qui l'entoure – quitte à avoir pris du recul avec lui – , elle distille ses mots à propos du luxe futile, la solitude, l'espoir de lendemains meilleurs un peu quand même; sa folk-pop se faisant tour à tour épique, groovy ou plus feutrée, avec un (bref) solo de Tom Morello sur le titre-album (qu'on aurait tout aussi bien imaginé chez… Madonna). Vu que "dame Corbeau" ne sort donc désormais de sa retraite qu'avec parcimonie, autant en profiter sans réserve.

XAVIER BONNET

The Wandering Hearts

Mother

CHRYSALIS

★★★★

Transatlantique

Formé à Londres en 2015, The Wandering Hearts semble sorti tout droit de la scène folk-rock de Laurel Canyon. Construit sur de solides édifices, leur troisième album vous soulève comme une vague, s'inspirant du meilleur de Simon and Garfunkel ("Letter to Myself") mais aussi de Stevie Nicks ou encore des dorures vocales des Mamas and The Papas. Les mélodies haut perchées du trio britannique (Tara Wilcox en lead vocal, A.J. Dean à la guitare, Francesca Whiffin à la mandoline), toutes illuminées de guitares acoustiques et de chœurs incandescents, font ici des merveilles ("About America", "Still Waters"). À l'arrivée: un petit chef-d'œuvre de folk-rock americana à la beauté saisissante et précieuse, privilégiant à la nostalgie un sens inné de la mélodie contagieuse.

PHILIPPE LANGLEST

Metz

Up On Gravity Hill

SUP POP/MODULOR

★★★★

Le jour de Metz

Le sixième album de Metz est enfin arrivé! Quatre ans que nous attendions une suite au monstrueux *Atlas Vending*. Logiquement moins directement agressif que *Metz* en 2012 et *Metz II* trois ans plus tard, cet *Up On Gravity Hill* entérine la direction prise avec son prédécesseur: une forme de hardcore destructurée, cérébrale et arty. On se retrouve vite sous l'emprise de "Entwined (Street Light Buzz)" qui, dans un bruit apparent, laisse passer une lumière pop. Juste après, "99" nous saisit avec ce gimmick de guitares fébriles qui annonce un rouleau compresseur, lequel ne manque pas d'arriver. "Wound Tight" nous étonne en rappelant Fugazi. Mais on reviendra au tendu "Glass Eye" ou au balancement de "Light Your Way Home", de toute façon.

SILVÈRE VINCENT

© DR

Quick Hits

Des retours très attendus et des nouveaux venus : voici ce que l'on écoute ce mois-ci.

Mildlife
Chorus
Heavenly/Pias

UNE FOIS ENCORE, le groupe de Melbourne fait fort sur le terrain psychédélique, exploré sous toutes ses formes, du rock au jazz en passant par le funk et le disco. À la fois savant, dansant et planant. ★★★

Adrianne Lenker
Bright Future
4AD/Wagram

ÉCHAPPÉE DE BIG THIEF, la musicienne américaine confirme la beauté de sa poésie vocale et sa précision orchestrale avec cet "avenir radieux", enregistré dans un studio en pleine forêt. Et ça s'entend ! ★★★

Halo Maud
Celebrate
Heavenly/Pias

RÉCEMMENT INVITÉE chez les Chemical Brothers, la chanteuse et multi-instrumentiste française reste très inspirée sur ce troisième album d'une pop bilingue, maîtrisée et absolument enthousiasmante. ★★★

Multi-interprètes
Il était une fois Polnareff
BMG

SOUTENU PAR LE PRINCIPAL INTÉRESSÉ, cet hommage revisite "Le Bal de Laze" et autre "Lettre à France" via des superbes interprétations de Catherine Ringer, Malik Djoudi, Laurent Voulzy ou Yael Naim. ★★½

UTO
When All You Want to Do Is Be the Fire Part of Fire
InFiné

NE VOUS FIEZ PAS à ce titre alambiqué, la pop synthétique et ambitieuse du duo parisien (et ovniesque, comme le sous-entend son nom) trouve son ton sur ce second album aux échos folktronica. ★★½

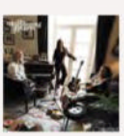
Palace
Ultrasound
Fiction/Virgin

LES FLEURONS DISCRETS mais efficaces d'une brit pop aux riffs recherchés cultivent leur vague à l'âme dans ce quatrième album aux belles variations mélodiques, incarné par le timbre de Leo Wyndham. ★★½

Caleb Landry Jones
Hey Gary, Hey Dawn
Sacred Bones

C'EST TOUJOURS DANS UN UNIVERS SOMBRE qu'évolue le musicien (et acteur couronné au Festival de Cannes) américain, dont le folk rock servi par une vingtaine de musiciens égrène les remous de l'humanité. ★★½

Wandering Hearts
Mother
Chrysalis/Modulor



FÉRU D'AMERICANA comme de mandoline, ce trio britannique revient avec un disque racontant l'expérience de la maternité sur un socle de folk acoustique, et porté par une force tant narrative qu'harmonique. ★★½

Rejoicer
This Is Reasonable
Circus Company

L'AMBIENT À SON FIRMAMENT ! Issu de la scène électro israélienne, Yuval Havkin, alias Rejoicer, maîtrise toutes sortes de claviers, ici subtilement mis au service de morceaux synthétiques enveloppants. ★★★

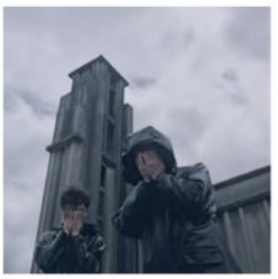
Julia Holter
Something in the Room She Moves
Domino

ENTRE LE CLIN D'ŒIL du titre à George Harrison et les références féministes de ses paroles, la musicienne californienne persiste dans une pop expérimentale, alternative et exigeante… entre vie et trépas. ★★½

SÉLECTION : SOPHIE ROSEMONT

RETOUR

TONNERRE DE BREST



Gwendoline
C'est à moi, ça
BORN BAD
★★★½

NE VOUS FIEZ PAS au patronyme celte du groupe, "Gwendoline", qui évoque généralement la tendresse et la douceur. Les deux Brestois Pierre Barrett et Mickaël Olivette sont plutôt du genre à gratter leurs paroles bien senties sur du papier de verre et à les emballer dans un vernis synthétique cold wave hérité des années 1980. Rien ni personne ne leur échappe dans ce deuxième album, de la soumission générale dans "Conspire" ("*Arrêtez de critiquer, allez travailler, retournez dormir… car ce monde est génial*"), au népotisme des biens nés dans "Le Sang de papa et maman" ("*Moi, j'ai fait HEC, je sais comment parler… moi je vais vous entuber*"). Gwendoline ne fait pas dans la dentelle, mais sait aussi flirter avec le dancefloor et la dérision, notamment dans "Clubs", où vous croiserez "*Tom Cruise en peignoir, en train de manger des homards*". **DENIS ROULLEAU**

Gwendoline

© DR

Vampire Weekend

Only God Was Above Us

COLUMBIA/SONY

★★★½

New York au quotidien

Cinq ans de réflexions après *Father of the Bride* (2019), Ezra Koenig, Chris Baio et Chris Tomson font à nouveau de leurs terres new-yorkaises un moteur narratif et multiréférentiel – pop, post-punk, jazz, psyché, meta hip-hop… Derrière le crescendo de l'ouverture "Ice Cream Piano", place à des morceaux de haute volée orchestrale, tel un "Classical" cerné d'une déferlante de saxo, la ballade "Capricorn", rehaussée des claviers reconnaissables entre mille de Vampire Weekend, les rythmiques tribales de "Connect", s'aventurant dans un piano jazzy-pop. Et le reste de l'album est à l'avenant. En l'espace de dix titres, Vampire Weekend affirme qu'il est indispensable de raconter son époque sans oublier le tribut des vieilles âmes… En témoigne le magistral et protéiforme épilogue de "Hope". **SOPHIE ROSEMONT**

Blackberry Smoke

Be Right Here

THIRTY TIGERS

★★★

On dirait le Sud

Solidement installé, depuis plus de deux décennies, sur le haut du podium de la scène rock d'Atlanta (The Black Crowes, Drivin N Cryin), Blackberry Smoke enchaîne les albums avec un savoir-faire inusable. Ancrés dans un classicisme sudiste immuable, les nouveaux morceaux du quintet US s'agrippent sans chichis dans votre cervelet dès le premier tour de chauffe. Cousu mains aux manettes par le producteur américain Dave Cobb (Rival Sons, Jason Isbell), le nouvel album des Sudistes affiche dix morceaux à son tableau de bord. La cartouchière remplie de munitions, le groupe de Charlie Starr aligne avec une énergie jubilatoire les riffs à la scie sauteuse, dégoupillant sur leur huitième opus une rafale de classic rock à la sauce southern ("Dig a Hole", "Little Bit Crazy"), à consommer sans modération. **PHILIPPE LANGLEST**

Waxahatchee

Tiger Blue

ANTI-

★★★½

Real deep South

En adoptant un nom pareil il y a maintenant près de quinze ans – celui d'un cours d'eau de son Alabama d'origine –, Katie Crutchfield devait sûrement savoir qu'il ne suffirait pas à attirer l'attention sur elle… sur la durée. Qu'il faudrait des chansons de haut niveau, a fortiori dans une veine indie-folk-country déjà fort "encombrée", pour passer l'épreuve du temps. Six albums plus tard (ce *Tiger Blue* compris), elle ne l'a clairement pas oublié. Si elle a voulu s'appuyer ici sur des collaborateurs qui se fondent à merveille dans son univers (MJ Lenderman de Wednesday, Spencer Tweedy – le fils de Jeff, la figure de proue de Wilco –, Brad Cook), c'est encore sur ses fragilités, sa force à les combattre, si viscéralement exprimées par cette voix qui paraît sans cesse sur le fil, que la Birmingham girl place la barre un peu plus haut. **XAVIER BONNET**

© DR

Garbage

Bleed Like Me

BMG

★★★

Retour sanglant

Impatient, le groupe de rock alternatif américain n'attend pas les vingt ans de *Bleed Like Me* pour le ressortir en grande pompe, dans une réédition augmentée de nombreux bonus et en le rendant disponible en vinyle pour la première fois. Ainsi, outre le lascif "Bad Boyfriend" ou le tubesque "Why Do You Love Me", Shirley Manson et sa bande agrémentent cette réédition de pas moins de 17 titres supplémentaires. Au menu de cette offrande gargantuesque, des versions alternatives, des raretés et des remix insoupçonnés permettent de replonger dans cette période chaotique du groupe, qui l'a désormais digérée et l'intègre à son histoire. Le saignement s'est arrêté, la plaie est soignée et Garbage vous laisse désormais contempler ses cicatrices.

MATHIEU DAVID

Quétier

Hard to Follow

ZRP

★★★½

Un autre monde

Un titre d'album comme une déclaration. Avec *Hard to Follow – Difficile à suivre –*, Sandrine Quétier abandonne son prénom pour se faire un nom avec son seul patronyme ; pas forcément pour brouiller les pistes mais une manière de changer de personnage. Oubliée, donc, la présentatrice télé/actrice, place à la rockeuse. Et la dame a du goût ! Au détour des sillons, on croise tout ce que le rock indie peut avoir de bon, revu et corrigé par un réalisateur de haut niveau, Paul-Édouard Laurendeau, qui lui a taillé un son sur mesure, avec James Eleganz, Goulven Hamel, Gaëtan Grandjean et Bastien Bruneau-Larche. Riffs à la hache, grooves hypnotiques, claviers enveloppants. Le tout avec une classe et, mieux, une authenticité certaine. Treize titres au son indie rock épatant, grâce auxquels Quétier signe une entrée en matière étonnante. À suivre, donc. **BELKACEM BAHLOULI**

Billions of Comrades

Trotop

ROCKERILL/BLACK BASSET

★★★

Danse iconoclaste

Rangé dans la pile "inclassables", le troisième album des Belges de Billion of Comrades part dans tous les sens, sinon le "dancepunk asymétrique" revendiqué. Des paroles en anglais, français, italien ou espagnol, des titres aux sonorités faussement africaines mêlées de disco ("Tétons"), d'autres électro qui se laissent dévorer par des grosses guitares ("Our Hours"), certains très engagés ("Scab Aalo Pam" contre les violences policières, "Boomgang" sur le consentement), d'autres encore clairement pour les pistes de danse ("Unità"). On réclame chaque jour cette vision alternative de la musique pour dancefloors. Tout est décalé ici et tout en est rendu follement intéressant, jusqu'à l'électro-dance de "Cabra". Une dispersion fédératrice ! **SILVÈRE VINCENT**

Bad Situation

Bad Situation

KLONOSPHERE

★★★½

C'est une bonne situation, musicien?

Jeune power duo parisien déjà rompu à l'exercice du EP et surtout du live, Bad Situation passe désormais à la vitesse supérieure et livre son tout premier album. Ici, point d'excès de confiance ou de délire grandiloquent, 10 titres et 37 minutes suffisent pour envoyer la purée. Pratiquant un rock on ne peut plus actuel, avec un son moderne et des influences piochées entre Foo Fighters et Shinedown, les deux musiciens n'hésitent à passer une tête du côté du metal, sans succomber à la brutalité. Accrocheur et immédiat, *Bad Situation* marque par ses refrains sympathiques et sa fougue juvénile. Avec ce premier album, Aziz Bentot et Lucas Pelletier consolident les bases d'une carrière qui démarre sous les meilleurs auspices. Un début à ne pas manquer ! **M.D.**

Ride

Interplay

WICHITA/PIAS

★★½

Mantras shoegaze

Depuis sa reformation, il y a dix ans, le groupe anglais sort à intervalles raisonnables des albums cultivant ce qui les a rendus jadis culte, le shoegaze, sans chercher à le repasser à la moulinette 2.0 ni à mariner dans leur jus *nineties*. Une formule qui fait toujours mouche sur ce *Interplay,* lequel témoigne de guitares prégnantes aux échos lancinants et d'un chant à la fois distant et émotif, le tout partagé entre Andy Bell et Mark Gardener, bien entourés du bassiste Steve Queralt et du batteur Loz Colbert. Classique mais efficace, entre envolées synthétiques empruntées à la new wave ("Monaco") et rêveries électrifiantes ("Last Night I Went Somewhere to Dream"). Et si tout cela sonne *so british,* Portland et Essaouira sont néanmoins convoqués, rappelant qu'une musique familière à l'oreille n'empêche guère de viser d'autres horizons…

SOPHIE ROSEMONT

Sum 41

Heaven : x : Hell

BMG

★★★★

Double-final

Les chefs de file du punk-rock canadien entendent se retirer avec panache. Accompagnant une tournée d'adieu grandiose, ce double album se présente comme une somme de l'œuvre de Deryck Whibley et sa bande. Ainsi, il réunit sur son premier disque l'esprit premières amours punk et, sur le second, ses aspirations metal. *Heaven : x : Hell* diffuse ainsi 20 titres en moins d'une heure, qui sont tout autant de réussites, qu'il s'agisse du sautillant "Landmines", du puissant "House of Liars", ou de la reprise du monument "Paint it, Black" des Stones. Suffisamment varié pour tenir le fan en haleine tout en étant suffisamment cohérent pour constituer une œuvre solide, ce baroud d'honneur montre un Sum 41 qui se retire avec autorité et classe.

M.D.

© DR

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais… | ★ Euh…

JAZZ

Charles Lloyd

The Sky Will Still Be There Tomorrow

BLUE NOTE

Jeter un œil sur la carrière de Charles Lloyd, 86 ans, donne immédiatement le vertige. Le saxophoniste et flûtiste né à Memphis a fait ses classes avec des légendes du jazz et du blues, de Phineas Newborn à B.B. King ; joué avec toute une génération de géants (Eric Dolphy, Don Cherry, Ornette Coleman…) ; a été un des pionniers du rapprochement du jazz avec le rock (de ses concerts au Fillmore à son album avec Lucinda Williams) et un pilier de la création pour ECM, puis pour Blue Note, jusqu'à ses récents enregistrements en trio. On le retrouve à la tête d'un quartet royal (Jason Moran, Larry Grenadier et Brian Blade), tournant les plages d'une musique émouvante, subtile et lumineuse, ancrée, à travers quelques clins d'œil appuyés (Booker Little, Billie Holiday, Thelonious Monk…), dans les plus riches heures de l'histoire du jazz. **PHILIPPE BLANCHET**

The Messthetics and James Brandon Lewis

The Messthetics and James Brandon Lewis

IMPULSE!

En 2018, le trio The Messthetics, formé du guitariste Anthony Pirog et de deux rescapés du trio Fugazi, le batteur Brendan Canty et Joe Lally, secoue la scène de Washington DC avec un premier album estampillé jazz punk, réalisé sur le légendaire label Dischord. L'année suivante, la route de ce power trio mutant et passablement agité du bocal croise celle du saxophoniste de Buffalo, James Brandon Lewis, en pleine ascension. Le courant (triphasé) passe et rendez-vous est pris. La rencontre se concrétisera trois ans plus tard par l'enregistrement de cet album à plus d'un titre décoiffant, festival d'embardées de guitares surboostées et de saxo ténor parfois limite free sur des rythmiques musclées, donnant le ton à un jazz hybride, mélodique et (souvent) brutal, toujours terriblement enthousiasmant. Une grande réussite. **P.B.**

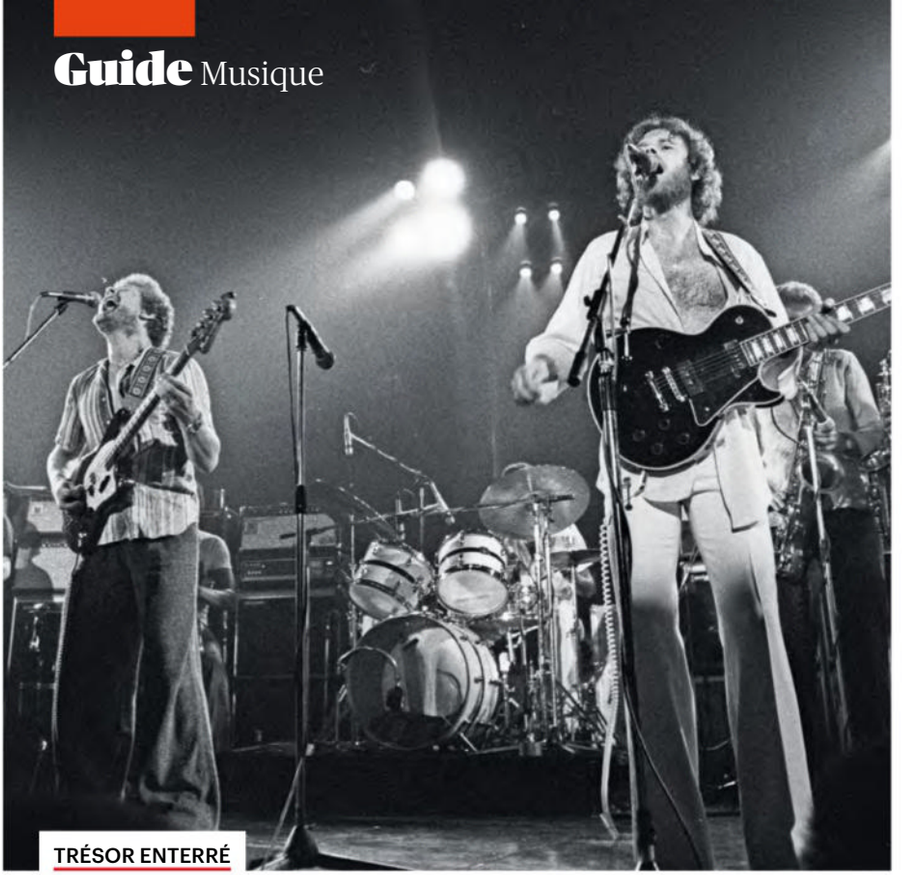
Yann Jankielewicz

Keep It Simple

LOCAL TREE/MODULOR

Saxophoniste éclectique, au service sur scène comme en studio de quelques noms de la scène française, Yann Jankielewicz croise, en 2008, le chemin de Tony Allen, travaille en tant que co-arrangeur et co-compositeur à son album, *The Source,* et intègre son groupe. Il y restera jusqu'à la disparition de ce dernier, en 2020, avant de filer à New York poser les bases de ce premier album solo avec deux complices de choix : le claviers Jason Lindner (qui a travaillé avec Bowie sur *Blackstar*) et le batteur Josh Dion (John Scofield, Esperanza Spalding). Le résultat est impressionnant : après un gros travail de production, *Keep It Simple* brasse joyeusement les influences musicales de ce musicien inventif et inspiré, au gré d'un jazz à haute densité, rehaussé d'un gros son. Imposant. **P.B.**

© DR



TRÉSOR ENTERRÉ

La dernière danse

***Groupe écossais de soul et de rhythm'n'blues, l'Average White Band fait ses adieux à la scène, un demi-siècle après la sortie de son album culte,* AWB. Par Bertrand Deveaud**

Ne leur parlez pas de retraite. Aucun rock band n'emploiera ce terme. *"On ne s'arrête pas vraiment"*, précise Alan Gorrie, co-créateur et leader du groupe. 77 ans, l'allure tranquille de l'homme qui a bien vécu, mais l'œil toujours vif. *"On est encore en forme. L'envie est toujours là. Mais pas question de faire la tournée de trop, de laisser l'image d'un groupe fatigué, qui se transforme en quelque chose de moins bien. On a pris la décision au bon moment, avec cette tournée d'adieu* (lire encadré) *pour mettre fin à une saga de plus d'un demi-siècle."* Les mots sont choisis, même s'ils ne peuvent cacher l'émotion. L'aventure de l'Average White Band a commencé il y a cinquante-deux ans, et elle fait partie intégrante de l'histoire de la pop musique. Elle se poursuivra sans doute, mais autrement.

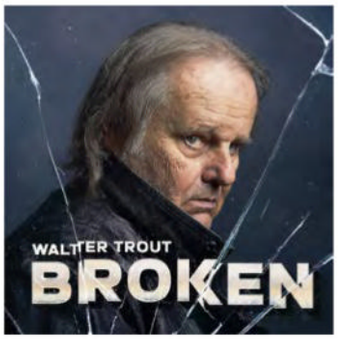
L'Average White Band, c'est l'histoire d'une bande d'Écossais, tous blancs, qui ne jurent que par la musique noire américaine. James Brown, Marvin Gaye, The Spinners, les productions de la Motown, les cuivres de la Stax, jusqu'au jazz-rock harmonique des Crusaders et celui, plus expérimental, de Miles Davis. *"On s'est retrouvés à Londres, et on a jammé ensemble"*, se souvient Malcolm "Molly" Duncan (aujourd'hui disparu), saxophoniste de Dundee. Très vite, la cohésion se fait. Et le groupe, qui n'a toujours pas de nom, joue comme si ses membres se connaissaient depuis toujours. *"Les fans de funk et de soul ne s'attendaient pas à voir des Blancs*, raconte Malcolm Duncan. *Un ami a lancé : c'est dingue pour un homme blanc de base ! Ça nous a fait rire. Le nom du groupe est né de ce jeu de mots."* Après s'être rodé dans les clubs de Londres, l'Average White Band joue, le 13 janvier 1973, au Rainbow de Londres, en première partie d'Eric Clapton, qui fait son grand retour après une longue dépression. Un set brûlant de soul et de funk qui impressionne et permet au groupe de signer un premier album chez MCA (*Show Your Hand*). Les ventes sont modestes. Mais la réputation du groupe lui ouvre les portes du marché international. Au revoir l'Angleterre et bienvenue les États-Unis, la terre de leurs racines musicales. Jerry Wexler, vice-président d'Atlantic, les signe sur son label et leur offre le producteur Arif Mardin (Aretha Franklin, Dusty Springfield, Roberta Flack) pour leur deuxième album. Enregistré à New York et à Miami, avec le renfort des Brecker Brothers aux cuivres, *AWB* (que certains appellent "*L'Album blanc*") est un authentique chef-d'œuvre. Et un coup de tonnerre dans l'industrie du disque. Sorti en août 1974, il est n° 1 au Top Billboard 200 et n° 1 dans la catégorie "R&B albums", succédant à *Fulfillingness' First Finale,* de Stevie Wonder, et *Can't Get Enough,* de Barry White. De la soul et du funk en état de grâce, portés par un groove irrésistible. Une musique qui, aujourd'hui encore, fait de l'Average White Band *"tout, sauf un groupe d'hommes blancs de base"*, selon le critique musical Alex Henderson. Hormis l'électrisante reprise de "Work to Do", des Isley Brothers, l'album ne contient que des compositions originales, parmi lesquelles "Pick Up the Pieces", l'un des meilleurs titres funk de l'histoire. *"En écoutant le mixage final, tout le monde s'est mis à danser dans le studio"*, se souvient Hamish Stuart, chanteur-guitariste du groupe. *"Arif Mardin voulait le sortir en single*, explique Malcolm Duncan. *Pour moi, c'était de la folie. Du funk instrumental joué par des Écossais, sans la moindre parole. Mais Arif avait vu juste, et c'est devenu un classique !"* Dès sa sortie, il se place au sommet du Billboard 100 (1 million de singles vendus). Pour l'Average White Band, c'est la consécration, et aussi un peu la folie. Ils sont demandés partout, enchaînent les concerts à un rythme effréné, et s'installent à LA où les soirées se finissent tard. Jusqu'au drame du 23 septembre 1974, dans une villa sur les collines d'Hollywood.

Cette nuit-là, la drogue circule. Alan Gorrie et Robbie McIntosh, le batteur, font une overdose d'héroïne. Alan s'en sortira par miracle, Robbie en mourra. *"Il avait 24 ans, c'était une personnalité et un musicien exceptionnel. Le choc a été énorme"*, se rappelle Hamish Stuart. Le super-batteur (et métis) Steve Ferrone le remplace, rendant le groupe un peu moins "Average White". Les albums se succèdent, toujours de qualité, les tournées aussi, toujours enfiévrées. Mais l'époque et les goûts changent, et l'esprit n'est plus là. Le groupe se sépare en 1983. Il se reforme en 1988 pour le 40e anniversaire du label Atlantic. Depuis, et malgré de nombreux changements de musiciens, l'AWB continue à enregistrer (un peu) et tourner (beaucoup). Cinquante-deux ans après ses débuts, l'AWB reste intrinsèquement vivant. Que ceux qui ne l'ont jamais vu sur scène ne laissent pas passer l'occasion. La dernière. R

AWB: Farewell Tour

La tournée d'adieu de l'Average White Band débute le 23 mars au Venice Blues Festival (Floride). Quatre premières dates aux États-Unis, sa terre d'élection, puis dix-sept dates au Royaume-Uni, dont quatre concerts en Écosse, sa terre natale. *"Le 10 mai, on joue à Perth, la ville où je suis né et ai grandi,* se réjouit Alan Gorrie. *Ça va être un concert spécial, forcément très émouvant."* La tournée se finira aux États-Unis, où treize autres dates sont annoncées. Dernier concert prévu : le 16 novembre, à San Diego (Californie).

© GIJSBERT HANEKROOT



Walter Trout

Broken

PROVOGUE/WAGRAM

★★★

Jubilé

Depuis cinquante ans, Walter Trout égrène son blues rock avec une farouche obstination. Compagnon de route de Canned Heat, le guitariste du New Jersey poursuit sa carrière avec les Bluesbreakers, avec qui il se taille une solide réputation. Auteur d'une quarantaine d'albums, oscillant sans complexe entre tradition blues et boogie dressé sur pattes au lance-flammes, il alterne ici les zones de turbulences à la Rory Gallagher et les ballades à la moiteur ensorcelante. Avec ce nouvel opus, il confirme son statut de guitar hero, transcendant solos, riffs et chorus en compagnie d'une rafale d'invités prestigieux, dont Beth Hart sur "Broken" ou encore sur le volcanique "Bleed", au côté de l'harmoniciste british, Will Wilde. En résumé : de la belle ouvrage, classique, torride et inimitable. **PHILIPPE LANGLEST**

Texas & Spooner Oldham

The Muscle Shoals Sessions

PIAS

★★★

Acoustique et chic

Depuis le premier album de Texas, en 1989, avec ses effluves de guitares fleurant bon l'imagerie du western sur un "I Don't Want a Lover" ou un "Southside", on n'a cessé de rabâcher à Sharleen Spiteri que son regard était plus pointé vers le grand large, à l'Ouest, que sur le Glasgow ou le Londres de son quotidien. Qu'elle se soit payé le plaisir d'une virée au mythique studio Muscle Shoals avec l'un des piliers des sessions qui s'y déroulèrent ne devrait donc surprendre personne. Si l'on peut douter que Spooner Oldham ait suivi avec assiduité le parcours de ce Texas à la mode kilt et crachin, c'est avec une aisance totale que son piano-orgue se replonge dans leur relecture acoustique et souvent intimiste ; Miss Sharleen s'occupant de tout le reste ou pas loin, le temps de 12 reprises du groupe et deux covers ("Would I Lie to You" de Charles & Eddie et "Save the Last Dance" des Drifters). **XAVIER BONNET**

The Conformists

Midwestless

COMPUTER STUDENTS

★★★½

Pour anticonformistes

Si la production de Steve Albini au Electrical Audio de Chicago vous gène, si les sons concassés façon Shellac vous agacent, vous pouvez passer au papier suivant. Le cinquième album des Conformists de Saint-Louis, Missouri, est typiquement dans la lignée obsessionnelle de l'ex-Rapeman. De plus, réduit en trio après le départ du chanteur, Mike Benker, le groupe se laisse aller aux boucles répétitives sans fin ("Five-Year Napsence" clôt l'album en presque douze minutes), comme à l'expérimentation totale : le premier titre – sans titre – dure dix secondes. Si l'éructation sur fond rythmique déséquilibré vous émeut ("Song For Rincón Pío Sound"), si les boucles de guitares bancales vous interpellent ("Psh Psh"), c'est pour vous. Invendable et excitant. Le top. **SILVÈRE VINCENT**

© DR

FLEETWOOD MAC

Black Magic Woman

Manière de single parfait, la chanson fera le tour du monde entre diverses mains au point d'oublier, ou presque, l'original.

Par PHILIPPE BARBOT

Magicienne noire ou reine gitane ? Un peu des deux, tant l'arbre généalogique de cette désormais célèbre chanson comporte de branches entrelacées, de descendance plus ou moins reconnue, de filiations obscures, d'origines confuses. "Black Magic Woman", romance enfantée par Fleetwood Mac et rhabillée avec succès par Santana, est née d'une longue succession de reprises, de versions, de déclinaisons. L'exemple parfait de l'un des principes sacrés de l'histoire de la musique : rien ne se perd, tout se recycle.

La saga commence en 1957, sous la plume d'un obscur guitariste de Chicago, ex-accompagnateur de Howlin' Wolf, nommé Jody Williams. Ce dernier publie un instrumental intitulé "Lucky Lou", simple face B de single. Outre la rythmique et la suite d'accords que l'on retrouvera plus tard, le morceau se caractérise par des petits glissandos coquins avant chaque mesure. L'enregistrement parvient aux oreilles du bluesman Otis Rush, avec qui Williams a déjà collaboré, et qui s'empresse d'en imiter l'esprit sur son "All Your Love (I Miss Loving)", l'année d'après. Cette fois le morceau est agrémenté de vocaux, de percussions afro-cubaines et d'une deuxième guitare jouée par un certain Ike Turner.

Une sorte de mambo blues qui séduira John Mayall, auteur huit ans plus tard d'une version en compagnie de ses Bluesbreakers, avec Eric Clapton et le bassiste John McVie. Parti pour d'autres aventures plus crémeuses, Clapton sera remplacé par Peter Green, guitariste talentueux mais épris de liberté, puisqu'il quittera le groupe au bout d'un an pour s'en aller fonder Fleetwood Mac, version originale british avec McVie et Mick Fleetwood. Lui aussi a été impressionné par le titre d'Otis Rush, qu'il s'efforcera d'imiter, d'abord dans une tentative intitulée "I Loved Another Woman", sur le premier album, puis dans une chanson dédiée à sa petite amie, la top model Sandra Elsdon, surnommée "Magic Mamma". Le titre est tout trouvé, "Black Magic Woman" sera publié en single en 1968, puis côtoiera "Albatross" sur l'album compilation baptisé *The Pious Bird of Good Omen* en Europe. La pochette "scandaleuse" représentant une religieuse enceinte tenant un volatile (albatros ?) dans ses bras, sera remplacée par un travesti grimaçant sur la version américaine, rebaptisée *English Rose*. Green, qui devra quitter le groupe pour des problèmes psychiatriques, expliquera ainsi la genèse de sa chanson : *"Un des trucs que John Mayall m'a appris, c'est que si vous aimez vraiment une chanson, vous pouvez en récupérer les premières lignes pour en faire une nouvelle. C'est ce qui s'est passé avec 'Black Magic Woman'..."* Le morceau continuera d'être interprété sur scène par son successeur, Danny Kirwan.

Le feuilleton, déjà complexe, aurait pu s'arrêter là si un autre guitariste, latino celui-là, n'avait décidé de s'emparer du morceau. Carlos Santana, auréolé du succès de son premier album, renforcé par sa prestation remarquée au festival de Woodstock, réalise une version de la chanson de Peter Green, d'abord dans son nouvel opus, *Abraxas* en septembre 1970, puis en single deux mois plus tard. La couleur est annoncée dès le design de la pochette de l'album, un extrait du tableau du peintre allemand Mati Klarwein, *Annonciation*, sur lequel figure une femme noire, sans doute la *black magic woman* en question. Mais l'ami Carlos ne s'est pas contenté d'une simple reprise. Comme il l'expliquera plus tard : *"J'ai souvent vu sur scène le Fleetwood Mac original, et pour moi c'était à chaque fois une véritable tuerie. Je me suis dit que je pouvais reprendre le truc avec un peu d'Otis Rush ici et un peu de Wes Montgomery là."*

En fait, c'est dans un tout autre instrumental qu'il ira aussi piocher, le "Gypsy Queen" du guitariste de jazz hongrois Gábor Szabó, pour étoffer sa version en introduction et au final. Il ajoutera à l'ensemble congas et timbales sur des rythmes afro-cubains, son célèbre son de guitare au *sustain* velouté et l'orgue du claviériste Gregg Rolie, qui en interprétera aussi les vocaux. Le résultat fera un tel carton qu'il continue d'être le morceau le plus célèbre du maestro moustachu. Généreusement, il reversera une partie des royalties à Peter Green, qui, depuis son hôpital psychiatrique, en avait sûrement bien besoin. Tous deux se produiront même ensemble en 1998, dans une version de sept minutes de la chanson, à l'occasion de la cérémonie du Rock & Roll Hall of Fame qui célébrait à la fois les intronisations de Fleetwood Mac et de Santana. La boucle semble bouclée. Jusqu'à quand ?

© DR

SÉLECTION WORLD

CHAQUE MOIS, *ÉMILIE BLON-METZINGER* NOUS FAIT PARTAGER SES COUPS DE CŒUR VENUS DU MONDE ENTIER.

Gallowstreet

A Trip Worth Making

IN MOVEMENT

★★★½

Soif de voyage

Vous reprendrez bien un peu de fanfare? Attention, préparez-vous à l'assaut d'une énergie communicative et d'une irrépressible envie de danser. Vous voici en présence de Gallowstreet, octet cuivré néerlandais originaire d'Amsterdam. Porté par ce lieu symbolique de la fête nocturne et de la liberté musicale créative, le groupe a écumé les clubs et les festivals, aiguisant chaque soir un peu plus sa formule live incandescente (6 cuivres, 2 percussionnistes). *A Trip Worth Making* (*Un voyage qui en vaut la peine*) condense une décennie de recherche, de voyages, de distances parcourues, d'amitié qui passe l'épreuve du temps, de confiance réitérée. Un album qui porte haut l'optimisme, la soif de vivre et la nostalgie. Le big band distille un groove infaillible, dévalant les pentes rythmiques du hip-hop, de la house et de l'afrobeat.

Congo Funk!

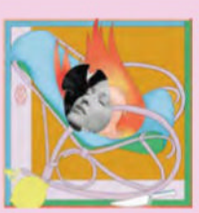
Sound Madness From the Shores of Mighty Congo River - Kinshasa/Brazzaville 1969-1982

ANALOG AFRICA

★★★★

Pour l'histoire

Un travail de mémoire. Le label allemand Analog Africa continue son exhumation de pépites groove méconnues. L'insatiable chercheur Samy Ben Redjeb a passé au tamis 2000 chansons pour n'en retenir que 14. Une poignée de trésors funk gravés entre 1969 et 1982 et qui résonnaient à Kinshasa et Brazzaville, deux villes situées respectivement sur les rives sud et nord du fleuve Congo; deux points névralgiques réunis par la fièvre de la rumba funk. Dix ans après la proclamation de l'indépendance du pays, les dancefloors des clubs congolais sont mus par un nouvel élan rythmique qui confine au psyché. Congo Funk! met en lumière les artistes qui ont façonné ce changement. Célèbre ou anonyme, chacun a écrit l'histoire de cette odyssée musicale, dessinant les nouveaux contours harmoniques du continent africain de l'époque 1969-1982.



Ëda Diaz

Suave Bruta

AIRFONO

★★★½

Dialogues

Colombienne par son père et française par sa mère, la contrebassiste et chanteuse Ëda Diaz enjambe l'océan Atlantique, un pied à Paris, un autre à Medellín. *Suave Bruta* est son premier album, un titre qu'elle a emprunté à la star colombienne Joe Arroyo. Dans ce projet, elle mêle cultures, rythmes et langues. Elle crée un espace poétique dans lequel s'entrechoquent des sonorités traditionnelles d'Amérique latine, des influences pop expérimentales et des productions électro. Elle évoque l'amour, la lumière, l'éclosion, la mort. Ëda Diaz imagine un dialogue avec ses ancêtres. Aux rythmes bolero, valse équatorienne ou currulao s'ajoutent des sons glanés dans la nature et des archives documentaires.

DR

DUO
Blues-rock poisseux accents punk, un show électrique en diable.

LIVE REPORT

Récoltes chargées !

Le vrai after du Salon de l'agriculture aura eu la bonne idée de se plier en quatre (nuits) à l'initiative d'un Inspector Cluzo qui n'a pas fini de semer ses graines de plaisir. **Par XAVIER BONNET et BELKACEM BAHLOULI - Photos de LAURENT BESSON**

S'IL VOUS VIENT à l'esprit un autre exemple de deux gus à même de faire transpirer la Maroquinerie quatre soirs de suite en jonglant entre set électrique et set acoustique, même dans la proportion de trois pour un, et d'offrir à chacun de ceux-là, en guise de préambule, une présentation verbale de sensibilisation à l'agroécologie par un spécialiste de la question en la personne du chercheur agronome Marc Dufumier, on est preneurs ! Sans parler de cet armagnac amené sur place en provenance directe de son lieu de production, dans le Gers, grâce aux bons soins de sa productrice…

Certes, on n'avait pas besoin de ça pour savoir - ni pour s'en remémorer - qu'il y a quelque chose de résolument particulier chez The Inspector Cluzo. Bien sûr, il y a et il y aura toujours le fond, ce rapport à la terre, à la ferme, qui reste leur (pré)occupation principale quand ils n'enfourchent pas guitare et batterie et que des recettes maison en passe de devenir hymnes plus que manifestes ("Act Local Think Global", "Saving the Geese") en prennent naturellement le relais. Et que dire de ce "Running a Family Farm Is More Rock than Playing Rock N Roll Music" qui ferait taire à lui seul tous les discours, une fois avoir repris son souffle à la fin de son énoncé ?

Mais, ne leur en déplaise (ou pas - faudrait en discuter, tiens !), si Laurent Lacrouts et Mathieu Jourdain donnent à ce point envie de revenir à l'un de leurs concerts à peine après que se soient éteintes les braises du précédent, c'est peut-être moins pour leurs aspirations agricoles, aussi légitimes soient-elles, que pour leur générosité à traduire et à faire partager leur amour de la musique, de ce blues-rock à la base de tout y compris, chez eux, de ce rock'n'roll à fleur

ACOUSTIQUE

Les Cluzo avaient fait venir de Toulouse une violoncelliste et un violoniste pour revisiter leur répertoire.

d'épiderme, voire carrément écorché, qu'ils ont érigé en une autre de leurs règles de vie. Qu'importe alors si la virée à travers les highways ou les chemins plus départementaux fait une brève halte du côté d'un Neil Young (saisissant "Hey Hey My My [Into the Black]"), d'un David Crosby (somptueux "Almost Cut My Hair") pour mieux mettre en avant les... produits maison ("Rockophobia" et son riff presque AC/DCien dans le ventre, "The Outsider" qui a bien dû aller barboter un moment dans un marécage aux abords du Mississippi), c'est le goût du vrai, du naturel, de la confection sans artifices qui dicte sa loi et augmente le plaisir, le leur à le distiller, le nôtre à se le manger en pleine tronche - et à en redemander. La débauche d'énergie qui l'accompagne, le transcende, sur le moindre riff, sur le moindre tempo de batterie, est une fièvre dont on ne cesse de se réjouir qu'elle soit à ce point contagieuse. C'est évidemment vrai dans un cadre électrique, ça ne l'est pas moins quand nos duettistes décident de virer acoustique. Car si le répertoire reste sensiblement le même que sur leurs sets volcanico-électriques, l'ambiance, elle, diffère quelque peu du fait de la présence d'une violoncelliste et d'un violoniste assortis d'un clavier, alors qu'on est plutôt habitués à voir un duo rêche et âpre au rock. Guitare folk et sons boisés sont donc de rigueur lors de cet unplugged surprise, nous prouvant, avec évidence, que si ça passe aussi bien d'un genre à l'autre, c'est qu'au départ, la chanson est bonne, soulignant ainsi les qualités du songwriting. Et au final, peu importe le flacon - d'armagnac - pourvu qu'on ait l'ivresse ! Et ce moment hors du temps qu'on aurait pu qualifier de concert off du Salon de l'agriculture, mais à l'autre bout de la géographie parisienne, était bel et bien réel.

C'est le goût du vrai, du naturel, de la confection sans artifices qui dicte sa loi et augmente le plaisir, le leur comme le nôtre.

Aussi, qu'ils l'expriment instruments en main ou le temps de brefs rappels entre les chansons, "les" Cluzo ont bien raison de marteler que ce vrai en question vaut tout et toujours, ainsi qu'il tient à chacun de le préserver, de le choyer. C'est même là où musique et terroir se rejoignent, immanquablement. Comme un rappel aussi que l'une vient souvent de l'autre, celle qu'ils privilégient en tout cas. Que son quotidien ait jadis tourné autour de la récolte du coton ou aujourd'hui de terres à bichonner pour favoriser un élevage harmonieux, ce peuple du sol qu'ils se plaisent aussi à chanter n'a pas fini de défier le contexte contraire qui fut et reste le sien.

AGENDA CONCERTS-FESTIVALS

Des rendez-vous pour tout le monde, pour tous les goûts et dans tous les styles ! **Par SAMUEL REGNARD**

ANNIVERSAIRE

TAGADA JONES

26/4 - **Aix-en-Provence** - 6MIC
9/5 - **Le Cateau-Cambrésis** - Festival Zikenstock
11/5 - **Glomel** - Kreiz Y Fest
19/5 - **Saint-Martin-de-Valgalgues** - Festival Les Gueules rouges
1/6 - **Paris** - Olympia

Le groupe de punk metal français fête cette année ses trente ans de carrière et foulera les routes de l'Hexagone, dont un passage inédit dans la salle mythique de L'Olympia. À l'occasion de ces trois décennies de sueur et d'électricité, ils dévoilent également un *Best Of*, chroniqué dans nos pages, faisant le bilan de leurs dix albums studio, avec des remasters et de l'inédit.

ECHO AND THE BUNNYMEN
2/4 - **Paris** - Trianon

ELISAPIE
2/4 - **Paris** - Café de la danse

GLASS BEAMS
2/4 - **Paris** - Bellevilloise

IAN CAULFIELD
2/4 - **Paris** - Boule noire

THE ACADEMIC
2/4 - **Paris** - Étoiles

LIAM GALLAGHER ET JOHN SQUIRE
2/4 - **Paris** - Salle Pleyel

FOLLY GROUP
3/4 - **Paris** - Pop Up du Label

AND ALSO THE TREES
3/4 - **Strasbourg** - Laiterie
4/4 - **Amiens** - Lune des Pirates

COURTING
3/4 - **Rennes** - Ubu
4/4 - **La Roche-sur-Yon** - Quai M

BEYRIES
3/4 - **Paris** - Trois Baudets

MÉTÉO MIRAGE
4/4 - **Paris** - Maroquinerie

CHOP SUEY
4/4 - **Paris** - Petit Bain

SIMPLE MINDS
4/4 - **Strasbourg** - Zénith
15/4 - **Dijon** - Zénith
16/4 - **Nantes** - Zénith
18/4 - **Paris** - Zénith
19/4 - **Clermont-Ferrand** - Zénith

YARD ACT
4/4 - **Nantes** - Stereolux
5/4 - **Paris** - Cabaret sauvage
6/4 - **Bordeaux** - Rock School Barbey
12/4 - **Lyon** - Transbordeur

THE MUSICAL BOX
5/4 - **Paris** - Salle Pleyel
7/4 - **Lille** - Casino Barrière
10/4 - **Toulouse** - Casino Barrière
11/4 - **Bordeaux** - Casino Barrière

WARKINGS
5/4 - **Paris** - Petit Bain

JOHNNY MAFIA
5/4 - **Paris** - Maroquinerie

PUGGY
5/4 - **Paris** - Trabendo
9/4 - **Paris** - Cigale

SLIFT
5/4 - **Lyon** - Épicerie moderne
6/4 - **Marseille** - Espace Julien

JOY ANONYMOUS
6/4 - **Paris** - Badaboum

PORRIDGE RADIO
6/4 - **Paris** - Centre Georges-Pompidou

YACK + PELOUSE
6/4 - **Chalon-sur-Saône** - Péniche

TOM ODELL
7/4 - **Paris** - Zénith

ML BUCH
9/4 - **Paris** - Point éphémère

ONEOHTRIX POINT NEVER
9/4 - **Paris** - Centquatre

ALTIN GÜN
9/4 - **Paris** - Olympia

JULIA HOLTER
10/4 - **Bruxelles** - Orangerie

KARKARA
11/4 - **Lille** - Bulle Café

FRANCIS OF DELIRIUM
11/4 - **Paris** - Pop Up du Label

ADA ODA
11/4 - **Paris** - Petit Bain
12/4 - **Montluçon** - 109 - Guingois

CHESTER REMINGTON
11/4 - **Paris** - Point éphémère

FRANCIS LUNG + ELISE BOURN
11/4 - **Nantes** - Stereolux

VIVE LA FÊTE
12/4 - **Paris** - Trabendo

VEGYN
12/4 - **Paris** - Gaîté lyrique

WAVE TO EARTH
12/4 - **Paris** - Cigale

STUCK IN THE SOUND
13/4 - **Tours** - Bâteau ivre

THE JESUS AND MARY CHAIN
13/4 - **Paris** - Élysée-Montmartre

HOLLOW COVES
13/4 - **Paris** - Trabendo

ENTRÉE LIBRE
13/4 - **Paris** - Hasard ludique

AMBRE
14/4 - **Paris** - Boule noire

PAPILLONS DE NUIT

17-19/5 - **Saint-Laurent-de-Cuves**

Le premier festival associatif de Normandie dévoile son affiche pour l'édition 2024. Déployés sur quatre scènes, les 36 concerts brassent large, avec une sévère tendance pop ! Au programme, le groove électrique de KO KO MO, les solaires de Lucie Antunes, Caravan Palace et Dub Inc. Et puis, les pépites françaises qui font l'actualité cette année : Eddy de Pretto, Zaho de Sagazan et Hoshi. Un catalogue donc très (pop)ulaire !

BAXTER DURY
15/4 - **Rouen** - 106
16/4 - **Lille** - Aeronef
17/4 - **Strasbourg** - Laiterie

PLEASE
17/4 - **Paris** - Maroquinerie

AUCARD DE TOURS

4-8/6 - **Tours**

Le festival phare de Tours, né dans les années 1980, est de retour en début d'été avec un line up truffé de découvertes excitantes. Citons Slift, Dalle Béton, Johnny Mafia, Clavicule, TV Sundaze et Los Bitchos pour la partie rock, l'ovni Cobrah ou encore quelques jolies trouvailles internationales, telles que Dream Wife et Sextile. La scène tourangelle sera aussi de la partie, avec le rap de Beyadi, la pop orchestrale du Télécascade Ensemble et le dub digital du collectif ODG Prod. Joli coup !

Johnny Mafia

© MATHIEU EZAN - CONSTANZE KAUL - DR

TIP STEVENS
17/4 - **Lyon** - Transbordeur
19/4 - **Rennes** - Étage (Liberté)
26/4 - **Toulouse** - Metronum

GRANDMA'S ASHES + STONES JESUS
18/4 - **Paris** - Trabendo
27/4 - **Lyon** - Transbordeur

DEAF CLUB + FUCK MONEY
18/4 - **Dunkerque** - 4 Écluses

CYCLONE + MIDNIGHT
19/4 - **Paris** - Petit Bain

THE REYTONS
19/4 - **Paris** - Trabendo

GLAUQUE + DITTER
20/4 - **Istres** - Usine

TIMBER TIMBRE
21/4 - **Paris** - Trianon
27/4 - **Nantes** - Stereolux

KIRIN J. CALLINAN
21/4 - **Paris** - Maroquinerie

PRIYA RAGU
22/4 - **Paris** - Bellevilloise

A PLACE TO BURY STRANGERS
23/4 - **Paris** - Petit Bain
24/4 - **Tourcoing** - Grand Mix

DONNA BLUE
24/4 - **Paris** - Hasard ludique

FUR
25/4 - **Paris** - Studio de l'Ermitage

VERA SOLA
25/4 - **Paris** - Pop Up du Label

JOHNNY MAFIA
26/4 - **Lyon** - Marché Gare

THE MAVERICKS
26/4 - **Paris** - Cigale

DRY CLEANING
26/4 - **Paris** - Gaîté lyrique

KEANE
26-27/4 - **Paris** - Olympia

LIME GARDEN
27/4 - **Paris** - Hasard ludique

DOTAN
28/4 - **Paris** - Boule noire

DECLAN MCKENNA
29/4 - **Lyon** - Transbordeur
30/4 - **Bordeaux** - Rock School Barbey

SLASH FEAT. MYLES KENNEDY & THE CONSPIRATORS
29/4 - **Paris** - Zénith

THE BLACK KEYS
12 et 13/5 - **Paris** - Le Zénith

L'ÉVÉNEMENT

GARY CLARK JR.

2/7 - **Paris** - Salle Pleyel

Ce messie du rock'n'roll, grand artiste virtuose qui sait si bien mêler le blues au reggae, au punk, au R'n'B, au hip-hop et à la soul, est de retour pour un concert événement, dans la sublime salle Pleyel, en amont d'un nouvel album. Quand il n'est pas en train de rafler les Grammys… au nom du Great American Songbook! Assurément incontournable.

FESTIVAL DE CARCASSONNE

28/6-31/7 - **Carcassonne**

Si le festival culte de l'Hexagone continue de nous étonner en invitant des pointures (IAM, Scorpions, Toto ou encore Sting), on se penche sur la venue, très attendue, du groupe de rock psyché, Greta Van Fleet. Attendus de pied ferme le mercredi 10 juillet, ils viendront défendre leur troisième et dernier album, *Starcatcher,* sorti l'an dernier (nommé au Grammy Awards 2024 dans la catégorie "Meilleur album rock"), et quelques pépites issues de leurs premiers opus, *Anthem of the Peaceful Army* et *The Battle at Garden's Gate*. Le groupe, qui ranime la flamme du rock des 70's, souvent comparé à Led Zeppelin, demeure un incontournable scénique de cette génération. Attention à vos perruques!

Greta Van Fleet

PAUSE GUITARE

2-7/7 - **Albi**

La 28e édition de Pause Guitare est dans ses derniers préparatifs et dévoile son line up, dans une optique d'élargir son champ des possibles. A l'affiche, entre autres, on retrouvera IAM, Archive, Chinese Man et Deluxe, le jeudi 4 juillet; Calogero, Pomme, Tiakola et Julien Granel, le vendredi 5; Louise Attaque, Josman, Hoshi et Georgio, le samedi. Pour la clôture, notons Gossip, Alice Cooper, Dionysos et Simple Minds. Cerise sur le gâteau, la venue d'Alice Cooper, pour une date unique en France. En avant!

Louise Attaque

HYPERCULTE
19/4 - **Paris** - Hasard ludique

THE BLACK EYED PEAS
20/4 - **Paris** - La Défense Arena

YELLOW DAYS
20/4 - **Paris** - Trabendo

KID KAPICHI
20/4 - **Paris** - Maroquinerie

IT IT ANITA + BIRDS IN ROW
24/4 - **Dijon** - Vapeur
25/4 - **Lyon** - Épicerie moderne

CAT POWER
25/4 - **Bourges** - Printemps de Bourges
26/4 - **Nantes** - Cité des congrès
28-29/4 - **Paris** - Théâtre des Folies Bergères

Pearl Jam

NOS ALIVE

11-13/7 - **Lisbonne**

16e cru pour le festival de Lisbonne, qu'on soutient depuis quelques années déjà, et les poids lourds sont au rendez-vous: Arcade Fire, The Smashing Pumpkins, Dua Lipa, Aurora, Pearl Jam, Sum 41… Toujours marqué au fer rouge par un son généralement électrique et rock, l'événement promet aussi de nous faire voyager, en transe avec Floating Points, Khruangbin, Unknown Mortal Orchestra ou encore la pétillante Jessie Ware. Joli programme pour cet été, si vous passez par le Portugal.

© P.A HÜE DE FONTENAY - ALYSSE GAFKJEN - DANNY CLINCH - DR

B.D.

CRI DU CŒUR

Où il est question de BPM. Tempo musical ou cardiaque. Où par le prisme de sa passion pour la musique, Hervé Bourhis raconte son "infractus" survenu à 48 ans.

Mon infractus (quand j'étais DJ)

AUTEUR Hervé Bourhis
ÉDITIONS GLÉNAT

★★★★

En juin 2022, l'auteur a cru sa dernière heure venue. Témoigner de son accident médical ne l'intéressait guère jusqu'à ce qu'il y voie l'occasion de raconter avec finesse, drôlerie et sincérité ses souvenirs de DJ amateur.

PAR LORAINE ADAM

C'est votre livre le plus intime, avez-vous hésité avant de vous lancer dans ce récit?
Il sort chaque mois dix BD sur les soucis de santé de leurs auteurs ou autrices. Ça ne sert à rien d'en ajouter un sur la pile, surtout depuis *Carnet de santé foireuse*, de Pozla. Mais quand j'ai compris que je pouvais mélanger le témoignage avec mes souvenirs de DJ amateur, j'ai eu le déclic.

La musique a pris le pas sur le dessin pour vous aider à retrouver votre équilibre...
L'activité de dessinateur professionnel, même si elle a des qualités, n'est ni épanouissante ni bonne pour le corps. Seul, assis, penché, on répète les mêmes mouvements pendant des mois. En revanche, j'ai un rapport magique à la musique. Je n'y connais rien (techniquement), ce n'est pas mon activité principale, donc elle n'est associée à aucune contrainte. C'est épanouissant d'en passer en public car il y a le retour direct des gens. J'aime cette communion, cette joie, la sueur, les sourires. Quand toute une salle danse sur un morceau qu'elle ne connaît pas. Quand elle entend les premières notes d'un classique killer et qu'elle explose littéralement.

À l'origine de ce craquage, vous évoquez aussi le statut précaire des auteurs de BD... Et si c'était à refaire?
Non, c'est mon destin, que voulez-vous, je ne sais rien faire d'autre. Par contre, si c'était à refaire, j'aurais plus de succès tout de suite, pour moins stresser...

Ce que ça a vraiment changé dans votre vie quotidienne?
Sauf impératif, je ne mets plus mon réveil le matin. Au pire, je bosse plus tard le soir. Mais je crois que ça a surtout changé le regard des autres vis-à-vis de moi. Merde, il est mortel, celui-ci. Alors que – scoop – on l'est tous, en fait. Mortel pas comme "Hendrix a effectué un solo mortel", hein, vous avez compris.

Vous citez "Only Love Can Break Your Heart", de Neil Young, que représente ce titre pour vous?
C'est un titre d'*After the Gold Rush*, son chef-d'œuvre, alors forcément, c'est beau. Mais son postulat n'est pas vrai. Moi, mon cœur s'est brisé parce que je prenais les choses trop à cœur, sans pouvoir me détacher d'une réalité trop éprouvante. Quand on a le nez dans les soucis, on n'est plus capable d'aimer.

La phrase qui vous a le plus aidé à traverser cette épreuve?
Si vous ne faites pas de conneries, vous aurez une vie quasiment normale.

Qu'en retenez-vous?
La vie est courte. C'est con, mais c'est concret.

Votre dernière émotion musicale?
Pas très original: le deuxième album de The Smile.

Comment définissez-vous l'esprit de votre collection de disques?
C'est une collection vivante et j'y tiens. La moitié doit servir à être passée en public. Je fais un inventaire régulier de ce que je n'écoute pas ou plus et je revends volontiers. Parmi mes pièces maîtresses, on trouve un disque de Jane Birkin dédicacé, un original d'*Obsolete*, de Dashiell Hedayat, le 45-tours jukebox de "Da Funk", de Daft Punk, un flexi de 1956 figurant la première interview enregistrée d'Elvis...

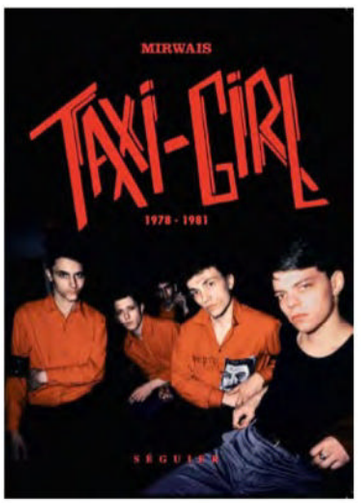
Avec le DJ Rubin Steiner, que préparez-vous à l'occasion du festival de la Charité-sur-Loire, en mai prochain?
On se connaît depuis le lycée, je l'admire pour son éthique et son élégance. Là, on s'inspire de Kim Gordon (Sonic Youth) qui portait un T-shirt: "*Girls invented punk rock, not England*", pour faire un mix dessiné autour des filles en colère, avec Frank Margerin, Charles Berberian et Magali Le Huche.

Un autre projet en lien avec la musique?
En 2025, je sors un livre sur Paul McCartney. Pas toute sa vie, un moment précis.

Votre journée idéale?
Aller "digger" les vinyles entre deux siestes, dont une crapuleuse. ®

© GLÉNAT

LivresRock



CHERCHEZ LE GARÇON

Taxi-Girl 1978-1981
AUTEUR Mirwais
ÉDITIONS SÉGUIER
★★★½

"J'ÉTAIS SEUL AU MONDE, et pesais soixante-deux kilos pour cent quatre-vingt-trois centimètres. Il ne fallait pas oublier que mon blase c'était Mirwais Ahmadzai. […] C'est pour cela que j'ai toujours voulu faire des solos de guitare. Pour essayer d'atteindre une certaine satisfaction qui m'était pensais-je accessible, contrairement au reste." D'un artiste aussi ovniesque que Mirwais, qui dynamitera plus tard la pop de Madonna, pouvait-on s'attendre à autre chose qu'un livre 1000 % sincère ? Porté par un style compulsif, il détourne le quotidien tragique de jeunes musiciens paumés grâce à un comique de situation et une lucidité à toute épreuve. Présenté comme le premier volet d'une trilogie sur le show-business (le manager ne sera donc pas épargné), *Taxi-Girl* ne cache rien des mésaventures arrosées de crachats du groupe français, coupable de hits entêtants tels que "Cherchez le garçon" : "*Nous avons brisé le rêve hippie des années soixante-dix sans réaliser que c'était nous-mêmes que nous brisions.*" Passionnant !

SOPHIE ROSEMONT

CONFESSIONS

Un garçon charmant
AUTEURS Peter Doherty, avec Simon Spence
ÉDITIONS LE CHERCHE-MIDI
★★★½

POUR DONNER NAISSANCE À CET OUVRAGE, il a fallu soixante heures d'entretiens entre le journaliste anglais Simon Spence et Peter Doherty, alors clean depuis une petite année, et d'une honnêteté si inédite qu'elle en est presque brutale… Même si tout est relatif : comme le plaide son titre, le cofondateur des Libertines est un garçon charmant. Il revient sur sa drôle d'enfance (entre plusieurs pays, suivant un père militaire, obsédée par le foot puis la poésie) et une tumultueuse jeunesse londonienne muée par un seul but : être une rockstar. Sa déchéance sous héroïne, crack et kétamine n'en sera que plus spectaculaire. "*Ma vie n'a tenu qu'à un fil pendant si longtemps*", confie-t-il au terme de ces confessions d'un enfant du siècle (il aura d'ailleurs joué Musset dans le film éponyme de Sylvie Verheyde), à l'orée duquel le rock britannique a repris des forces grâce aux Libertines. Sur la route qui le mène à la rédemption, on croise autant de célébrités que de femmes cruciales : Kate Moss, Amy Winehouse, et son épouse "*pour le meilleur*", Katia de Vidas.

S.R.

METALMANIA

Metal, diabolus in musica
AUTEURS Corentin Charbonnier et Milan Garcin
ÉDITIONS GRÜND/ PHILHARMONIE DE PARIS
★★★

***"LE METAL A POUR AMBITION DE PROVOQUER**, tant du point de vue musical qu'esthétique. Pour y parvenir, tous les moyens sont bons : usage massif de sonorités brutales, vitesse et virtuosité, iconographie choquante et textes évoquant les affres de la condition humaine…",* lit-on dans sa préface. Alors que la première grande exposition jamais organisée en France se tient à la Philharmonie de Paris, un livre célèbre le metal sous toutes ses facettes. Sous la direction de Corentin Charbonnier et Milan Garcin, commissaires de l'exp(l)osition qui en savent long sur leur sujet, défilent des textes experts sur la création d'un son metal (par Robert Trujillo, de Metallica), son lien avec l'art contemporain, le cinéma ou la musique classique, ses icônes et ses rituels (par Cavalera, de Sepultura), sans oublier les vastes possibilités offertes aux collectionneurs (par Gérôme Guibert, professeur à la Sorbonne-Nouvelle). Conclu par une postface de Mario Duplantier, de Gojira, ce bel ouvrage est d'une érudition prompte à nous convertir au chant guttural !

S.R.

GUIDE LONDONIEN

Streets of London
AUTEURS Arnaud Devillard et Olivier Bousquet
ÉDITIONS LE MOT ET LE RESTE
★★½

"L'HISTOIRE DU ROCK DANS LES RUES DE LONDRES", comme l'annonce le sous-titre, est riche de lieux, d'appartements miteux en clubs envapés où l'on jamme, se drogue, se dispute et tombe amoureux. Où l'on forme des groupes, où on est arrêté par la police, où on se cache pour échapper à ses anciens camarades de scène… Ce tour de piste de pas moins de quinze quartiers londoniens (de Chelsea à Kensington, de l'East End à Abbey Road) nous fait revivre le parcours des Beatles, des Stones, de Pink Floyd, de Bowie, des Who, du Clash ou encore d'Elton John. Mais aussi de figures plus récentes de la scène locale, tels les Libertines et Bloc Party. Glissant dans ces pages une cinquantaine d'encadrés portant sur les albums phares de la ville comme des lieux où il fallait être (sans oublier "*des morts dans leur vomi*"), Arnaud Devillard et Olivier Bousquet signent un guide socioculturel très renseigné et didactique, dont cette réédition actualisée, plus d'une décennie après sa parution originelle, nous fait toujours vivre Londres comme si on y était – ou comme on le rêverait !

S.R.

© DR

Livres
BADLANDS

Voyage au fin fond du Colorado, sur les terres sauvages et parfois hostiles des laissés-pour-compte de l'Amérique.

PAR PHILIPPE BLANCHET

"La vallée de San Luis a toujours l'aspect qu'elle avait il y a un siècle, voire deux. Blanca Peak, le plus haut sommet des Rocheuses avec ses quatre mille trois cent soixante-douze mètres, surplombe une vaste étendue. Blanca, du nom de la neige qui le coiffe presque toute l'année, est visible d'à peu près partout dans la vallée, et c'est un lieu sacré pour les Navajos. La chaîne des monts Sangre de Cristo, que domine Blanca Peak, forme le versant est de la vallée. Nichées contre la chaîne, au nord de Blanca, s'étendent ses incroyables dunes. La chaîne s'achève en entonnoir, au Nouveau-Mexique, un peu au nord de Taos." C'est un territoire immense, de la surface du New Jersey : la vallée de San Luis, a les allures d'un somptueux décor de cinéma. Mais les mobil-homes rouillés et les cabanons déglingués qui émaillent çà et là un paysage désespérément plat, annoncent d'autres réalités. Attirés par le prix des terrains défiant toute concurrence, et par la possibilité de cultiver de la marijuana en toute légalité, toutes sortes de gens en marge de la société se sont installés dans ce désert, pionniers modernes (les pick-up Ford ont remplacé les chariots) en quête d'une nouvelle vie. La plupart sont pauvres, pour ne pas dire fauchés, plutôt anti-État, franchement pro-armes à feu, et pensent que l'Amérique doit devenir *"great again"* (même s'ils ont pris le maquis et tournent désormais le dos au pays). Certains sont ouvertement survivalistes, d'autres tout simplement chassés de leur région d'origine par la misère et la crise. Tous trouvent dans une vie totalement déconnectée (pas d'électricité ni eau, pas de factures) un espace pour vivre en toute liberté.

En mai 2017, à l'occasion d'un reportage dans le Colorado pour un magazine de Denver, Ted Conover entend parler d'une implantation à vaste échelle vivant sous les radars, dans la vallée de San Luis, et décide de s'y intéresser. Spécialiste du journalisme *"undercover"* (Conover s'est notamment fait embaucher par le passé comme gardien de prison à Sing Sing pour écrire un édifiant témoignage, *Newjack*), le reporter devient dans un premier temps bénévole dans une organisation locale venant en aide aux habitants. Après avoir loué une caravane à une famille nombreuse implantée au milieu de nulle part, Ted Conover sillonne les terres semi-désertiques de la vallée au volant de son pick-up, à la rencontre de ces ruraux mutants, proposant aux plus démunis des vivres ou du bois de chauffage. Un long travail d'approche commence auprès d'une population parfois rebelle et souvent rugueuse. Puis, deux ans plus tard, le journaliste new-yorkais franchit le pas, achète un terrain hanté par les chiens de prairie, les lapins et toutes sortes de rapaces, et y traîne sa caravane, convaincu qu'il sera plus facile de comprendre cette population si particulière en en faisant partie. Pendant quatre ans, Conover va vivre "là où la terre ne vaut rien", avec des laissés-pour-compte et des naufragés volontaires de la société américaine, *"off-gridders"* ("débranchés") par choix ou par nécessité, pour signer ce formidable récit, éclairage stupéfiant sur une des marges extrêmes de l'Amérique. d'aujourd'hui.

Là où la terre ne vaut rien

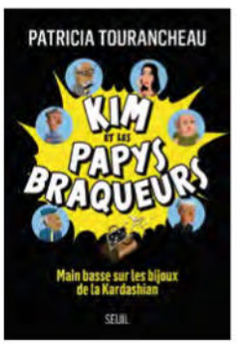
AUTEUR	Ted Conover
ÉDITIONS	DU SOUS-SOL

★★★★

© MARGOT GURALNICK

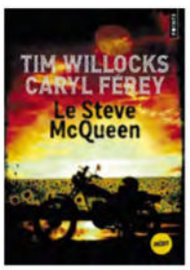
DIAMANTS SUR CANAPÉ

L'incroyable histoire de la reine des influenceuses, saucissonnée et dépouillée par des Tontons flingueurs à vélo.



Kim et les papys braqueurs
AUTEURE Patricia Tourancheau
ÉDITIONS SEUIL
★★★½

DÉBUT OCTOBRE 2016, Kim Kardashian est de passage à Paris pour la Fashion Week et loge au No Address, rue Tronchet, du côté de la Madeleine. Sur le coup des 3 heures du matin, cinq hommes débarquent, braquent l'employé à l'accueil, grimpent à l'étage de la diva du bling-bling, la ligotent comme un saucisson de pays, et la dépouillent de 10 millions de bijoux. Puis, ils enfilent des gilets fluo et s'enfuient dans un Paris assoupi… en vélo! "Omar le vieux" et sa bande de braqueurs sur le retour, 60 à 72 ans au compteur, viennent de réaliser le casse du siècle en douze minutes chrono, et au braquet. Ou presque! Trahis par la vidéosurveillance et d'infimes traces ADN sur des liens de serrage, les Rapetou seniors seront arrêtés trois mois après… Dans une langue pleine de gouaille, émaillée d'un argot à faire pâlir de jalousie Albert Simonin, la journaliste Patricia Tourancheau, experte en banditisme et en faits divers crapuleux (son récit sur Fourniret et la bande des Postiches, *Le Magot*, est un chef-d'œuvre!) retrace les tours et détours d'une affaire aux allures de choc de cultures gratiné: la rencontre de la *queen* des réseaux sociaux avec d'improbables et folkloriques Tontons flingueurs. **P.B.**



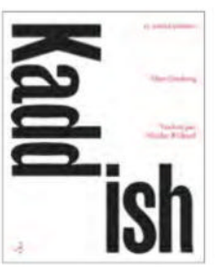
Le Steve McQueen
AUTEURS Tim Willocks - Caryl Férey
ÉDITIONS POINTS
★★★★

L'EX-LÉGIONNAIRE
Ged Mackie rentre chez sa mère, à Manchester, où il n'a pas mis les pieds depuis vingt ans. Objectif: récupérer les diamants qu'il a braqués sur le tarmac d'un aéroport avec son compère Sol, pour le compte de Vogel, un patron du crime basé à Lyon. Mais les choses se gâtent. Un gang local à la solde de Vogel tente de s'emparer de sa part du butin. Et Sol ne donne plus signe de vie. Flanqué de sa fille, qu'il découvre pour l'occasion, Ged prend la direction de Lyon, des éclairs dans les yeux… Deux stars du polar européen se font face, le temps d'un livre fulgurant: le néo-mancunien Tim Willocks, chirurgien et psychiatre, ceinture noire de karaté, et auteur de redoutables romans noirs, ainsi que d'une trilogie historique et criminelle totalement dantesque, et le néo-breton Caryl Férey, globe-trotteur prolifique et inspiré d'un polar toujours bourlingueur. Le résultat de cette rencontre – inédite – est à la mesure des espérances: sanglant, frontal et pulp (limite gore dans une chambre froide), sans répit ni temps mort, nerveux comme un Steve McQueen au guidon d'une antique Bonneville. **P.B.**

REE DOLLY A 16 ANS. Elle vit dans une baraque miteuse perdue dans les forêts des monts Ozarks, aux confins de l'Arkansas, avec sa mère, qui n'a plus toute sa tête, et ses deux frères. Son père, Jessup, raffineur de la meilleure coke de la région, en conditionnelle contre une hypothèque de sa maison et de ses terres, est parti en vadrouille, en promettant à sa famille de revenir avec un paquet de dollars.
Et la police vient d'apporter une convocation du tribunal: si Jessup ne s'y rend pas dans une semaine, les Dolly seront expulsés. En plein hiver, Ree n'a d'autre choix que de partir battre une cambrousse glacée et hostile, à la recherche d'un paternel fantomatique. Pionnier du country noir (l'expression est de lui) à la fin du siècle dernier, Daniel Woodrell signe en 2007, avec ce *Winter's Bone* rude et âpre, l'étalon or d'un genre appelé à devenir un des plus populaires du roman noir américain.
Un classique, introuvable ces derniers temps, à redécouvrir sur fond de lancinant hillbilly. **P.B.**

Winter's Bone
AUTEUR Daniel Woodrell
ÉDITIONS GALLMEISTER
★★★

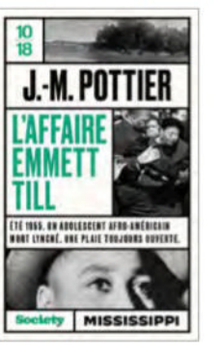
Kaddish
AUTEUR Allen Ginsberg
ÉDITIONS CHRISTIAN BOURGOIS
★★★★½



LE 8 JUIN 1956, Allen Ginsberg est à San Francisco en train de relire les épreuves du recueil qui fera sa gloire, *Howl*, lorsqu'il apprend la mort de sa mère, victime d'une maladie mentale, dans un hôpital du New Jersey. Pour le poète, qui vient de fêter son trentième anniversaire, cette nouvelle est un choc. Durant les trois années qui vont suivre, Ginsberg va largement se consacrer à l'écriture d'un vaste poème narratif dédié à la disparue: inspiré de la prière des morts de la liturgie juive et dopée à la Dexedrine, *Kaddish* (ici dans une somptueuse traduction signée Nicolas Richard) va à jamais rester une des œuvres maîtresses de la Beat Generation. Culte. **P.B.**

LE 24 AOÛT 1955, Emmett Till, un jeune Noir de Chicago en vacances chez un oncle dans le Mississippi, chahute dans une épicerie et siffle la commerçante blanche des lieux. Dans la nuit, le mari de cette dernière, accompagné de son beau-frère, vient chercher le jeune homme. On retrouvera son cadavre dans les eaux de la Tallahatchie River. L'Affaire Emmett Till vient de commencer. Elle marquera pour les décennies à venir (et jusqu'au mouvement Black Lives Matter) l'histoire américaine. C'est ce que retrace ce passionnant "*True Crime*", très documenté, réalisé sur place par un journaliste du magazine *Society. Deep South blues*… **P.B.**

L'Affaire Emmett Till
AUTEUR Jean-Marie Pottier
ÉDITIONS 10/18
★★★½



© BÉNÉDICTE ROSCOT - DR

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK! | ★★ Mouais… | ★ Euh…

Des véhicules abandonnés sur une autoroute : un classique de tout bon film catastrophe qui se respecte !

Cinéma

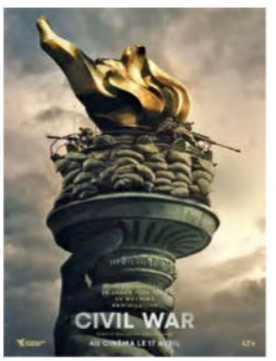
SOUPE À L'UNION...

L'Amérique éparpillée façon puzzle après que trois de ses États les plus importants ont fait sécession ! Un scénario catastrophe qui saisit...

PAR XAVIER BONNET

Comment en est-on arrivé là ? Mystère et boule de chewing-gum. Pas le temps de s'embarrasser de préliminaires ici. Quand la caméra s'approche au plus près de ce Président tentant de trouver le ton juste de sa toute prochaine allocution, le mal est fait, le Rubicon franchi. Une nouvelle guerre de Sécession est ouvertement déclarée et celle-ci se réglera avec des armes autrement plus destructrices que mousquets, fusils et baïonnettes. Tandis que la Floride tente de rallier la Caroline du Nord à sa cause, la Californie et le Texas ont déjà réuni leurs "Western Forces" – et leur impressionnant arsenal militaire –, bien décidés à chasser "l'intrus" qui s'efforce de sauver ce qui peut l'être de l'Union depuis la Maison-Blanche. *Civil War* ne fait pas dans la dentelle, et on ne donnera pas forcément tort à ceux qui argueront que c'est avec de gros sabots – ou gros godillots, plutôt – qu'il déroule son propos, dans sa façon de jeter son quatuor de journalistes et photoreporters au beau milieu de cette insurrection générale, entre émeutes, attentats suicides, exécutions sommaires, exactions ultranationalistes qui conduisent à des charniers, stades transformés en campements de réfugiés, highways vides ou jonchées de véhicules abandonnés, immeubles éventrés par les bombardements, carcasses d'hélicoptères sur les parkings de malls et on doit en oublier ! Bref, autant d'images vues ailleurs au fil des décennies, sur d'autres conflits, mais qui prennent soudain, qu'on le veuille ou non, une tout autre dimension sur le sol américain.

S'il peut en outre paraître parfois brinquebalant dans son désir de s'en tenir... au terrain, justement, à l'action, et ce de la manière la plus crue possible et non dénuée d'outrance, jusqu'à cette quête quasi maladive de l'adrénaline du reporter de guerre, *Civil War* y puise aussi sa force. Il ne cherche pas à prendre parti, à s'embarquer dans la jérémiade en mode "à qui la faute". Ne fait jamais dans le sentiment, à peine laisse-t-il transpirer ceux de ses protagonistes, peinant à masquer leur désabusement d'avoir relaté trop de faits et de situations horribles pour certains, leur appétit vite refroidi à embrasser la carrière pour d'autres. Il se contente froidement de montrer, démontrer, dénoncer, prévenir peut-être, le faire en criant très fort. Il n'expose que les dégâts, les conséquences, les forêts qui brûlent, les milices privées, ces mêmes hélicoptères qui longent les rivières comme d'autres jadis survolaient les rizières.



Civil War

SORTIE	17 AVRIL
RÉALISATION	Alex Garland
CASTING	Kirsten Dunst, Wagner Moura, Stephen McKinley Henderson, Cailee Spaeny...

★★★½

Les vannes sont lâchées, chacun est livré à lui-même, à sa propre folie (stupéfiante séquence avec cette participation d'un Jesse Plemons que plus rien ne retient, arme de guerre au poing : "*Américain ? Quel genre d'Américain ?*") et reconstruire derrière ça semble bien illusoire.

Anticipation catastrophe et catastrophiste que ce *Civil War* à l'arrivée ? Irréaliste ? Utopiste, au sens négatif du terme ? Avec une Amérique plus fracturée que jamais et qui n'annonce pas exactement des lendemains enchanteurs au fur et à mesure que se rapproche sa prochaine échéance présidentielle, on demande à voir. Plus exactement espère-t-on ne pas avoir à le voir... ®

©DR

TOY STORY

Drive-Away Dolls

SORTIE 3 AVRIL

RÉALISATION Ethan Coen

CASTING Margaret Qualley, Geraldine Viswanathan, Beanie Feldstein…

★★★½

ET ON CHANGE DE CAVALIÈRE ? Si l'on ne craignait de paraître par trop… cavalier, c'est avant tout ce que l'on retiendrait ici : un Ethan Coen délaissant son frère Joel au bénéfice de Tricia Cooke, son épouse mais surtout monteuse sur déjà trois des films des frangins par le passé, et ici scénariste à parts égales avec son mari, crédité seul à la réalisation en revanche. On saura gré au couple new-yorkais de nous éclairer - de manière rocambolesque - sur le principe peu connu sous nos contrées du convoyage, consistant ici à amener un véhicule d'un point A à un point B, et de profiter de l'occasion pour gagner une destination de son choix. À ce détail près que le périple sera le contraire de tout repos pour nos héroïnes d'un jour affichant sciemment leur lesbianisme, la dégingandée Jamie, jamais la dernière pour jurer sur sa vulve (ou son *pussy,* selon l'humeur), et la plus réservée Marian, embarquées dans un road trip façon *Thelma et Louise* avec, dans le coffre et à leur corps défendant, une mallette refermant des godemichés à, hum, l'effigie de personnages majeurs de la Floride, dont un sénateur s'imaginant occuper de plus hautes fonctions (succulente participation autant qu'éphémère de Matt Damon). Jouissif à plus d'un titre, donc… **X.B.**

Margaret Qualley et Geraldine Viswanathan

Jude Law et Alicia Vikander

GOD SAVE THE QUEEN

UN BARBE-BLEUE dévoré par un ulcère à la jambe, dont les femmes disparaissent, décapitées ou étrangement malades, et finalement mis hors état de nuire par sa sixième épouse, la plus réformiste ? Cette histoire, celle de Henry VIII et de Catherine Parr, ne pouvait qu'intriguer le réalisateur brésilien Karim Aïnouz (*Madame Satã, La Plage du désir*), qui a décidé de l'envisager du point de vue d'un thriller psychologique. Pour servir cette ambition, il fallait un couple au diapason. Banco avec l'alliance du jeu opaque de la plus hollywoodienne des actrices suédoises actuelles, Alicia Vikander, et de l'aura d'un Jude Law méconnaissable, tant pathétique qu'inquiétant.
En tournant dans un manoir sinistre du Derbyshire majoritairement éclairé à la bougie, mais (hélas) sans jamais trop s'éloigner d'un classicisme attendu, Aïnouz nous plonge dans un XVI[e] siècle infesté par la peste et les complots - déjoués avec dextérité par Catherine Parr, première femme à publier un recueil de poèmes en langue anglaise… La *wonder woman* du film, c'est elle. Sous son air placide, elle peut faire monter très haut la tension, notamment lors d'une impressionnante scène d'affrontement finale.

SOPHIE ROSEMONT

Le Jeu de la reine

SORTIE 27 MARS

RÉALISATION Karim Aïnouz

CASTING Alicia Vikander, Jude Law…

★★½

L.A. CONFIDENTIAL

Sugar

DIFFUSION APPLE TV+ LE 5 AVRIL

RÉALISATION Fernando Meirelles

CASTING Colin Farrell, Kirby Howell-Baptiste, James Cromwell

★★★

DÉCIDÉMENT, la plateforme Apple+ est de plus en plus prolixe en termes fictionnels, fournissant des séries toujours aussi abouties, à la mise en scène ambitieuse et aux scénarios accrocheurs, voire intrigants. En témoignent *Severance* ou *Constellation*. Malgré son pitch a priori simpliste, *Sugar* ne fait pas exception à la règle. Dans un Los Angeles aussi ensoleillé que tentaculaire, on y suit un détective privé connu pour son art de désamorcer les kidnappings et autres figues. Au lieu de se reposer après une mission périlleuse au Japon, John Sugar (Colin Farrell) est mandaté par un réalisateur culte, Jonathan Siegel, pour retrouver sa petite-fille disparue. Sugar aurait dû refuser. Or, c'est un cinéphile forcené, à la psyché nourrie de films cultes, qui ne manquent pas de s'infiltrer au cours de cette enquête, plus complexe que prévu. Divertissant, malin, dramatique et astucieux, *Sugar* rappelle la dextérité de son réalisateur, Fernando Meirelles (*La Cité de Dieu, Les Deux Papes*), confirme le talent du showrunner Mark Protosevich et témoigne du goût de plus en plus sûr de Farrell quant au choix de ses partitions, de Yórgos Lánthimos à Steve McQueen, en passant par la seconde saison de *True Detective*. On a hâte de le retrouver dans la série dérivée de *Batman, The Penguin*… **S.R.**

Colin Farrell

Valerie Solanas, le 4 juin 1968.

J'ai tiré sur Andy Warhol - "Scum Manifesto"

SORTIE ARTE LE 8 AVRIL

RÉALISATION Ovidie

CASTING Jehnny Beth

★★★

L'OVNI DU MOIS

Hors du temps

INFO

POUR INCARNER LA VOIX DE VALERIE SOLANAS, MAIS AUSSI SA SILHOUETTE LORS DE LA RECONSTITUTION DE LA TENTATIVE DE MEURTRE DE WARHOL, L'ACTRICE ET ROCKEUSE JEHNNY BETH.

LE 3 JUIN 1968. En tirant trois fois sur Andy Warhol, à qui elle reproche de lui avoir volé ses idées (pas tout à fait à tort), Valerie Solanas sort de l'anonymat. Mais se retrouve en asile, en prison puis à la rue. C'est ce que raconte ce documentaire écrit par Ovidie. Les intervenants (Ti-Grace Atkinson, Jeremiah Newton…) s'expriment avec pertinence, entre performances théâtrales et archives de la New York arty des sixties. On revient sur l'enfance de Solanas, marquée par l'inceste, sa frustration devant les portes fermées des hautes sphères universitaires, auxquelles son QI élevé la destinait. De cette injustice naîtra, en 1967, le manifeste misandre *Scum,* acronyme de "*Society for Cutting up Men*". Malgré la célébrité de ce texte, Solanas n'a jamais touché un seul sou de sa parution. La faute à un contrat frauduleux, qui l'aura spoliée jusqu'au bout. **S.R.**

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais… | ★ Euh…

© 2024 FOCUS FEATURES, LLC - APPLE TV+ - BROUHAHA ENTERTAINMENT - DR

Super-trend

RST Crosby 2
Rendant hommage à la mythique course de l'île de Man, ce blouson homologué, façon bombers, est confectionné à partir d'un textile à base de coton et de fibre synthétique pour résister à l'abrasion. Outre la membrane étanche et respirante, il bénéficie d'une doublure chaude amovible pour les matinées printanières un peu fraîches. **249,95 €**

Falco Aviator 2
Un air vintage très séduisant pour ces bottes à la tige en cuir pleine fleur vieillie. Étanches, elles bénéficient de renforts malléole D3O qui durcissent en cas de choc, et d'une semelle en caoutchouc antidérapante. Disponibles du 39 au 47 et en noir ou en marron. **209,90 €**

Pyrenex Suzanne
Cette doudoune femme fine et légère pour la mi-saison est fabriquée à partir de polyamide 100 % recyclé, avec garnissage en duvet. Elle se décline dans plusieurs coloris et tailles. **325 €**

Hi-gadget

Kawasaki Eliminator 500
Du fun à revendre

La nouvelle Eliminator 500 est une bonne surprise à tous les niveaux. Abordable et accessible avec sa selle basse, c'est une moto taillée pour le daily comme pour les balades. Mention spéciale pour les repose-pieds placés dans l'axe des genoux plutôt qu'à l'avant, comme c'est la norme sur les customs. Même le motard expérimenté y trouvera son compte malgré la cylindrée modeste : c'est qu'il monte vite dans les tours ce bloc de 45 chevaux ! Pêchu, il délivre ce qu'il faut de puissance sans s'essouffler jusqu'à 7000 tr/min, bien aidé par un sélecteur vraiment agréable. Le comportement dynamique est à l'avenant, d'autant que le poids de la moto est plutôt contenu (171 kg). Les bonnes nouvelles ne s'arrêtent pas là, avec une consommation extrêmement raisonnable de 4,3 l/100 km, malgré un traitement de choc lors de notre essai. Étonnant. Reste finalement à adhérer à son style dépouillé et à oublier le duo, la selle passager étant bien trop ferme. Dans tous les cas, l'Eliminator 500 pourrait bien faire de l'ombre à ses concurrentes directes, qu'il s'agisse de la Honda Rebel CMX500, plus chère et moins confortable, ou de la Royal Enfield 350, forcément plus modeste à tous les niveaux. **6499 €**

Horwin EK3
Un scooter électrique qui va à l'essentiel

Un petit air néo-rétro pour ce scooter électrique, qui se positionne comme un équivalent 125 cm^3 malgré son gabarit de 50. Confortable avec sa selle deux places bien moelleuse, l'EK3 ne néglige pas les aspects pratiques avec un plancher plat, un coffre capable d'accueillir les batteries et l'adaptateur secteur, ou encore un tableau de bord complet et bien lisible. Très facile à prendre en main et vraiment léger, l'engin fait preuve d'une belle agilité pour se faufiler dans les embouteillages. Le moteur électrique de 6,2 kW permet aussi de s'aventurer sur autoroute, même si la vitesse de pointe est limitée à 100 km/h. Alimenté par deux batteries amovibles, l'EK3 peut prétendre à une autonomie jusqu'à 110 km grâce à ses trois modes de conduite, comme nous avons pu le vérifier lors de notre essai. Toutefois, il faudra s'arrêter pour basculer d'une batterie à l'autre. Autre contrainte, la recharge demande 4 h 30 par batterie. Quoi qu'il en soit, l'EK3 est un scooter électrique efficace pour circuler sans trop de prise de tête dans les ZFE. **3999 € (4999 € avec deux batteries)**

© DR

Quoi de neuf?

De l'audio à la TV en passant par la téléphonie, les objets connectés et l'informatique. Voici notre sélection mensuelle des nouveautés les plus marquantes dans le monde de la tech.

Polaroid I-2
Le plus perfectionné des Polaroid ne lésine pas sur les moyens avec trois objectifs, l'autofocus continu, une grande ouverture et même un "lidar" pour une mise au point précise. Le Bluetooth permet même de commander l'appareil photo à distance depuis une application mobile iOS et Android. **699 €**

Anker MagGo Wireless Charging Station
Ce 3-en-1 est l'accessoire idéal pour recharger simultanément un iPhone, des AirPods et une Apple Watch en voyage. Plus besoin d'emporter trois câbles et autant de chargeurs, et il suffit de le replier pour gagner encore de la place. **109,99 €**

Bose Ultra Open
Le spécialiste des casques à réducteur de bruit change son fusil d'épaule avec ces écouteurs qui permettent d'écouter de la musique tout en entendant les bruits environnants. Résistant à l'eau et à la transpiration, ils affichent jusqu'à 7,5 heures d'autonomie. **349 €**

Realme C67
Très fin (7,5 mm) malgré sa batterie de 5000 mAh, ce smartphone de 6,7 pouces offre un rapport équipement/prix intéressant. Résistant à l'eau, il embarque un processeur véloce, un appareil photo de 108 Mpixels avec zoom 3x, et peut être équipé de 256 Go de stockage interne. **239 €**

Samsung SmartTag2
500 jours d'autonomie pour cette petite balise étanche qui vous permettra de localiser vos clefs ou votre voiture grâce à son application mobile compagnon. Un mode perdu permet même aux smartphones NFC de le détecter pour ensuite vous avertir. **39,90 €**

Lenso Solar
Ce mini-vidéoprojecteur offre une image Full HD d'une taille de 4 m pour vous faire une toile n'importe où. Il est équipé de deux haut-parleurs de 5 W, et d'Android pour accéder simplement aux plateformes de streaming. **399 €**

© DR

Hot gadget

Xiaomi 13T Pro
Polyvalence et performance

Haut de gamme mais plus abordable que ses concurrents, ce smartphone s'articule autour d'un écran tactile de 6,67 pouces qui occupe l'essentiel de la face avant. Outre son taux de rafraîchissement élevé, qui autorise une lecture confortable, il affiche une luminosité accrue et un taux de contraste impressionnant. À défaut d'être le plus puissant du moment, son processeur huit cœurs est bien taillé pour profiter des applications mobiles et des jeux vidéo exigeants. Au dos, le triple module photo est signé Leica : un grand-angle avec stabilisation optique et un zoom 2x de 50 Mpixels chacun, et un ultra-grand-angle de 12 Mpixels. Détaillés, les clichés sont très satisfaisants, surtout avec le mode "Leica Authentique" pour des couleurs fidèles. Mention spéciale au mode portrait, vraiment convaincant, alors qu'à l'inverse les selfies manquent de détail. Il est aussi possible de filmer en 8K, mais mieux vaut alors opter pour la version de 1 To de stockage interne. Notez enfin que le Xiaomi 13T Pro est certifié IP68 pour garantir la protection contre la poussière, et même l'immersion à 1,5 m de profondeur pendant 30 minutes.

Avec ses 5000 mAh, la généreuse batterie confère une autonomie moyenne de 18 h au Xiaomi 13T Pro en usage mixte. Relativement gros, son chargeur a l'avantage de délivrer 120 W pour une recharge complète en 21 minutes lors de nos tests. **À partir de 799,90 €**

Le Dernier Mot

Kim Gordon

La musicienne nous parle de Barbie, de Kurt Cobain et des élections américaines.

Vous êtes retournée dans votre État natal, la Californie, après la séparation de Sonic Youth. Qu'aimez-vous là-bas?
Visuellement, ça a toujours été l'un de mes endroits préférés. Juste en regardant les maisons, l'architecture, on sent encore les années 1970.

Le nouvel album solo de Kim Gordon, *The Collective*, est sorti le 8 mars.

Vous avez publié deux albums solos. Que vous ont-ils appris sur vous-même?
Que je m'inquiète beaucoup. Je ne me suis jamais vraiment vue comme une musicienne, plutôt comme une artiste visuelle qui fait de la musique. Je ne connais toujours pas mes accords, des choses comme ça. Mais je me suis aperçue que je savais des choses sur la musique et la performance. Même avant *[la fin de Sonic Youth, ndlr]*, je me disais: «*Quand j'aurai 40 ans, je serai trop vieille pour faire ça.*» Mais c'est un mode de vie, comme les musiciens de blues ou de jazz qui jouent toute leur vie.

Quelle est la dernière œuvre qui vous a émue?
J'ai vu des films incroyables. *La Zone d'intérêt* était formidable.

Et *Barbie*?
J'ai bien aimé. J'avais la première Barbie de 1959. Ça ne m'a pas dérangée que le film serve de diatribe féministe. C'était drôle de voir Ken découvrir le patriarcat. Ça a rendu Mattel cool, alors que c'est juste une grosse entreprise.

Les médias ont qualifié 2023 d'"Année de la femme", en raison de ce film, de Taylor Swift et de Beyoncé. Qu'en pensez-vous?
J'ai aussi entendu parler de l'année de la poupée. Je ne veux pas retirer quoi que ce soit à Beyoncé ou Taylor Swift, mais sur scène, elles semblent irréelles. Elles sont toutes deux des objets brillant de perfection.

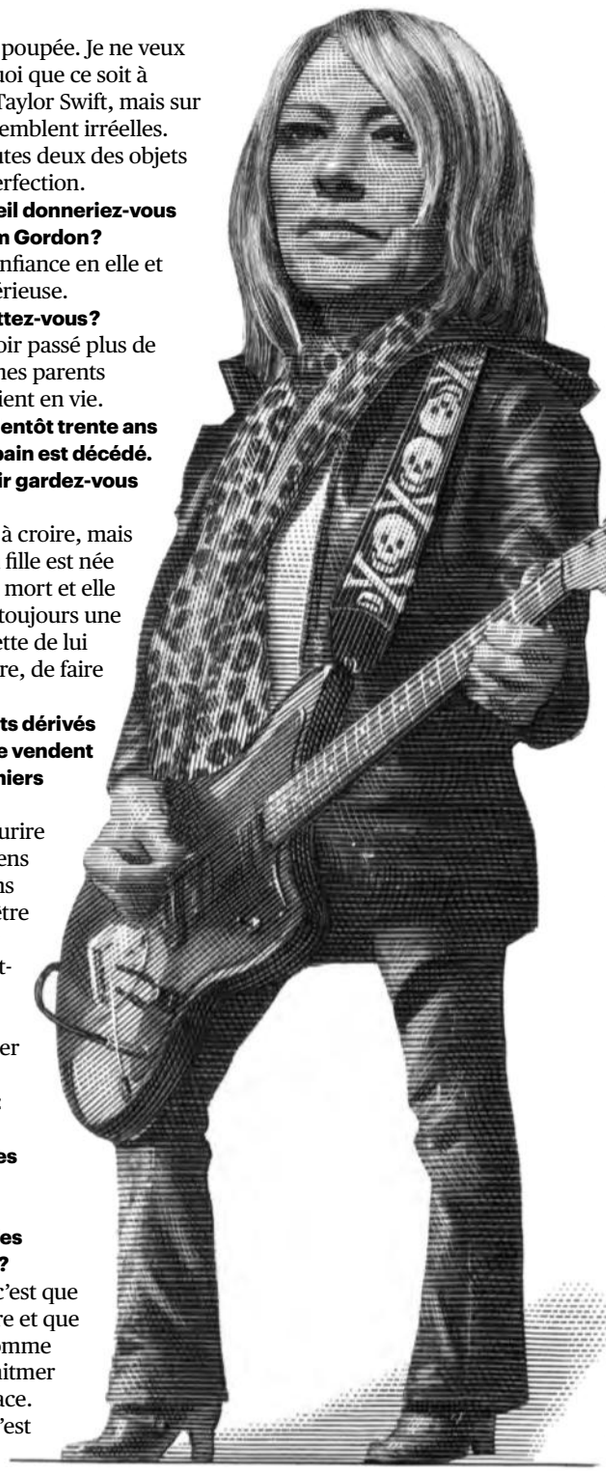
Quel conseil donneriez-vous à la jeune Kim Gordon?
Avoir plus confiance en elle et être moins sérieuse.

Que regrettez-vous?
De ne pas avoir passé plus de temps avec mes parents lorsqu'ils étaient en vie.

Cela fait bientôt trente ans que Kurt Cobain est décédé. Quel souvenir gardez-vous de lui?
C'est difficile à croire, mais c'est vrai. Ma fille est née l'année de sa mort et elle a 29 ans. J'ai toujours une image très nette de lui en train de rire, de faire l'imbécile.

Les produits dérivés de Nirvana se vendent bien ces derniers temps.
Ça me fait sourire de voir des gens porter ça dans la rue. Peut-être qu'ils aiment Nirvana. Peut-être qu'ils n'ont jamais entendu parler d'eux!

Quels sont vos espoirs et vos craintes concernant les élections présidentielles américaines?
Mon espoir, c'est que Biden se retire et que quelqu'un comme Gretchen Whitmer prenne sa place. Ma crainte, c'est qu'on se retrouve avec Trump contre Biden une fois encore.



Que faudrait-il pour que vous ayez envie de reformer Sonic Youth?
Je ne sais pas. Ce ne serait jamais aussi bon que ça l'était.

Qu'avez-vous pensé de l'autobiographie de Thurston Moore?
Je ne l'ai pas lue. Je suis contente pour lui qu'il ait enfin pu la publier.

Quel est le meilleur conseil que vous ayez reçu?
Neil Young m'a dit que la qualité de la voix n'avait pas d'importance, que ce soit en termes de registre ou autre. L'important, c'est son authenticité. Ça m'est resté.

Votre autobiographie, *Girl in a Band*, est sortie il y a bientôt dix ans. Quel impact son écriture a eu sur vous?
J'imagine que j'ai réfléchi un peu plus à ma vie, d'où je venais. Je n'ai pas l'impression d'être une autre personne que lorsque j'avais 5 ans. Et puis j'imagine que ça a permis à plus de gens de s'intéresser à moi.

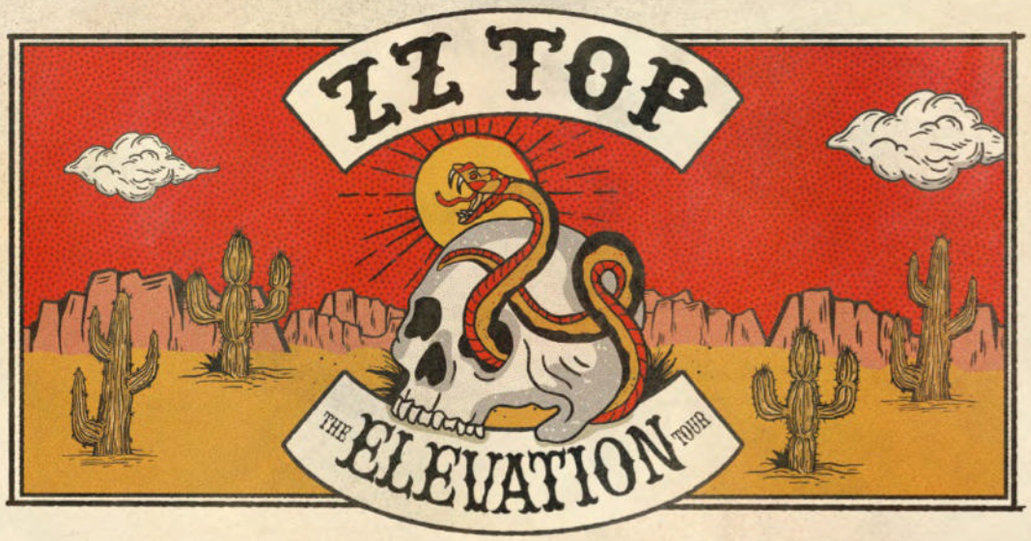
Avez-vous été surprise par le succès du livre?
Clairement, oui. Honnêtement, ce n'était pas mon idée d'écrire un livre. Je pense que les gens ont dû voir à quel point l'autobiographie de Patti Smith se vendait bien, alors ils ont commencé à chercher quelque chose d'approchant. Je me suis dit que j'aimais écrire et que c'était peut-être le bon moment pour comprendre comment j'étais arrivée là où je suis maintenant.

Quelles conclusions en avez-vous tirées?
Je ne crois pas aux conclusions.

DAVID BROWNE

© ILLUSTRATION DE MARK SUMMERS

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE



9 JUILLET 2024

ZENITH
PARIS LA VILLETTE

CHRIS ISAAK

16 JUILLET 2024
SALLE PLEYEL

EN TOURNÉE CET ÉTÉ

RFM
LE MEILLEUR DE LA MUSIQUE

BRYAN ADAMS

30 SEPTEMBRE 2024

ZENITH
PARIS LA VILLETTE

RFM
LE MEILLEUR DE LA MUSIQUE

Licence III L-R-21-1-1645 - Licence II L-R-21-1-1065 - RCS PARIS n 388 281 586 - Conception : IDHOLIDAYS.COM / HUGOBOOK.COM

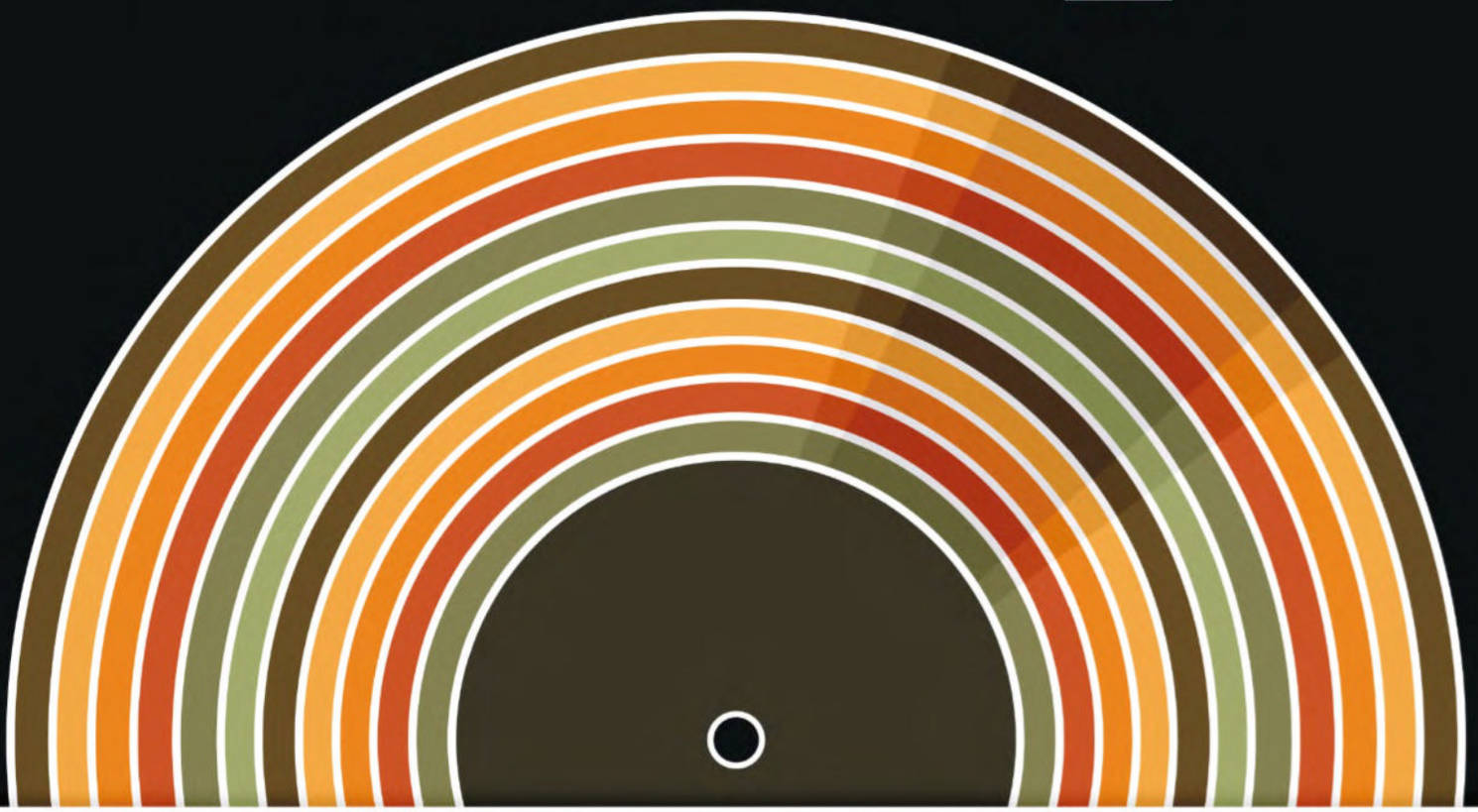
f/GDP /GDP

INFOS & RÉSERVATIONS SUR GDP.FR

gérard drouot productions s.a.

Le Disquaire Day - Record Store Day présente

Les Inrockuptibles · 20 minutes · Info Concert · fip



DISQUAIRE DAY

RECORD STORE DAY

JOURNÉE INTERNATIONALE DES DISQUAIRES ET DES VINYLES

Design/illustration : studiodgk.com

20 avril 2024

www.disquaireday.fr

cnm Centre national de la musique · scpp Société civile des producteurs phonographiques · Adami · la culture avec la copie privée · SPPF · Marshall · Culture Bar-Bars · GMPO · YAMAHA · STARTER · PAM · Grand Bureau · Radio Nova · map · musée arts et métiers le cnam